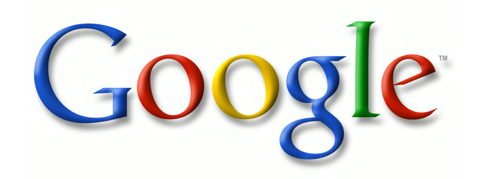




Conditions:

1) Le prix de l'abonnement est payé d'avance pour un an 9 fl. — kr.
Pour six mois 5 „ — „
Pour un mois 1 „ — „

2) Pour un volume par jour — „ 3 „

3) Les personnes qui nous sont inconnues, déposeront le prix de l'ouvrage.

4) Les abonnés qui envoient chercher des livres sont priés de noter chaque fois plusieurs numéro, afin qu'au défaut de l'un, on puisse en donner un autre.

5) Les lecteurs sont priés d'avoir soin que les livres ne soient salis ou endommagés en aucune manière. Au cas contraire ils seront obligés de payer la valeur du livre, selon le prix indiqué dans ce catalogue.

Le cabinet de lecture se trouve Frauenplatz (place de notre dame) Nro. 8. parterre. Il est ouvert chaque jour de 8 heures le matin jusqu' à midi, et de deux heures l'après-midi jusqu' à 6 heures le soir excepté les dimanches.

Les amateurs de la litérature française sont prévenus que la librairie de Joseph Lindauer (Kaufingergasse Nro. 29.) se chargera de toute commission en livres français et fournira les demandes qui lui seront faites dans ce genre, aussi vite que possible et pour un prix modéré.

Munic, Janvier 1849.

Joseph Lindauer.

LE

JEU DE LA MORT.

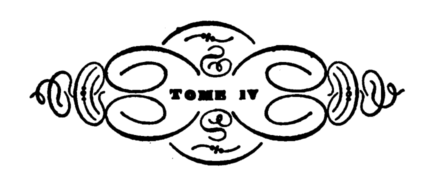
IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

JEU DE LA MORT

PAR

Paul Féval.

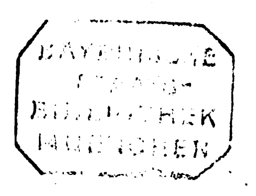


BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1850





XX

Où Mazurke danse.

Yaume, cependant, avait son idée.

Il reprit d'un ton très-insinuant :

— Ça vous a-t-il fait du plaisir, ce que je vous ai dit?

— Beaucoup, M. Yaume, répondit la livrée.

— C'est pas l'embarras... Alors, je vous demanderai, censé, sans l'exiger de votre complaisance, entre camarades de la même profession civile, une chose que j'ambitionne drôlement depuis un peu de temps.

— A vos ordres, M. Yaume !

— Je vous l'implique, bref, en deux mots,

censé, pour ne pas vous abuser... J'ambitionnerais, si ça ne vous offusionnait pas, de savoir ce que c'est qu'un socialiste.

— C'est un rouge, répondit le cocher lettré.

— Un rouge? répéta Yaume.

Et il ajouta à part lui :

— Avec ça qu'il est justement pas mal pâlot, M. Philippe!

— Dites donc, reprit le cocher, d'où venez-vous donc pour demander des choses comme ça, M. Yaume?

— Censément, M. Joseph, repartit Yaume, je viens d'au delà des lignes de frontières et de douanes...

— A la bonne heure!... les socialistes sont des personnes qui sont communistes...

— Ah! fit Yaume, c'est pas l'embarras... Et les communistes?...

— Les communistes?... Parbleu! ce sont des montagnards.

— Bien, bien! fit encore Yaume, oh! oh!... censément, nous y voilà... Et les montagnards?

— Tout le monde sait ça... Les montagnards, c'est l'extrême gauche, M. Yaume.

— Ah! diable! murmura l'ancien pâtour dont la tête travaillait; sapré mâtin!... c'est donc ça!... Et l'extrême gauche?

— Des lampions! s'écria le cocher à bout de politique.

— Comment! des lampions! se récria Yaume.

— Eh bien! reprit le cocher, l'extrême gauche, c'est ceux qui ont les cheveux ras et la barbe longue, avec des chapeaux de gardiens de Paris, et l'air rageur!

— Merci, dit Yaume; c'est pas l'embarras.

Et la livrée de rire.

En ce moment, madame Paoli traversa l'antichambre, le sourire aux lèvres. Depuis le bout du Pont-Neuf, elle avait eu le temps de se remettre tout à fait.

— Eh bien?... demanda la marquise en la voyant rentrer au salon.

— Eh bien, chère bonne, répondit Paoli, j'ai été admirablement reçue... Vous sentez qu'on ne refuse pas ces choses-là!

— Est-elle aussi belle qu'on le dit?

— Mais oui... un peu passée... A la scène elle doit encore être superbe!

— Toi, tu as échoué! pensa la marquise *in petto*.

Car les femmes se mentent toujours entre elles et ne se trompent jamais.

Paoli drapa le fameux crêpe de Chine blanc de cet air qui veut dire :

« Faites des questions, faites ! J'ai creusé la situation : mes réponses sont toutes prêtes... »

Mais la marquise n'était pas en train de multiplier ses interrogations. Elle avait toutes les peines du monde à cacher sa préoccupation. Et d'ailleurs, elle pouvait craindre que Paoli, usant de représailles, ne lui demandât trop péremptoirement la cause de ce trouble subit et de cette grande pâleur qui l'avaient prise à la vue du capitaine Philippe.

Et peut-être que la charmante Oliva n'avait pas encore trouvé une histoire suffisamment colorée, pour expliquer ce fâcheux détail.

Du reste, l'occasion était vraiment belle pour ne point se fatiguer de mutuelles enquêtes. Les salons Beaujoyeux se trouvaient dans tout l'éblouissant éclat de leur agrément. Les nièces, au grand complet, inondaient la salle de bal, fleuries, joyeuses, folles, adorables. Quelques étudiants, de ceux qui ont des pensions sortables et qui ne sont pas forcés de dîner là où mâchent creux les représentants rangés, faisaient office de danseurs. L'habit bleu lorgnait, rouge comme un coq, et capable de se livrer aux plus dangereuses étourderies.

Ah bien ! si vous lui eussiez parlé en ce moment du châle-tapis, des cinq demoiselles à

écharpes de barége et du garçon, il vous aurait un peu reçu, l'habit bleu!

Eh houp! il avait dansé un quadrille avec Rose Cerceil. Il lui avait parlé de sa *localité* et un peu politique. Rose Cerceil lui avait montré les trente-deux perles de sa jolie bouche en un sourire enchanteur.

Eh houp! Il ne touchait plus terre, l'habit bleu! A bas sa femme! à bas ses cinq demoiselles! à bas son garçon et les huit parapluies!

Ce serait peut-être ici le cas de résoudre cette question si controversée depuis le dernier siècle, savoir : Comment font tous les messieurs et les dames de province pour se procurer comme cela cinq demoiselles toutes du même âge, portant toutes de la même façon, sur leur dos rond, la même écharpe de barége, et marchant, deux avec la mère, trois ensemble, du même pas disgracieux, dans le sentier de la vie?

Tous les physiologistes un peu forts ont signalé les inconvénients de cette fécondité. Les uns l'attribuent à l'habit bleu, les autres au châle-tapis; quelques-uns, et Marmulus est du nombre, rejettent tout ce que cette pullulation a d'agaçant sur l'usage immodéré du parapluie.

Eh houp! l'habit bleu ne se mêle pas de ça! Il aurait quinze demoiselles, cet avoué, que ça

lui serait encore égal! Il est content; il tend le ventre, il a envie de chanter des airs de *Robert le Diable* pour témoigner son ivresse!

Outre ce bonnetier et les étudiants riches, je vous prie de croire qu'il y avait là de purs gentlemen, des cure-dents de la Maison d'or, de vrais messieurs, les cheveux séparés sur la nuque et les hanches alternativement balancées, comme des dindons infirmes.

Tel est le bon genre de la saison, depuis Tortoni jusqu'à la rue du Mont-Blanc.

Vous ne croiriez pas que l'habit bleu, qui était décidément un fabricant de pessaires, eut un instant la pensée abominable d'épouser Rose Cerceil!

Nous n'aurions pas dû vous le dire, mais l'indignation nous a emporté cette fois.

Oui, citoyens! cet ami de l'ordre, en un moment de vertige, conçut le projet de s'assujettir aux lunettes bleues et d'abandonner ses cinq demoiselles avec le garçon et le châle-tapis.

Industriel lâche! que seraient devenus les sept autres enfants à la mamelle que vous avez laissés à Limoges?

Rose Cerceil est jeune, M. Godanchet! Rose Cerceil a la taille fine et l'œil voleur! mais la bigamie est sévèrement punie par nos lois. D'ail-

leurs, vous avez une position à Limoges! Croyez-moi, l'amour est un sentiment éphémère ; rentrez en vous-même et oubliez une passion qui sera votre malheur !

Parbleu ! Mazurke avait dansé, lui aussi, avec Rose Cerceil, car il aimait à danser ce Mazurke, et c'était vraiment à force d'enlever de jolies tailles entre ses bras robustes, qu'il avait conquis son surnom. Mazurke avait polké avec Amélie de Crécy, avec Marie d'Azincourt, avec Mathilde de Poitiers.

Ces trois célèbres batailles se trouvaient représentées, chez madame de Beaujoyeux, par trois nièces gentilles à croquer.

Mazurke leur avait dit sa façon de penser entre deux coups de talon. Elles le trouvaient ravissant et se le disputaient sans trop de cérémonie.

Mazurke, qui était bon prince, se donnait tout à toutes, un peu plus aux plus jolies.

Les cure-dents de la Maison d'or lui trouvaient l'air commun. Le fait est qu'il avait l'air d'un homme à jeter tous les cure-dents de la Maison d'or par les fenêtres.

Il s'amusait comme un bienheureux, depuis deux heures qu'il était là. Rose, Marie, Mathilde l'aidaient à oublier qu'il n'était pas venu chez

madame de Beaujoyeux pour mériter une fois de plus son surnom.

De temps en temps, il avait vu, car il voyait tout, les yeux de la maîtresse de maison fixés sur lui avec une expression bien étrange. Mais il était habitué à cela. Et du reste, tout le monde le regardait ce soir : il était le lion de la fête.

Dans le salon de jeu, Romblon s'oubliait au lansquenet, comme Mazurke s'oubliait au bal. Bonnin le rentier, Peignon, dit Pompes Funèbres, le docteur Desbois et Oscar de Beaujoyeux faisaient le plus grave de tous les whists.

Oscar n'était pas trop de mise, mais quand on a besoin d'un partenaire, on prend ce qu'on trouve.

Quand la magnifique pendule *Louis XVI* du grand salon sonna onze heures, Mazurke sembla s'éveiller tout à coup. Il s'arracha aux sourires croisés de Rose Cerceil et des trois batailles pour gagner la pièce où l'on jouait.

Il n'eut besoin que d'un seul coup d'œil pour reconnaître Romblon-Ballon à la description que M. Baptiste lui en avait faite.

Mazurke lui toucha l'épaule et le salua :

— Pourrais-je vous entretenir un instant, M. Romblon? dit-il.

— Tiens! s'écria Monsigny, puisqu'on joue,

nom de bleu, on joue... Romblon gagne, il ne peut s'en aller.

Mazurke jeta un regard à ce brave M. de Monsigny et sembla consulter ses souvenirs.

Romblon s'était levé.

— Monsigny, dit-il, les affaires, vous savez... je n'ai pas l'habitude de faire *charlemagne*... je vous la donnerai une autre fois.

Sous-entendu : la revanche.

— C'est assommant! gronda l'étudiant de quinzième année; il me déplaît, celui-là, moi!

Mazurke voulut bien ne pas entendre.

— Vous êtes le monsieur qui... que?... demanda Romblon.

— Oui, répondit Mazurke.

— Bon! fit le gros homme.

Et il se prit à rouler du côté de la salle de danse.

— Mignonne, dit-il à l'oreille de la marquise, donnez-nous votre boudoir et un bol de punch, voulez-vous?

Oliva fit un signe d'assentiment.

Mazurke et Romblon entrèrent dans le boudoir.

— Ouf! soupira Romblon en s'asseyant sur une chaise, parce que les fauteuils étaient tous beaucoup trop étroits pour lui, je suis un peu

épais, comme disait papa... mais ça ne fait rien... quand je sue, je m'essuie... Là ! Dites donc ! nous avons donc à causer, nous deux ?

— Beaucoup.

— Bon !... J'aime à causer, moi... papa aimait ça aussi... Comment vous appelez-vous de votre vrai nom ?

— Mérieul, répondit Mazurke.

— Mérieul ! répéta le gros homme ; bon ! bon !... ah diable !... c'est un nom de là-bas... Il me semble bien... oh ! voyez, papa se serait souvenu, lui... c'était un gaillard, papa !... mais moi... Mérieul... Mérieul !... Bon ! s'écria Ballon, chez Jean de la Mer !... Ah diable !... un vieux brave qui ne faisait rien comme les autres... Eh bien ! M. Mérieul, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

XXI

Où quelques masques tombent.

Romblon et Mazurke étaient seuls dans le petit salon où nous avons vu naguère les intimes réunis. Ils s'asseyaient auprès de la table à thé où Romblon appuyait ses coudes.

— Monsieur, dit Mazurke, j'ai désiré me mettre en rapport avec vous, parceque je dois croire que vous pourrez me renseigner sur certains faits et sur certains personnages...

— Bon ! bon ! interrompit Ballon. Quels faits, dites donc, vous, et quels personnages?

— Les faits qui ont rapport à la succession de

feu Jean Créhu et les personnages portés sur son testament.

— Oh ! bon ! bon !... Papa savait toutes ces choses-là... et bien d'autres... mais moi, voyez-vous, pas fort !... Pouh !...

Ce dernier son rend très-imparfaitement le souffle tempêtueux que notre gros homme lançait périodiquement pour désenfler un peu ses énormes poumons.

Il regardait Mazurke avec une attention souriante et lui faisait de petits signes bienveillants avec sa tête.

On apporta le punch avec des gâteaux et deux carafes de madère.

— Bon ! dit Romblon au domestique ; nous sommes en affaires... Deux vieux amis, nous deux, le capitaine et moi !... Ah diable !... pou-ouh ! qu'on ne nous dérange pas !... Aimez-vous boire, vous ? reprit-il en s'adressant à Mazurke.

— Beaucoup, répondit celui-ci.

— Bon !

— Je m'enivre régulièrement tous les soirs.

— Ah diable !... Touchez là !... Vous avez l'air d'un fameux trotteur !... Moi, je n'ose pas trop m'échauffer, à cause de mon embonpoint... Tenez !... Pou-ou-ouh ! Il y a bien des gens qui

sont jaloux de moi et qui disent : « Est-il gras ce Romblon!... » Pouh!... Eh bien! ça a son mauvais côté, parole sacrée!... A la vôtre, mon pays!

— A la vôtre, mon cher M. Romblon!

Ils burent.

— Bon! s'écria le gros homme qui déboutonna un peu son gilet de nankin pour faire plaisir à son ventre; comme ça, vous êtes un petit paysan du bourg de Vesvron?...

— Précisément.

— Ah diable!... Pou-ouh! Je n'en crois pas un mot... mais je vais faire semblant, pour abréger les préliminaires... Papa disait toujours... Pouh!... « Ne discutez pas : c'est peine perdue... » Et quel homme c'était, papa!... Savez-vous que vous êtes rudement beau garçon, mon pays?

— Bien obligé.

— Pas de quoi!... Nous allons certainement faire un tas d'affaires ensemble.

Le petit salon qui servait de boudoir à la marquise était situé à l'angle saillant de deux corps de logis qui composaient les appartements Beaujoyeux. Il donnait d'un côté sur la salle de bal, dont il était séparé seulement par un entre-deux, et de l'autre sur le salon de jeu.

La porte qui s'ouvrait sur le salon de jeu était

vitrée. Un rideau épais la recouvrait en dedans du boudoir.

Romblon et Mazurke entendaient parfaitement le bruit de ces deux pièces voisines : ici la musique des contredanses, là les fastidieuses et invariables exclamations des joueurs.

Ce double bruit protégeait du reste leur entretien contre les oreilles indiscrètes, à supposer qu'il y eût chez la marquise des oreilles de ce genre.

Tout au plus aurait-on pu mettre l'œil à la serrure dans le demi-jour de l'entre-deux et regarder.

On aurait vu deux hommes attablés, l'un admirablement beau, franc et gaillard, l'autre, rouge et jaune, avec de petits yeux normands qui clignotaient, indécis ; du punch fumant et des verres tantôt pleins, tantôt vides.

En écoutant très-attentivement, on aurait entendu le double murmure de la conversation : une voix sympathique et grave, une voix aiguë, comme il arrive souvent aux gens dont la graisse envahit le larynx, ladite voix imprégnée de l'accent normand ; cet accent qui fait trembler les gros sous au fond des poches !

Il y a d'excellents Normands, notez bien, des Normands d'esprit, des Normands de cœur.

Il y a des Normands généreux, des Normands loyaux, des Normands qui disent ce qu'ils pensent.

Nous parlons seulement du type normand que le diable, en enfer, ne touche qu'avec des pincettes, au bout desquelles il met encore une paire de gants.

Nous parlons de cette diplomatie niaise, de cette perfidie puérile qui consiste à maquignonner toujours, à ne dire ni oui ni non, à fuir, à oublier, à cacher, comme l'autruche, sa tête entre deux pierres, de cette adresse maladroite qui impatiente et qui ne trompe pas.

Car le vrai Normand ne trompe même pas. On le montre au doigt. On dit : « C'est un Normand ! » Et tout est dit.

Donnez-nous des Gascons, capédébiou ! des Arabes, des Grecs, des Polonais ; donnez-nous des Juifs ! ! !

La différence qu'il y a entre un Normand et un Gascon, la voici : Le Gascon a beaucoup de mauvais ; le Normand n'a pas de bon.

Au bout de trois verres, la conversation était à peu près assise.

Romblon disait :

— Moi, voyez-vous, le cœur sur la main... tout rond !... la franchise même... Papa, lui,

voyait plus loin que le bout de son nez... mais moi... Tenez! je vas vous dire toute mon affaire... j'ai eu des malheurs... La marquise me coûte les yeux de la tête!...

— La marquise? répéta Mazurke.

— Bon!... Je croyais que vous aviez deviné ça... voilà déjà du temps que nous sommes ensemble... Et de l'argent! des toilettes! le tremblement!... Pouh!... Ah diable!... ne faites jamais de ces folies-là, jeune homme!

— Mais le marquis? demanda Mazurke.

— Peuh!... sans doute... Papa m'en aurait fait voir de rudes à ce sujet-là!... Mais je vous dirai : Ça ne m'est pas inutile... on fait bien de temps en temps quelques affaires dans les maisons... Et puis papa avait monté l'histoire de la succession pour nous... et ici je suis au centre.

— Ah! fit Mazurke.

— Oui... bon! pouh! pouh!... pas fort ce punch; et si vous vouliez me dire au juste dans l'intérêt de qui vous travaillez...

— Dans le mien.

— Bon! bon! Pourtant, le petit paysan Mérieul n'était pas héritier, que je sache?

— C'est vrai... mais il peut espérer que dans toute cette bagarre...

— Ah diable! exactement. Dès qu'il y a de

l'eau trouble, on peut pêcher... Papa disait ça... Moi, j'aurais cru que mademoiselle Berthe, la nièce aveugle, n'était pas étrangère...

— Elle est morte, interrompit Mazurke sans hésiter.

— Bon! s'écria Ballon de tout son cœur; morte!... ma foi, ça peut simplifier bien des choses... car il y avait une clause de ce diable de testament... Je ne me rappelle jamais au juste... C'est papa qui avait une mémoire, monsieur!... Et puis, il prenait tout en note... Si j'avais seulement son portefeuille... Enfin, n'importe!... vous avez gentiment fait votre chemin, vous, à ce qu'il paraît!...

— Parlons, je vous prie, des héritiers.

— Le cœur sur la main, vous savez... pas de malice, moi... pouh!

— Y en a-t-il de morts?

— De morts!... Ah! diable, monsieur!... de morts?... Un peu plus tôt, un peu plus tard, comme disait papa, nous mourrons tous... Mais, voyez-vous, vous avez tort de ne pas me parler franchement... Je ne suis pas héritier, moi, et si j'ai quelque bonne somme de tout ça, ce sera en bricolant, comme il disait encore... Il avait tant d'esprit, monsieur!... Voyons! vous venez de la part de M. Lucien Créhu, n'est-ce pas?

— Non, répondit Mazurke.

— Bon, bon!... pou-ouh!... Mettez-vous du madère dans votre punch?... Ça change un peu... Moi, je vous avoue franchement que je vous trouve un charmant garçon... Vous êtes établi à Paris?

— Je vais m'y marier.

— Ah diable!...

— Oui, reprit Mazurke, s'enivrer tous les soirs, ça finit par fatiguer l'estomac... Je veux me ranger.

— Bon!... si c'est affaire de santé... Bon, bon!... Pou-ouh!... pouh!... Mais qu'est-ce que me disait donc votre homme?... Voyons un peu ça!

Il prit dans sa poche une lettre et la lut à l'aide de son binocle en or.

C'était la missive de M. Baptiste, de la maison Isidore, Baptiste et compagnie.

— C'est ça! c'est bien ça! poursuivit-il; vous êtes solvable... on peut traiter...

— J'ai une cinquantaine de mille francs, répondit Mazurke, dans mon portefeuille.

— Ah! diable! s'écria Ballon; sur vous? C'est joli, ça!

Son petit œil vert avait brillé tout à coup. Ce fut l'affaire d'une demi-seconde. Il voulut re-

mettre la missive dans sa poche, mais sa grosse main tremblait. La lettre glissa entre le nankin de son *coachman* et le nankin de son gilet.

Il ne s'en aperçut point.

— Buvez donc! reprit-il. Ah! ah! sans doute je sais un peu de ceci, un peu de cela!... pas tant que papa, mais enfin, assez pour vivre... Les héritiers Créhu, c'est ma vraie clientèle... Voyons, buvez, et nous nous arrangerons peut-être... Que demandez-vous? s'il y en avait de morts?... Oh! oh! oh! ajouta-t-il avec un rire haletant et lourd, on les soigne; on les garde, voyez-vous!... Besnard, l'homme de loi, fut tué d'un coup de fusil la nuit même du décès de Jean de la Mer... Vous devez savoir ça, vous?

— Je le sais.

— Par qui? Ça m'est égal... Voulez-vous rire? Je vas vous conter la chose des autres... Morts! Allons donc!... Il y en a déjà un qui a plus de cent ans! Papa disait qu'ils vivraient tous aussi longtemps que Mathusalem... Pouh!... Mais vous n'avez peut-être jamais entendu parler du fond de l'histoire, le testament?...

— Si fait... j'assistais à la lecture.

— Bon!... vous?...

— Derrière la porte qui conduisait à la cuisine.

— Ah diable! fit Romblon, qui depuis quelques minutes semblait réfléchir; eh bien, ils avaient donc le droit de se tuer comme des chiens, partout où ils se rencontreraient... Vous savez, papa se chargeait un peu de cette partie-là... du moins, on le disait... mais, je n'ai jamais rien vu!... pouh! Ah! Seigneur! rien de rien!... Ils vinrent trouver papa l'un après l'autre, en cachette... Le plus souvent que papa les aurait aidés à s'entre-détruire!... L'affaire n'était pas là...

Il but un grand verre de punch et prit le bras de Mazurke.

— L'affaire était de les faire payer pour vivre, pour vivre, poursuivit-il; est-ce ça, mon chat?.. Pou... ouh!

— C'était bien plus adroit, dit Mazurke.

Ballon le fit lever en le tenant toujours par le bras.

— Venez, dit-il; j'ai confiance en vous, moi! Pourquoi ça? Parce que... voilà!...

Il entraîna Mazurke vers la porte du salon de jeu.

La draperie fut soulevée.

Juste en face de la porte se trouvait la table de whist où MM. Bonnin, Peignon, Desbois et de Beaujoyeux faisaient gravement la partie. Monsigny les regardait jouer.

— Examinez-moi bien ces cinq masques! reprit Romblon; c'est le plus pur de mon aisance !

— Est-ce bien possible! s'écria Mazurke comme si un voile tombait de ses yeux : Maudreuil ! Houel ! Menand jeune ! le docteur Morin et M. de Guérineul !

— Pou-ouh ! faisait Romblon, pou-ou-ouh !

XXII

Les nièces.

Nos cinq amis de la table de whist ne se doutaient guère qu'on mettait ainsi, en ce moment, leurs vrais noms sur leurs visages.

Ils jouaient ensemble comme de bonnes vieilles connaissances. Maudreuil, transformé en M. Peignon, employé des pompes funèbres, donnait des renseignements sur le choléra et contait des histoires de cimetière. Le docteur Morin (Despois) cherchait au libéralisme défunt des querelles rétrospectives ; Houel (Bonnin) et Oscar de Beaujoyeux, Croûton (Menand jeune, Artichaut) étaient partenaires.

De temps en temps, tout ce monde se regardait en dessous, à la dérobée. On voyait bien qu'il y avait là un fonds de passion chronique et de frayeur incurable ; mais, pour ce qui était de la frayeur, comme chacun avait plus ou moins confiance dans l'épaisseur de son masque, personne ne lâchait pied.

Et à l'égard de cette passion avide qui devait les tenir tous, il y avait vingt ans qu'ils attendaient.

Ils avaient essayé mainte fois de s'entre-tuer, ces braves gens. Ils s'en étaient mutuellement donné le droit par convention expresse. Mais chacun d'eux se disait : « Moi, je suis à l'abri... on ne me connaît pas... »

Et d'ailleurs la police n'avait pas sanctionné leur bizarre contrat.

Quant à Monsigny, l'étudiant de quinzième année, l'ancien Filis de Guérineul, tout ça lui était égal. Il prenait la vie comme elle venait : il n'avait guère que quarante ans. Cela lui faisait une belle avance sur tous ces vieillards. Il aurait volontiers cassé une tête ou deux à l'occasion, puisque c'était dans le marché, mais il était si bien là, chez les Beaujoyeux ! Dîner, déjeuner, argent de poche pour le tabac et les chopes : un paradis !

Et quand on songe que c'était Romblon-Ballon qui payait tout cela ! Nom d'une pipe ! ça devenait bon comme les poires vertes qu'on vole à la picorée !

Pendant que Romblon et Mazurke, soulevant la draperie de la porte vitrée, jetaient un coup d'œil indiscret dans la salle de jeu, on leur rendait la pareille à la porte opposée.

Quelqu'un était là qui les épiait.

Qui donc ? car les bougies de la salle de bal éclairaient l'entre-deux et rendaient dangereuse cette curiosité.

Qui donc ?

Une femme.

On n'a pas encore inventé d'autre mot pour désigner celles qui sont tombées avec réflexion tout au fond du vice, et qui restent là, jolies, brillantes, ignorant les remords et battant monnaie avec leurs sourires.

Bien pis ! battant monnaie avec le sourire des autres qui sont plus jeunes, et qu'on aide à trébucher dans le piége !

Nous ne parlons pas du vice banal, fatiguant l'asphalte des boulevards. Celui-là, il faut en avoir pitié encore plus que dégoût : il est sous les pieds ; il est dans la boue.

Nous parlons du vice qui se loge, qui se case,

qui prend en quelque sorte rang dans notre échelle sociale; du vice fort, avisé, philosophe, qui conquiert audacieusement droit de cité.

Ce n'est pas encore le vice des familles, ce monstre, le plus hideux de tous, mais c'est la transition.

De la rue au foyer domestique, il n'y a pas contagion.

Tandis que le boudoir de la marquise de Beaujoyeux communique, par de secrets chemins, avec votre chambre à coucher, madame.

La position de cette marquise n'est ni sincère, ni acceptée, je vous l'accorde. Elle gravite dans une atmosphère à part, c'est vrai. Mais, s'il ne lui est pas permis de voir le monde, le monde la voit. De tous ces dédains affectés ou non, si vous saviez comme elle se venge!

Parmi ces pécheresses que la société repousse et qui font la guerre à la société, il est de pauvres cœurs meurtris, de vraies victimes. Il est aussi de rudes amazones qui combattent pour combattre. D'autres sont du genre neutre; elles prennent les armes pour conquérir.

Madame de Beaujoyeux tenait pour un peu à chacune de ces trois catégories. Cœur sec, esprit aigu, main avide, elle était là dans son centre, et pourtant quelque doigt perfide avait

dû la pousser autrefois dans le gouffre, où d'elle-même elle ne serait point tombée.

C'était une personne prudente.

Une fois tombée, par exemple, elle s'était arrangée dans sa chute confortablement, demandant au vice tout ce que le vice peut donner, et se moquant du reste.

Madame la marquise ne gardait pas un atome de préjugés. Oscar son époux, Romblon son protecteur, Guérineul son favori, et d'autres peut-être étaient dans sa vie des besoins ou des accidents, voilà tout. Elle eût donné le mieux aimé des trois pour une aune de dentelle.

Et notez qu'elle n'était pas du tout folle de la toilette !

C'était madame Oliva de Beaujoyeux qui regardait par le trou de la serrure.

Que dire? Nous venons de la peindre telle qu'on la pouvait voir, telle que la nature et les circonstances l'avaient faite. Eh bien! il n'y a pas de créature sans cœur!

Cette femme avait un cœur, une passion, un coin de chair ou d'âme où le doigt de Dieu pouvait peser douloureusement.

Cette femme, vous l'auriez à peine reconnue à cette heure où tout son être passait dans ses yeux, tandis qu'elle contemplait Mazurke.

Elle était pâle : elle était belle.

Son sein battait ; sa tête brûlait; une larme, une larme! la maîtresse de Romblon-Ballon! une larme brillait à ses cils.

Était-ce une fantaisie soudaine ou un lointain souvenir?...

Oh ! savez-vous l'angoisse, quand ces cœurs perdus se prennent à sentir par hasard, et que la conscience muette retrouve un instant sa force?

Quand le passé se dresse, et le présent, et l'avenir!

Le passé, un remords; le présent, une honte; l'avenir, un supplice.

Et l'amour avec cela, car c'est toujours l'amour qui jette un rayon vengeur dans ces ténèbres.

L'amour, plus jeune, plus timide, plus frais, en raison directe de la profondeur de la chute; l'amour qui survit, châtiment implacable : l'amour, la vengeance de Dieu !

Elle était là, silencieuse, abattue, cette révoltée! elle pleurait. Elle allait prier.

Mais priez donc en enfer, le démon rira!

Et voilà le démon qui rit! deux démons, trois démons! quatre délicieux lutins! Rose de Cerceil, Azincourt, Poitiers, Crécy! quatre nièces

éblouissantes de beauté, de méchanceté, anges hier, diablotins aujourd'hui, demain vieilles diablesses dont Cerbère ne voudra plus pour balayer sa loge.

Où donc allions-nous chercher des démocrates en bas âge pour justifier notre titre : *La jeunesse dédorée?* Parbleu! la voici bien sous nos yeux, la vraie jeunesse dédorée. C'est Rose de Cerceil, la ravissante fille, c'est Amélie de Crécy, Maria d'Azincourt, Mathilde de Poitiers, les petites brunes et les petites blondes, les yeux noirs petillants, les tendres yeux bleus, les tailles de seize ans!

Oh! les belles et les jolies! la poésie des rêves! La première pâleur ou le rouge généreux qui monte au front tandis que les paupières se baissent.

Et les désirs! et les espoirs! Et le cœur qui hésite, la main qui tremble toute froide, le sein qui bat. Et tout, jusqu'aux larmes si chères!

Or pur, assurément, or sans alliage, bel or qui brille et qu'un souffle ternit!

Pauvres enfants, pauvres enfants! L'or c'est le cœur. Que parlez-vous, à seize ans, de coupés, de diamants et de cachemires? Enfants qu'on assassine et qu'on déshonore! Enfants martyres

qui allez devenir bourreaux ! Jeunesse flétrie hélas ! et dédorée !

A seize ans ! où sont vos mères, les gardiennes saintes de vos âmes ? On est venu, n'est-ce pas, vous chercher dans votre ignorance ? On vous a montré, au lieu de la misère ou de la tristesse, un sentier souriant qui tourne parmi les fleurs ?

Diamants, coupés, cachemires ! Et Rose, cette tête de vierge, la voilà qui comprend que l'argent placé rapporte cinq pour cent ! Et Marie, et Mathilde, et Amélie, les voilà qui savent... Oh ! sur l'honneur, elles en savent déjà beaucoup plus long que nous.

Mais au bout du sentier qui tourne entre les fleurs, anges déchus, jeunesse dédorée, ce qu'il y a, nous le savons et vous l'apprendrez.

Les nièces détestent généralement ces dames qui sont presque aussi jolies qu'elles et qui ont l'expérience.

Nos quatre nièces étaient venues là peut-être pour voir ce que faisait le beau Mazurke tout seul avec Romblon-Ballon. A l'aspect de la marquise, penchée au trou de la serrure, elles furent saisies d'un grand accès de joie.

— Ce n'est pas bien sûr pour Romblon qu'elle est là ! murmura Rose d'un air mauvais.

— Comment! s'écria Mathilde, en comptant sur ses doigts mignons, un, deux, trois... ce n'est pas assez?

— Quand on prend du galon, ma chère..., dit Marie.

Et toutes de rire !

La marquise les entendit et se redressa en tressaillant.

En toute autre circonstance, la honte d'avoir été surprise l'aurait irritée violemment; mais c'est à peine si elle ressentit en ce moment une légère piqûre d'amour-propre.

— Eh bien ! mes enfants, dit-elle avec douceur et tristesse, vous ne saurez pas !

Les quatre nièces s'attendaient à tout autre chose.

Elles s'enfuirent en ricanant.

La marquise posa sa main sur son cœur.

Au lieu de retourner dans la salle de bal, elle gagna sa chambre à pas lents.

Là, elle se laissa tomber sur le pied de son lit, comme une pauvre petite fille qui pleure une première faute.

Et vraiment elle pleurait.

— S'il avait voulu m'aimer!... murmura-t-elle après un long silence.

Puis elle reprit en fixant son regard dans le vide:

— Que de temps passé! que d'années! que d'événements !... et toujours sa pensée dans mon cœur.

Elle se leva brusquement.

— Que vient-il faire ici? dit-elle; il l'aime toujours sans doute... cette femme qui est mon premier remords... et mon éternel malheur!... Si elle est morte, il aime son souvenir... C'est égal! Ils seront tous contre lui... et je ne veux pas qu'on le tue!

Ce mot mit un frisson dans ses veines.

Elle se précipita vers un petit bureau en bois de rose qui faisait face à la cheminée. Elle écrivit rapidement quelques mots sur un papier qu'elle glissa dans son sein.

Puis sa main rétablit la symétrie dérangée de sa chevelure; elle sourit à son miroir et rentra dans le bal.

Il fallut son arrivée pour faire taire les médisances pointues qui avaient monté de l'essaim des nièces jusqu'aux siéges augustes de ces dames, en passant par Pervenche, Sensitive, Berthelleminot, les étudiants riches, l'habit bleu et madame de Saint-Roch, fabricante d'alliances, connue par trente ans de succès.

Dans le boudoir, Romblon et Mazurke avaient repris leur entretien.

Romblon se déboutonnait assez rondement, et sans aucun doute, il avait ses raisons pour cela.

Mazurke écoutait de toutes ses oreilles, mais en écoutant, il buvait.

XXIII

Où Romblon-Ballon bavarde étonnamment.

— Oui, oui, reprit Romblon avec cette satisfaction du cicerone qui montre un objet curieux, voilà Morin, voilà Houel, voilà Guérineul, et l'Artichaut et Cousin et ami! ça fait cinq..., les héritiers étaient onze; sur ces onze, Lucien et Tiennet Blône ont renoncé, faute de consentir les clauses du testament... Reste quatre : la jeune domestique, Besnard, Fargeau et le vieux grigou d'Honoré. La jeune domestique est devenue une grande dame; Besnard est au diable, le vrai Honoré m'échappe ainsi que Fargeau... mais

quant à Fargeau, il y a certain monsieur de la rue du Regard...

— De la rue du Regard! répéta Mazurke.

— Bon! bon! fit Ballon; mais voyez donc ce Guérineul comme il a l'air important. Figurez-vous qu'il fait la cour à la marquise, comme si la marquise n'avait pas ce qu'il lui faut!

Vanité qu'un maquignon de deux cent vingt-huit kilos!

— Ah! diable! reprit-il; ça me coûte assez cher!... Je suis gêné, M. Mérieul; j'ai quarante mille francs à payer le quinze, et du diable si je sais où les prendre!

—Ce n'est pas moi qui vous les donnerai, dit Mazurke.

— Bon!... murmura Romblon; farceur!

Sa grosse face avait un étrange sourire.

— Quand on a cinquante mille francs, reprit-il avec bonhomie, on ne peut pas en donner quarante mille... Pou-ouh! c'est évident... Mais nous nous arrangerons, vous verrez!... En attendant, convenez que je joue avec vous cartes sur table.

— C'est vrai.

— Papa n'aurait peut-être pas fait comme ça!... Mais moi, je ne sais pas tromper... Et puis j'aime à revoir les gens de ce pays-là... Ça

me rappelle ma jeunesse... Voyez-vous, on faisait courir des bruits sur notre maison, là-bas, à Vitré; ça n'avait pas le sens commun. Papa leur a sauvé la vie à tous, ces héritiers de Jean-de la Mer... et c'est bien le moins que j'en profite un peu, pou-ouh! M. Méricul.

Mazurke avait déjà bu beaucoup de punch et beaucoup de madère. La vue inopinée de ces cinq hommes dont le masque tombait pour lui si brusquement le frappa. Pendant que Romblon parlait, Mazurke réfléchissait tant qu'il pouvait. Il examinait de son mieux sa partie changée. Il se demandait surtout pourquoi cet homme lui jetait ainsi sans rétribution une si bonne part de son secret.

Sa tête était un peu troublée. Il but pour s'éclaircir l'esprit. Le moyen ne valait pas le diable.

Romblon le regardait boire et semblait bien satisfait de lui.

Pour quiconque connaissait ce gros maquignon, habillé de nankin des pieds à la tête, il eût été fort évident qu'un projet lui était venu depuis une demi-heure, et qu'il le caressait, ce projet, tout en bavardant pour donner le change à Mazurke.

Ce projet, papa l'aurait peut-être repoussé, sous prétexte qu'il faut agir autrement à Paris

que dans les taillis vitriâs où la police n'est pas fière ; mais papa n'était pas là.

D'ailleurs, la maison avait une échéance de quarante mille francs. Et l'honnête homme, dans le commerce, doit prendre tous les moyens possibles pour payer ses dettes.

—Vous savez, reprit Ballon, là-bas, à la Mestivière... car je vous dis tout, moi, ma parole !... mais j'ai confiance en vous, là !... vous savez, il y eut un grand tremblement... que même l'ex-Besnard y resta... Comment ça se fit, le diable le sait, car moi et papa nous n'avions mis que de l'étoupe dans les fusils... mais il y en eut un qui tricha, c'est sûr. Eh bien ! la justice mit son nez là dedans comme de raison... et je crois qu'on a envoyé pour ça aux galères un sabotier de la forêt du Ceuil... mais le curieux, c'est la venette de tous nos gaillards... Vrrrtt ! ni vu ni connu, le lendemain matin, ils étaient tous partis, excepté un jeune gars... vous savez, le fils de madame Marion, la rentière... vous ne vous souvenez pas, M. Mérieul ?

— Non, dit Mazurke.

— Pou-ouh ! fit Ballon, bon !... le petit gars qui donnait le coup du bélier... Tiennet, parbleu !... Tiennet Blônc... Vous vous souvenez bien, à présent ?

— Non.

— Madame Marion, voyez-vous..., continua Romblon.

Mazurke lui prit le bras; sa main tremblait.

— M. Romblon, prononça-t-il à voix basse, cette femme-là est dans le cimetière... Et quant à Tiennet Blône, les Arabes l'ont tué à Mazagran il y a bien du temps!

— Tiens! fit Ballon en riant bonnement, vous disiez que vous ne vous souveniez pas... Pouh!

Il ajouta dans les plis de son quadruple menton :

— Décidément, il n'est pas fort, ce M. Mérieul!

Mazurke but un grand verre de madère.

Au nom de madame Marion, il était devenu tout pâle.

— Allons! reprit Ballon, comme vous voudrez... moi, ça m'est bien égal... Bon! bon! Au diable Guérineul, et jusqu'à l'Artichaut!... Tous les chemins mènent à Rome, pouh! M. Mérieul... Papa me dit :

« Fifi! c'est cette affaire-là qui est la bonne... Vendons la carriole et toutes les bêtes pour aller à Paris. »

« Moi, je répondis :

« — Oui, papa.

« Qui fut dit fut fait... Tous nos godiches y étaient à Paris... Celui-là dans un coin, celui-ci dans un trou... Papa mit un an à les repêcher tous... Quand ils furent tous repêchés, ah! dame! nous eûmes de belles rentes!... »

Il reprit haleine en un puissant pou-ouh, et poursuivit :

— Ils n'étaient pas vieux comme à présent dans ce temps-là... nous gagnions ma foi bien notre argent à les empêcher de s'entre-dévorer... Morin voulait empoisonner tout le monde, Guérineul avait des pistolets jusque dans ses bottes. Ils se cachaient, ils se trouvaient, ils se reperdaient... C'était drôle, pouh! ma parole sacrée!... Et toujours regardant derrière eux pour voir si personne ne les poignardait dans le dos.

Romblon eut un gros rire.

Mazurke buvait pour mettre de l'ordre dans ses idées.

— Ah çà! s'écria Ballon, qui l'admirait de bon cœur, est-ce vrai que vous buvez comme ça tous les soirs, M. Mérieul?

— Non, répondit Mazurke.

— Vous disiez...

— Je mentais... Chaque semaine, je m'enivre

une fois, pour avoir une nuit du sommeil...

— Bon !

— Là-bas, en Hongrie, quand je me battais, je dormais.

— Ah diable !

— Pour dormir, il me faut boire ou me battre... Voyez-vous, M. Romblon, j'ai perdu bien des jours de ma vie... Et chaque jour que j'ai perdu m'apparaît comme un fantôme, la nuit quand j'ai la fièvre... Car ma tâche était sacrée !... Mais je ne perdrai plus un jour... une heure... une minute !...

« Ça, je t'en donne ma parole ! » pensa Romblon qui dit tout haut :

— Ce pauvre M. Mérieul !

Mazurke était aux trois quarts ivre, mais il se tenait droit, et le seul effet de l'ivresse était de mettre un voile sombre sur la joyeuse expression de son visage.

— Je ne dors jamais, reprit-il encore, et, quand j'ai passé huit jours sans sommeil, ma tête se creuse... je deviens fou... Alors je bois, je bois tant que je peux... et je dors... Et le lendemain je me réveille, capable de protéger au besoin ceux que j'aime, et capable d'écraser les coquins que je poursuis...

— Bon ! bon ! dit Romblon, je comprends.

— Demain, ma tâche commence, poursuivit Mazurke, il faut que je dorme pour être fort... Je bois.

— Quant à ça, vous buvez comme une tanche... Pouh!... M. Mérieul... Mais vous faites bien, puisque c'est pour raison de santé... Et quand vous avez bu, dites-moi, vous allez vous coucher?

— Non, répondit Mazurke.

— Bon!... Pourtant si c'est pour dormir?...

— Il faut que je marche... ma tête brûle... Je vois ceux que j'aimais comme en un rêve... Je leur parle... Et c'est bien autre chose, à présent que je suis amoureux!

— Vous êtes donc vraiment amoureux?

— Oui.

Ballon se frotta les mains.

— Ah diable! dit-il, vous avez où vous promener dans Paris, M. Mérieul... c'est long et c'est large!... et pas de danger, car la police est bien faite...

« Pour en finir en quatre mots, papa les taxa tous à une bonne petite somme par an, les héritiers, en leur disant :

« — Si vous ne voulez pas, je vous dénonce aux autres...

« Et pas un ne refusa, car ils avaient si

grand'peur!... Les coups de fusil de la Mestivière éatient encore dans leurs oreilles... Ils payèrent, et notre maison se monta... Bon!... pou-ouh! et voilà dix-huit ans que ça dure... Ils se sont tous reconnus les uns après les autres, d'autant qu'ils sont forcés de se voir tous les ans au moins une fois face à face, et sans déguisement, pour remplir une clause du testament... Ah! ce Jean de la Mer, quel cadeau il leur a fait là!... Et tenez, c'est justement ces jours-ci que doit avoir lieu la réunion annuelle pour verser les revenus de la succession dans la grande tirelire... »

— Comment! la tirelire? dit Mazurke qui redevenait attentif.

—Une cave, M. Mérieul! une cave percée par en haut, une cave où se jettent plus de cent mille francs chaque année... Ah! si je savais... mais je ne saurai jamais, puisque papa lui-même n'a pu la trouver...

— Vous dites que la réunion a lieu ces jours-ci?

— Le 13 mai, tous les ans... jour fixé par le vieux Jean Créhu lui-même... et c'est cette année le vingtième anniversaire... On les ferait bien suivre... mais c'est arrangé diaboliquement... et eux-mêmes ne savent pas du tout où

on les mène... Cette momie d'Honoré est bien difficile à pincer! Papa les avait vus partir une fois... quelque chose de drôle, allez... sept fiacres tous pareils, sans numéro, avec un grand laquais dans chacun... les héritiers montèrent tous : la jeune demoiselle aussi. A mesure qu'ils montaient, le laquais leur mettait un bandeau sur les yeux... et puis fouette, cocher! Tout ça partit comme une noce, au triple galop.

— Votre père n'eut pas l'idée...?

— Bon! quelle idée papa n'a-t-il pas eue!... Cette tête-là, voyez-vous, on n'en fait plus de pareille!... Il se lança dans un remise et dit au cocher :

« — Dix louis! si vous me rattrapez cette noce-là!

— Eh bien?

— Eh bien! le remise prit le grandissime galop; mais, je ne sais plus à quel carrefour, les sept fiacres firent l'éventail et coururent l'un à droite, l'autre à gauche, comme une volée de canards qu'on effraye... et papa resta le bec dans l'eau, ne sachant lequel suivre...

— C'est étrange tout cela, dit Mazurke.

— Bon!... je vous dis que c'est très-drôle... Pou-ouh!... Et maintenant que papa est défunt...

— Ah !... dit Mazurke, M. Romblon père est mort ?

— Pas mieux n'en vaut, mon pauvre M. Mérieul ! répliqua Ballon d'une voix pleurarde, et Dieu sait ce que la maison en souffre ! C'était un homme si rangé !... Je vas vous dire... Il avait donc été fait au même cette année-là... Voilà de ça trois ans sonnés... L'année suivante, au 13 mai, il me dit : « Fifi, je vas aller voir ça, mais avec mon cheval à mon cabriolet... et je conduirai moi-même... Si je n'en attrape pas un, je te paye le café. — Bon ! Pou-ouh ! que je répondis, ça va marcher, papa, puisque tu t'en mêles... « Il mit le cheval au cabriolet et il partit... Le soir, un sergent de ville vint dire à la maison que cheval et cabriolet étaient en fourrière pour avoir été arrêtés sur le boulevard sans maître ; le cheval avec le mors aux dents, le cabriolet en brindesingues...

— Et votre père?

— Papa ?... Pou-ouh ! ah diable ! M. Mérieul !... je ne sais pas s'ils ont mis papa dans leur tirelire... mais jamais il n'est revenu !

XXIV

Où Mazurke essaye de réfléchir.

La curiosité de Mazurke, un instant réveillée, s'engourdissait déjà de nouveau dans les fumées du madère.

Tout en parlant, Romblon l'examinait toujours du coin de l'œil et suivait les progrès de son ivresse.

— Au moins, celui-là, pensait-il, on n'a pas besoin de le pousser à boire !... Hein? M. Mérieul ! reprit-il ; ah diable !... est-ce drôle, ça?... Ni vu ni connu !... jamais on n'a retrouvé la moindre trace du papa... La police et les maisons de renseignements y ont perdu

leur latin... Disparu, la, comme une vapeur!... Aussi, ça ne m'a pas donné envie de faire le même métier... je m'en prive. Le plus triste, c'est que papa avait emporté son portefeuille avec lui... un trésor, ce portefeuille!... Papa mettait tout en écrit... de quoi nous faire pendre et bien d'autres avec... En outre, il connaissait des papiers... il avait la copie du testament de Jean Créhu... enfin le diable et son train!...

Mazurke laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Que voulez-vous encore savoir? demanda Ballon.

— Rien, répondit Mazurke.

— Bon! vous êtes gris comme un garde mobile! Ça fait plaisir à voir! Voulez-vous que je demande votre voiture?

— Non.

— Voulez-vous d'autre madère?

— Oui.

— Oh! le joli buveur! s'écria Ballon avec enthousiasme; je suis sûr que demain il n'y paraîtra plus.

— Écoutez, dit Mazurke dans une éclaircie d'intelligence, s'ils se sont tous reconnus depuis longtemps, pourquoi vous payent-ils encore?

— Tiens! fit Romblon étonné, c'est du rai-

sonnement, cela!... Eh bien, mon bon M. Mérieul, c'est justement là le *hic*... J'ai peur qu'ils en viennent à ne plus me payer... Jusqu'à présent, chacun d'eux croit être le seul à savoir le secret de ses voisins... mais ils se voient trop souvent... ça finira mal... et Dieu sait que la maison n'a pas besoin de cela!... La marquise me ruine, comme je vous l'ai dit... les rentrées ne se font pas... Et pourtant je suis un honnête homme, pou-ouh! M. Mérieul!... il faut que je paye mes échéances...

— Quelle heure est-il? demanda Mazurke.

— Minuit.

— Eh bien! et ce madère?

Romblon ouvrit la bouche pour appeler, puis il se ravisa.

— Tenez! dit-il en jetant un regard de côté sur Mazurke, qui avait l'œil somnolent et la paupière affaissée, je vais aller vous le chercher moi-même.

— Ça m'est égal, répliqua Mazurke.

Romblon-Ballon se leva.

Il traversa la chambre d'un pas pesant et un peu chancelant. Son costume complet de nankin n'était pas sans avoir eu sa part du punch et du madère. Les gros hommes sont tous trop généreux pour leurs gilets.

— Attendez-moi disait-il, en faisant gémir le parquet sur son passage ; je ne me dérangerais pas ainsi pour tout le monde, au moins !

Il passa le seuil et referma la porte. Quand il fut dans l'entre-deux, il se prit la tête à deux mains.

— Voyons ! pensa-t-il ; suis-je ivre, moi aussi ? Papa aurait-il fait cette affaire-là ?... Cinquante mille francs... Un homme qui vient de Hongrie et qui n'a pas de passe-port... Ah diable !... Papa l'aurait faite !... D'ailleurs je suis un négociant sérieux, pou-ouh !... il faut bien que je remplisse mes obligations, peut-être !

Au lieu d'entrer dans la salle de bal, il prit l'escalier de service qui débouchait dans l'entre-deux et descendit aussi vite que possible.

Il était déjà tard. A part les cochers des voitures qui stationnaient devant la porte de la maison Beaujoyeux, la rue était presque déserte.

Ballon appela son cocher.

— Tom n'est pas là ? dit-il.

Tom était le nom du groom de Romblon-Ballon.

— Tom est à boire, répondit John.

Tom avait pris naissance sur les bords du canal Saint-Martin ; John était natif de la rue Saint-Denis, ce qui n'empêchait pas ces deux citoyens

domestiques d'être Anglais depuis la botte jusqu'à la perruque.

— Approche ici, John! dit Romblon.

Joh s'approcha. Romblon le prit par les épaules, et le fit tourner de manière à se trouver en face de son dos.

— Baisse-toi un peu, dit-il encore.

Comme les autres cochers commençaient à écouter et à regarder, John ne répondait plus en français. Il marmottait :

— *Yes, sir... oh! yes.*

Il se baissa, et Romblon qui avait tiré ses tablettes de sa poche, se servant de son dos comme d'un pupitre, écrivit quelques mots sur un papier.

—Écoute bien, dit-il, et tâche de comprendre.

— *Yes, sir.*

— Tu vas remonter sur ton siége et mettre tes chevaux au grand galop...

— *Oh! yes.*

— La paix!... Pou-ouh!... Tu vas aller rue des Nonaindières, au bout du pont Marie... Tu verras un petit café qui doit être fermé, mais qui s'ouvrira si tu frappes trois coups espacés comme cela. (Il lui donna trois petits coups sur le dos.) Tu demanderas M. Baptiste... Le connais-tu, M. Baptiste?

— *No, sir.*

— D'ailleurs on ne le reconnaît pas le soir. Pour être bien sûr, avant de remettre ce papier, tu lui diras tout doucement : *Romblon!...* s'il te répond : *Raison!* va ton train, la lettre est pour lui... As-tu compris?

— *Yes, sir.*

— Quand il aura lu, poursuivit Ballon, tu lui diras : « Monsieur attend ! » Et s'il a l'air embarrassé, tu ajouteras : « Il payera double, et le pourboire... » Pouh!... Les hommes qui monteront dans la voiture ne seront peut-être pas bien habillés, mais c'est égal... Tu les ramèneras au galop et tu les descendras au bout de la rue, ici, du côté de l'Odéon... Je te donne une demi-heure pour faire tout cela, va !

John grimpa sur son siége, jeta ce cri de cigale particulier aux cochers et lança son attelage.

Romblon se retourna pour monter l'escalier de service. Il crut voir sur les dernières marches une forme blanche.

Mais le gaz baissait.

— Censé, dit Yaume qui avait été chercher la voiture de Mazurke à l'hôtel de Bristol, et qui attendait là en compagnie des cochers, combien ça peut-il peser un ventre comme ça?... J'ambitionnerais de le savoir.

Mazurke, lui, était resté seul dans le boudoir de madame de Beaujoyeux avec le bol froid et les bouteilles vides.

Sous peine d'être toujours désappointé, il ne faudrait point que le lecteur cherchât dans ce personnage ce qui n'y est point en réalité : un caractère tout d'une pièce, tracé suivant les convenances d'un livre. Mazurke était un homme de chair et d'os, jouant comme il pouvait son rôle dans la vie et fort empêché, comme nous tous, hélas! la plupart du temps.

Les événements nous mènent, et ces diplomates qui tiennent en leurs mains habiles les fils d'une action trop spirituelle n'existent que dans les comédies.

Mazurke était un pauvre beau garçon, capable de tout ce qui est bon et faisant bien souvent ce qui est mauvais. Pardieu! mettez-le sur *la Surveillante,* il se fera sauter comme un ange! Mais plantez-le au beau milieu du monde, en face d'une trame ourdie par des coquins de bon ordre, il n'y verra goutte.

Il travaillera, le malheureux! Il se creusera le cerveau.

Ah! s'il s'agissait seulement d'assommer une demi-douzaine de pandours!

Sur cette terre, il était tout seul, Mazurke;

tout seul depuis son enfance triste. Dieu lui avait donné la gaieté fanfaronne pour étouffer cette voix qui se plaignait en lui, parlant toujours d'abandon et de malheur.

Mais avant de trouver sur sa route Lucienne de Marans, cette belle jeune fille qui lui enseignait la rêverie, Mazurke avait aimé deux êtres en ce monde : deux amis chers qui étaient toute sa famille et qu'il cherchait, le lecteur va sourire, qu'il cherchait depuis vingt ans.

Quelle constance! n'est-ce pas? et quelle maladresse! Et encore, quelle folie! Car ceux qu'on cherche vingt ans sans les trouver sont morts.

Quant à la constance, Mazurke en avait ; de la maladresse, il n'en manquait pas ; de la folie, il en aurait pu revendre.

Mon Dieu, oui, vingt ans!

Il est vrai que la vie de Mazurke, durant ces vingt ans, avait été presque aussi occupée que celle de Berthelleminot lui-même, entrepreneur de déménagements, agent de recrutement, directeur de la compagnie *le Pactole* pour l'exploitation des gisements du *Sacramento* (actions de un franc cinquante, divisées en coupons de dix sous, à la portée de toutes les aisances).

Mazurke avait conspiré comme un diable, sans trop savoir pourquoi, ce qui est assez la

règle des conspirateurs. Il s'était battu ici et là et encore ailleurs, partout bravement.

Il avait couru le monde, enfant gâté de Vénus et de Bacchus, comme diraient les chansonniers (poëtes nationaux !) et comme voudraient faire ces vieux folichons de vaudevillistes.

Ma foi, voyez-vous! on perd vingt ans à ce métier-là aussi bien qu'à tout autre.

Et pourtant, Mazurke avait des remords gros comme des montagnes.

C'était un bon enfant, allez! mais un enfant.

Il y avait des moments où l'envie lui prenait de se casser la tête contre les murailles : cela surtout quand le soir venait, l'heure où toutes les fièvres redoublent.

Depuis deux jours qu'il était à Paris, il avait fait plus que durant ces vingt années. Cette maison Beaujoyeux était une trouvaille unique. Ce Romblon était un homme d'or.

Mazurke se demandait bien pourquoi cet homme d'or lui montrait gratis tant de confiance, mais bah!

Il était venu là pour avoir des renseignements, les renseignements pleuvaient. Demain il devait faire jour, que diable!

Voyez le matois! Il n'était pas si compléte-

ment ivre qu'on pouvait bien le croire, car dès que Romblon eut passé le seuil, il se redressa, et ses grands yeux noirs reprirent leur fierté.

Chacun veut tenter de cette bonne voie : la malice. Mazurke lui-même!

A qui se fier ?

Il avait pourtant bu sincèrement et de franc jeu.

— Ce gros bonhomme a l'air d'être la franchise même! pensa-t-il en se mettant sur ses pieds. Bon! Bon!.. Ah! diable!.. Pou-ouh ! Il était un peu assassin autrefois... mais il s'est probablement corrigé en prenant du ventre...

Il gagna la porte du salon de jeu et souleva le rideau avec précaution.

— Les voilà bien tous, reprit-il ; sont-ils grimés, au moins... Ah ! morbleu ! cette fois nous aurons affaire ensemble !...

A mesure qu'il les regardait, l'envie de rire le prenait.

— Vingt ans qu'ils jouent à s'entre-assassiner, ces gens-là !... murmura-t-il, et ils ne s'en portent que mieux... Je suis sûr qu'ils ont tous des cuirasses sous leur gilet et des pistolets à vent dans leurs poches... Ah çà ! il ne revient pas, ce Romblon-Ballon !

Comme il retournait à sa place, il aperçut

quelque chose de blanc sous la chaise de Romblon. Il se baissa lentement, comme il convient à un homme qui a du madère jusqu'aux yeux, et ramassa l'objet.

C'était une lettre adressée à Romblon.

Mazurke fit le geste de la déposer sur la table, mais il crut reconnaître l'écriture de M. Baptiste, et d'ailleurs, il n'était pas là pour avoir des scrupules.

Il déplia le papier et lut :

« Mon vieux Ballon,

« Voici un autre client qui demande des renseignements sur une liste presque semblable à celle de ce M. André Lointier, de la rue du Regard.

« Seulement, le nouveau client ajoute à la liste deux noms : MM. Fargeau et Lucien Créhu de la Saulays, et il supprime le nom de Tiennet Blône.

« Comme nous le pensions bien, le nouveau client désire vous voir, et je l'ai convoqué pour aujourd'hui chez la marquise.

« Salut et fraternité.

« Baptiste. »

Un petit mot au crayon ajoutait :

« Le nouveau client a fait sauter la banque à Wiesbaden. Il a l'air méchant, mais on l'arrange comme on veut. Ça peut être une grande affaire. »

Mazurke mit cette lettre dans sa poche.

— Diable! fit-il; ce bon M. Romblon !... Pou-ouh!... Une grande affaire... Je crois qu'il ne faut plus boire...

Il se laissa retomber sur son fauteuil.

Il voulait réfléchir, mais le madère!...

En ce moment, un léger bruit se fit à la porte de l'entre-deux, conduisant dans la salle de bal. Mazurke, qui avait la tête baissée, la releva brusquement, et ses grands cheveux flottèrent.

Une boulette de papier avait décrit une parabole de la porte à l'endroit où Mazurke était assis.

Mazurke vit même un bras blanc, qui disparut aussitôt.

Il chercha la petite balle de papier qu'il ne trouva point, parce qu'elle s'était logée dans ses cheveux.

— Voilà! dit Romblon qui rentrait avec une bouteille de madère. Mais qu'est-ce que vous avez donc là dans vos cheveux?

Il avança la main pour prendre la petite balle. Mazurke le prévint et la déroula.

Il y avait dessus deux lignes d'écriture évidemment féminine.

Ces lignes disaient :

« Prenez garde ! il s'agit de la vie ! »



XXV

Bouts-rimés.

Mazurke roula le petit papier en boule après l'avoir lu.

Il se prit à rire en regardant Romblon-Ballon.

— Est-ce que nous mettons des papillotes? demanda ce dernier en remplissant les verres.

Mazurke ne savait trop si cet avertissement était une plaisanterie. Cela coïncidait trop bien à son gré avec l'absence de Romblon.

Mais il vint à songer à madame Oliva de Beaujoyeux, et son front se rembrunit légèrement.

— Eh bien ! dit Romblon, c'est donc quelque chose que ce chiffon ?

— Pensez-vous être seul pour avoir du bonheur en amour ? demanda Mazurke.

— Bon ! s'écria le gros homme rassuré, d'un seul coup, Rose de Cerceil ? ou Marie ?... ou Mathilde ?... ou même une de ces dames ?... Je vous les recommande toutes, excepté Pervenche et madame de Saint-Roch... Ah ! ma foi, c'est une maison bien agréable !... Buvons !...

Il donna l'exemple. Mazurke fit semblant de l'imiter. Que n'avait-il commencé plus tôt !

La prudence, il faut bien le dire, était désormais un peu superflue.

Le madère n'est pas comme le champagne. Le madère monte lentement au cerveau, mais l'ivresse qu'il donne est tenace.

Romblon, lui, buvait pour tout de bon, à présent. Il causait pour faire passer la demi-heure.

Les chaises crièrent sur le parquet dans le salon de jeu. Le whist était fini. Les quatre partenaires se levèrent, et c'eût été un spectacle curieux que de les voir s'éloigner les uns des autres et s'esquiver en quelque sorte au moment du départ.

Beaujoyeux (le marquis Oscar de), saisissant

cette occasion propice, se mit un fameux oignon sous la dent.

Après tout, il avait encore de bons moments, cet ancien notaire. Il est évident que c'est ici le lieu de dire un peu quelle était sa vie.

Le matin, il se levait et souriait sans prétention aux premiers rayons du jour. S'il avait pu se procurer la veille soit un oignon, soit une ciboule, il la mangeait avec plaisir, en donnant quelque nourriture à la pie boiteuse, son élève et son amie.

Il s'habillait, prenait une canne-tube avec des balles de terre glaise, et se rendait au Luxembourg, afin de détruire des moineaux.

Les moineaux l'aimaient et venaient se percher sur sa canne-tube, ce qui le mortifiait outre mesure. Il se disait :

— Ces bêtes sont méchantes!

Quand il avait dépensé toutes ses balles, il mettait sa canne sous le bras et faisait le fier autour des galeries de l'Odéon. Les gamins l'appelaient Croûton. Il allait se plaindre au poste des pompiers.

Il déjeunait avec un pain au beurre et deux sous d'échalotes russes, puis il prenait par la rue de Seine pour ne pas rencontrer sa femme, et se rendait au Carrousel voir la garde montante.

En passant sur le pont des Arts, il lui arrivait bien parfois de cracher pour faire des ronds dans l'eau, mais ça l'amusait moins que de regarder la machine à vapeur du chocolatier de la rue Saint-Honoré. La machine à vapeur du chocolatier de la rue Saint-Honoré était pour lui le bonheur.

Il aimait également l'éléphant en baudruche du passage Vivienne, et les tableaux mouvants où le maréchal ferrant fait son métier en secouant la tête, tandis que sa femme secoue la tête en jetant de l'orge à ses poules qui toutes secouent la tête en mesure.

Une chose qui lui donnait de l'émotion, c'était la vue du grand Algérien malade, qui vend du nougat rouge dans les boutiques à louer du boulevard.

Vers une heure, il était aux Tuileries, faisant sa visite aux poissons rouges, qu'il quittait à regret pour aller voir les chèvres attelées aux petits omnibus des Champs-Élysées.

Les Champs-Élysées! voilà un bon endroit! L'ancien Menand jeune y passait des heures pleines d'agrément. Le seul embarras était celui du choix parmi tant de plaisirs enivrants et flatteurs. Les chevaux de bois, le jeu des navires, les balançoires verticales, les billards à quilles,

les tirs à l'arbalète et ce mortier qui lance un ballon, lequel ballon, touchant le but, fait sortir l'empereur de sa tombe!

Par exemple, Oscar n'aimait pas cet autre jeu où le ballon fait surgir un grand coquin de Catalan avec des yeux terribles et un poignard. A l'aspect inopiné de ce Catalan, Oscar tremblait et prenait la fuite. Sans le Catalan, les Champs-Élysées n'auraient eu pour lui que des charmes.

Il fuyait vers ces lieux propices où les fanatiques du jeu de boules cassent tous les jours quelque jambe de passant. Croûton bravait ce danger sans pâlir, et trouvait le temps de tourner ses pouces en contemplant ces belles parties, délices des invalides et orgueil éternel du Cours-la-Reine.

Du jeu de boules au quai, il n'y a qu'un pas. Croûton, qui avait eu la précaution d'apporter une lorgnette, se rendait sur le quai et regardait avec attention le dôme des Invalides pour se fixer sur la question de savoir si ce dôme est bien véritablement doré.

Cinq heures sonnaient. Au pont Louis XV, Croûton se payait un dernier oignon, arrosé d'un verre de coco généreux; puis il regagnait la rue de l'Ancienne-Comédie, les mains derrière le dos, sans battre les enfants ni insulter les femmes.

Avant de dîner, il donnait encore de quoi vivre à la pie, dont il était le seul soutien.

Voilà quelle était la vie de Croûton. Il lui eût été bien facile de manger des cordes. Mais non : il était à l'abri, désormais, des entraînements de sa jeunesse.

Connaît-on beaucoup de marquis ayant ces mœurs simples et touchantes? S'il lui manquait une vertu, à Croûton, eh bien, c'était peut-être la franchise. Il n'avait pas toujours le courage de ses opinions.

En effet, il choisissait les heures du sommeil pour se livrer, auprès de sa femme, à de coupables tentatives de strangulation. Cela n'était pas légal.

Mais il rachetait ce défaut involontaire par beaucoup de douceur, et la patience qu'il mettait dans ses rapports avec la pie boiteuse, qui était borgne suivant de bons auteurs.

La soirée Beaujoyeux tirait tout à fait à sa fin. On ne jouait plus. Tout de suite après la partie, Houël, Morin et Cousin et ami s'étaient évanouis comme des ombres.

Ils venaient là chaque soir pour ne pas se perdre de vue, mais c'était tous les jours le même sauve-qui-peut, au moment d'affronter les périls de la rue.

En somme, pourtant, ce jeu de la mort avait été profondément bénin. Mais ils ne s'y fiaient pas, sachant que ce n'était point la bonne volonté qui manquait.

Quand Mazurke et Romblon rentrèrent dans la salle du bal, la danse avait cessé. Les nièces bâillaient derrière leurs éventails. Il y avait déjà longtemps que madame Paoli, l'ambassadrice, était partie, sans doute pour rendre compte de sa mission.

On s'ennuyait. Le provincial commençait à réfléchir. Il avait perdu quelque vingt louis au lansquenet, lui qui avait refusé le matin des ombrelles de dix francs à ses cinq demoiselles!

C'était le moment littéraire, l'affreux moment où Pervenche et Sensitive gagnaient rétrospectivement leur dîner.

On faisait cercle autour d'eux, tandis que ces dames et leurs nièces commençaient les préparatifs du départ.

Mazurke avait voulu s'approcher de la marquise qui semblait maintenant éviter ses regards, mais elle était gardée à droite par Oscar, à gauche par Guérineul, et devant par le vaste Romblon.

On doit avouer que cette charmante marquise n'était pas une femme de loisirs.

— J'ai la poitrine très-fatiguée, disait Pervenche ; sans cela, je me ferais un plaisir...

— Allons, Anastasie ! interrompait Sensitive, un peu de complaisance !

Les nièces payent cruellement les valses et les polkas dansées.

— Ah ! belle dame, s'écria l'habit bleu qui en voulait pour ses vieux louis, je ne vous tiens pas quitte.

— Hugo me disait hier, reprit Pervenche : Gardez bien cette chère santé qui est si précieuse aux lettres !...

— Hugo ! pensait le provincial ; Hugo (Victor) ! voilà un nom connu.

— Mais, puisque vous le voulez absolument, je vais essayer.

Elle toussa, la perfide, et entama cette redoutable pièce de vers qui commence ainsi :

Vous ne saurez jamais ce que c'est qu'une femme !

Et qui finit par ce trait flamboyant :

Se baigner dans le sang de l'homme usurpateur !

On applaudit.

— Ah ! fichtre ! dit l'habit bleu, c'est fort, ça, par exemple !

— C'est tout simplement magnifique! soupira Sensitive. Quelle force! quelle hauteur! Ah!!!

— Alexandre, dit Pervenche reconnaissante, nous remplirez-vous quelques bouts-rimés?

— Ah! oui, s'écria l'habit bleu, des bouts-rimés, c'est gentil, ça...

— Après ce splendide morceau,... commença modestement Sensitive.

Oh! que les nièces expiaient durement leur plaisir!

— Tenez, dit le provincial, je sais donner ça, moi, les bouts-rimés... Je vais vous en offrir.

— A vos ordres, monsieur, répliqua le poëte avec une fierté modeste.

— Attendez... C'est ça!... *Langes* — *ciel* — *anges* — *miel* — *mère* — *deux* — *père* — *malheureux*... ça vous va-t-il?

Sensitive fit un signe affirmatif et se perdit dans ses réflexions.

— Monsieur est marié? demanda madame de Saint-Roch à l'oreille du provincial qui fit un saut de côté.

— Eh! bonjour donc, M. Godanchet! dit Berthelleminot à son autre oreille; ah! ah! on vous y prend!... Si madame Godanchet savait que...

L'habit bleu vit passer comme en un songe menaçant son châle-tapis, ses cinq demoiselles et son garçon. Il faillit tomber à la renverse.

— Je vous ferai remarquer, dit Sensitive, que les autres poëtes choisissent l'alexandrin ou vers de douze syllabes pour enchâsser leurs bouts-rimés. Ça devient par trop facile. Moi, j'attaque la difficulté en grand. Je ne prends ni douze syllabes, ni dix, ni huit, ni même six... quatre me suffisent.

— Voyons! voyons! fit-on à la ronde.

Sensitive passa ses doigts dans ses cheveux et reprit :

— Il s'agit d'un homme infortuné qui a perdu sa femme et ses deux enfants. J'intitule cela : *Seul sur terre.* Voici la pièce :

Il déclama doucement :

Dans de beaux *langes*
Couleur du *ciel*,
J'avais deux *anges*,
Plus doux que *miel* ;
J'aimais leur *mère*
A tous les *deux* :
Je suis un *père*
Très-*malheureux* ! ! !

— Ravissant! dit Pervenche avec enthousiasme.

— Bravo! murmura Oliva par politesse.

— Voilà deux êtres assommants, nom d'un chien ! gronda Guérineul.

L'habit bleu profita du succès pour prendre la fuite.

On annonça les voitures. Tout le monde se leva.

Mazurke crut voir Oliva qui mettait un doigt sur ses lèvres en le regardant à la dérobée.

Quelques minutes après, la rue de l'Ancienne-Comédie s'emplissait de bruit et de mouvement. Les voitures partaient, les adieux se croisaient.

Cela dura un instant, puis les trottoirs se vidèrent de nouveau, tandis que le son des roues sur le pavé s'étouffait au lointain.

On entendit encore un dernier : *nom de bleu !* de M. de Monsigny-Guérineul, et la voix légèrement oxydée de Pervenche qui disait :

— Les hommes sont des lâches !

Puis tout se tut.

Mazurke avait renvoyé Yaume avec la voiture.

— Dors bien cette nuit, lui avait-il dit, tu auras de la besogne demain.

— Censément, alors vous ne rentrez pas? demanda Yaume.

— Dans une heure... J'ai à réfléchir... va!

Mazurke remonta du côté de l'Odéon.

Au coin de la rue des Boucheries, la voiture de Romblon-Ballon stationnait. Romblon se cachait derrière.

Quand Mazurke fut passé, la portière s'ouvrit doucement, et trois hommes descendirent.

Romblon leur montra Mazurke du doigt, puis il se hissa dans la voiture, qui partit au galop.

XXVI

Noctambulisme.

C'était une de ces nuits chaudes et lourdes de notre précoce été de 1849. Le ciel était chargé de vapeurs sombres où la lune cachée mettait comme un immobile rayonnement.

Vous avez tous vu ce Paris muet des heures de la nuit, géant qui dort aux lueurs de mille lanternes, à peu près comme ce gentilhomme du temps de Louis-Philippe, couché dans un ruisseau, avec un lampion sur le ventre.

Il est bien beau, Paris, la nuit comme le jour, et c'est merveille de voir les boulevards illuminés, remplis de solitude et de silence. Février a

coupé les grands arbres qui donnaient tant de richesse à la ceinture de la cité ; il les a remplacés par de vilains peupliers où pendent des loques barbares. Mais rendons grâce au ciel, Février n'a pas eu le temps de mettre des pommes de terre frites dans les plats du Café de Paris, et les colonnes hygiéniques, monuments de la civilisation, s'élèvent de nouveau, prêtant leurs flancs débonnaires au soulagement de toutes les opinions.

Parfois, quand on parcourt après minuit cette longue ligne déserte, on est frappé par une sorte de mirage qui secoue soudain le sommeil de tous ces magasins engourdis. Les devantures brillent, et le noctambule qui cherche du feu pour allumer son cigare voit tout à coup un horizon de gaz. Où donc avait-il l'esprit de croire les boutiques fermées? A perte de vue, voilà les carreaux qui resplendissent. Vive le boulevard qui ne s'endort jamais !

Le noctambule avance, son cigare est tout prêt. Hélas ! c'est la lueur des réverbères qui rebondit sur le vernis des planches de clôture. Cela brille, cela se meut. Paris a ses feux follets comme les grands marais de la Flandre ou les cimetières de la Bretagne.

Mazurke était un noctambule de force

moyenne. Il avait dit vrai à Romblon. Ses nuits étaient sans sommeil. Soit désordre physique, soit préoccupation trop tenace et trop vive, depuis qu'il n'avait plus les émotions et les fatigues de la guerre, il passait les heures de repos les yeux ouverts.

Quand on en est là, il faut courir la lune.

Mazurke n'était pourtant pas un rêveur volontaire comme il y en a tant ; il rêvait à son insu ou malgré lui, et c'était là le côté faible de sa nature. Il se disait : « Je veux songer à ceci, » et il songeait à cela.

Le voilà donc perdu dans cet autre Paris, qui n'a point d'agents de change mais bien des professeurs, point de Tortoni mais une Sorbonne, point de Vaudeville mais un Odéon, comme pour bien prouver que l'homme est né pour pâtir, et que, quand on évite Charybde, Scylla vous rattrape inévitablement.

Le Paris transséquanal, la rive gauche, trois arrondissements qui commencent à la Salpêtrière pour finir aux Invalides; et entre ces deux hôpitaux, la misère, le pédantisme incrédule et odieux, la foi inflexible, des masures, des écoles, des palais, la rue Mouffetard, la rue de la Harpe, la rue de Varennes.

Croyez-le, ceci est un symbole. Sans la fausse



science de la rue de la Harpe, qui est entre deux ; sans le sophisme bourgeois, la rue de Varennes et la rue Mouffetard se donneraient la main. Mais n'avons-nous pas honte de parler presque sérieusement ? A l'ordre !

Mazurke avait pris au hasard la première rue qui s'était présentée à lui. Il passa sous les tours Saint-Sulpice sans y prendre garde, et gagna le carrefour de la Croix-Rouge.

L'air le saisissait. Les fumées du madère emplissaient son cerveau. Sa tête travaillait à vide, et ce vain effort aidait au développement de son ivresse.

— Je l'ai vue ! se disait-il ; je suis bien sûr de l'avoir vue !... Demain , dussé-je fouiller tous les coins de Paris, je la retrouverai !

Fouiller Paris demain !

Oh ! le fou !

— Et morbleu ! reprenait-il, que l'idée de cette petite fille ne vienne pas me troubler la tête !... Je songerai à elle quand tout sera fini... Quand tout sera fini, j'aurai le temps d'aimer... Et comme je l'aimerai !... Jamais on n'a vu regard pareil, jamais !... Mais quand le diable y serait, elle ne me détournera pas de mon chemin... Au revoir, ma blonde petite Lucienne... je ne veux plus penser au sourire de vos

grands yeux bleus... j'ai autre chose à faire...

Et une demi-heure de rêve où il n'y avait que Lucienne!

Il l'aimait à la folie et comme il n'avait pas encore aimé.

Lucienne! Lucienne! la fleur bleue, le dernier regard échangé à Wiesbaden, tout ce délicieux roman qui n'avait qu'une page, le sort de sa vie!

Mais il ne voulait pas! oh! oh! il avait bien autre chose à faire!

Depuis vingt ans, Mazurke faisait ainsi, se criant à lui-même : « Voici mon chemin! » et prenant la traverse...

Et nous sommes tous comme Mazurke.

Il s'était imposé loyalement une tâche, au sortir de ses seize ans. Cette tâche, il ne l'avait jamais oubliée. Oh! non.

C'était un cœur d'élite que ce Mazurke, fidèle comme l'acier de son épée, aimant, dévoué, tendre, vaillant.

Mais les chemins de traverse!

Les chevaliers errants n'ont plus d'armures de fer, voilà tout.

Çà et là, entre deux conspirations où il n'avait que faire, entre deux bagarres où il se jetait à corps perdu, croyant toujours servir la sainte

cause de l'humanité, il remuait ciel et terre tout à coup. Il cherchait. Le monde était trop petit pour borner son coup d'œil.

Une fois, Dieu lui avait montré, comme en un rêve, les amis qu'il cherchait. C'était à Naples, au Grand-Théâtre, en 1831, le jour de l'incendie.

Berthe et Lucien ! Berthe toujours aveugle, la pauvre fille, Lucien s'élançant vers elle au moment où la foule fuyait devant la mort.

Il s'élança, lui aussi. Et Lucien le reconnut de loin. Et tous deux tendaient leurs bras vers Berthe...

Le cintre s'abîma. On rapporta Mazurke mourant à sa demeure.

Depuis lors, rien.

Sous les décombres de la salle, on avait trouvé bien des cadavres !

Hélas ! Mazurke avait une larme dans les heures lentes de l'insomnie, quand cette pensée lui venait : « Ils sont morts ! »

Elle venait bien souvent, plus souvent à mesure que pesaient les années, car Mazurke était avant tout un homme d'intelligence et d'esprit.

Après vingt ans, l'espoir n'est-il pas une folie ?

Eh bien! ne dût-il pas trouver, il fallait chercher encore, chercher toujours pour expier les heures perdues.

Aujourd'hui, d'ailleurs, les vingt ans écoulés disparaissaient. Ce ne pouvait être une illusion : il l'avait vue!

Belle comme autrefois. Trop belle! c'était cela qui lui laissait un doute. Car les années étaient pour elle comme pour tous, et vingt ans pèsent un poids si lourd sur la tête d'une femme !...

A l'autre oreille, un autre concert : Lucienne! Lucienne! robe blanche, voix douce comme la lointaine chanson qui rappelle la patrie.

Lucienne! Des jours dorés! La vie à deux pour l'abandonné! L'amour après l'isolement, le port!

Oh! chère! chère enfant! radieux espoir!...

Et tous ces drôles à massacrer comme des Cosaques!

Tous ces héritiers de Jean de la Mer!

Était-il heureux, ce Mazurke! Et ivre!

Écoutez! Berthe servant de mère à Lucienne. Lui, Mazurke, entre ces deux belles tendresses. Et l'autre ami qu'il cherchait, assis à l'angle du foyer!

Quand il eut cette pensée-là, il prit sa tête à deux mains, car il se sentait affoler.

C'était trop, c'était trop !

Rien n'est mortifiant pour les bandits de Paris, ces autres noctambules, comme les agitations politiques. Cela met tant de patrouilles sur le pavé, que ces pauvres bandits ne font pas leurs frais, ce qui les oblige à conspirer, eux aussi, malgré tout l'esprit qu'ils ont.

Il y avait trois bons garçons qui suivaient de loin Mazurke, deux blouses et un paletot.

Mais les approches du 13 mai fourraient une sentinelle à chaque carrefour, et les rondes se multipliaient de la façon la plus ridicule.

C'était du moins l'avis des deux blouses et du paletot, qui en étaient réduits à fumer honnêtement leur pipe au lieu de travailler.

Ils ne perdaient pas de vue Mazurke, mais toujours des sentinelles et toujours des patrouilles !

Le paletot grondait de temps en temps.

— Paris va faire comme la forêt de Bondy ! Plus rien à gratter ! Faut que ça finisse, cette garde nationale-là !

Les deux autres hommes d'État approuvaient de la casquette.

Mazurke cependant avait longé toute la rue Saint-Dominique et dépassé le Gros-Caillou. Il était arrivé dans ce pays des avenues et des boulevards perdus, où jamais âme qui vive ne passe après minuit.

Pas même les voleurs.

Il avait traversé un terrain vague, du gazon déjà brûlé par les premières chaleurs, et il venait de s'engager dans une sorte de rue à peine pavée où trois ou quatre maisons laissaient entre elles d'énormes intervalles.

Il s'arrêta, trouvant enfin que sa promenade nocturne avait suffisamment duré.

On n'entendait aucune espèce de bruit.

Mazurke se demanda :

— Où suis-je ?

Ce fut une question inutile.

Sans être très-noire, la nuit avait ce ton vague et confus qui noie tous les objets, lorsque la lune est sous un voile épais de nuages. La lumière, divisée à l'infini, éclaire les objets de tous les côtés à la fois, et confond les lignes dans un cri universel.

Mazurke vit des arbres aux deux bouts de cette ruelle inconnue.

Tout ce qui l'entourait avait un aspect froid et vieux, comme ces faubourgs des villes de province où rien n'éveille l'idée de la vie.

Un seul réverbère était allumé à une centaine de pas dans la direction que Mazurke venait de parcourir.

A sa droite, un mur à hauteur d'appui, lézardé, ruiné en vingt endroits, clôturait un dépôt de pierres à bâtir.

A sa gauche, une vieille maison grisâtre, aux contrevents hermétiquement fermés, maison d'avare ou maison abandonnée, élevait ses trois étages derrière une petite grille en bois.

A l'extrémité de la ruelle qui lui faisait face, on ne voyait que des arbres, des arbres géants, dont le feuillage, déjà touffu, se détachait confusément sur le ciel terne, et affectait ces formes de casques empanachés que prennent souvent les arbres dans la nuit.

Mazurke regardait cela. C'était le moment où l'ivresse abat au lieu d'exalter. Si Mazurke eût trouvé son lit sous sa main, il aurait fait, pour le coup, un somme magnifique.

Mais, justement, son lit devait être bien loin.

Mazurke, à cet instant, n'avait pas d'autre idée que celle-là.

Il regardait les arbres immobiles et ses yeux

battaient, alourdis, pendant qu'il suivait le dessin des casques fantastiques et des panaches dont la forme changeait.

Tout à coup il lui sembla que casques et panaches tombaient sur lui, tant ils furent violemment repoussés par le fond du tableau qui s'éclairait d'une lueur subite, d'un rouge éblouissant.

C'étaient trois flambeaux-colosses qui venaient de s'allumer derrière les branches et qui jetaient dans la nuit leurs grandes chevelures de flammes.

Mazurke n'eut pas le temps de regarder à loisir ce bizarre spectacle, parce que, au moment même, il reçut un très-beau coup de gourdin sur le crâne.

Il tomba contre la grille dont les barreaux vermoulus craquèrent et cédèrent.

XXVII

Les trois torches.

Ah ! sans le punch et sans le madère, quelle royale volée Mazurke eût prodiguée aux trois bons garçons qui le suivaient depuis la rue de l'Ancienne-Comédie !

Mais il ne valait pas le quart de son prix, en ce moment.

Les deux blouses et le paletot avaient des bâtons, tandis qu'il était sans armes.

Il dut bien regretter un peu à cette heure les deux pistolets qu'il avait laissés sur la table à l'hôtel de Bristol. C'étaient des regrets surperflus.

8.

Ce n'est pas à dire pourtant que Mazurke succomba sans défense. Il était homme à se battre seul contre vingt, et ses trois assaillants reçurent plus d'un horion merveilleusement appliqué. A la lueur de ces flambeaux magiques qui s'étaient allumés dans la nuit derrière les arbres, il y eut un combat en règle.

Mazurke avait reçu le premier coup de bâton sur sa tête nue, car il allait les cheveux au vent pour donner un peu de fraîcheur à son front qui brûlait. Le choc le fit tomber contre la clôture ; il se releva aussitôt et para de son bras les nouveaux coups qui lui étaient portés.

Il faut dire que le paletot et les deux blouses se montraient assez novices dans l'art d'assommer un homme proprement et sans le faire crier. C'étaient de ces coquins dépourvus de talent qui s'y prennent à quatre et cinq fois pour casser une tête.

Le paletot avait bien un fléau, mais il ne savait pas s'en servir.

Ces trois citoyens étaient, du reste, d'anciens hommes politiques, habitués du *Melon enragé*, et qui pratiquaient avec une ardeur imprudente les principes du solidualisme communiforme, schisme déjà célèbre de la communance solidaridale (laquelle est tout bonnement la so-

lidance théoricalement applicable aux faits sociétaux du point de vue communandreux).

Rentrés dans la vie civile et même ralliés jusqu'à un certain point à la cause de l'ordre, ces trois philosophes faisaient le métier de bandit par occasion et sans prétention aucune, comme d'autres jouent au bouchon organifibulateur.

Ils travaillaient pour élever leurs familles et donner à leurs enfants une éducation libérale.

Ceux-là seulement les blâmeront qui peuvent entendre prononcer le nom de Brioland sans frissonner d'admiration ou qui contemplent, les yeux secs, le cabas de Sophie Ponel, surnommée l'Aménité, à cause de la douceur de son caractère.

Et ceux-là sont rares, pour l'honneur de notre France républicaine.

Bubart (M. Baptiste), pris de court par le billet que Romblon-Ballon lui avait envoyé au café borgne de la rue des Nonaindières, n'avait pu trouver que ces trois jeunes gens. A une heure moins indue, Bubart aurait fourni beaucoup mieux.

Tels qu'ils étaient, ils y allaient d'assez bon cœur, frappant sans méthode, mais frappant dur. Mazurke, pris à l'improviste, n'avait pas pour lui la moindre chance.

Par deux ou trois fois, il arracha des barreaux de la clôture en bois et fondit sur ses adversaires qui reculaient alors en désordre. Mais le bois vermoulu se brisait comme verre dans sa main.

Ses poings valaient mieux que les barreaux, et sa tête surtout ! oh! la bonne tête! Le paletot eut la poitrine fêlée d'un coup que Mazurke lui donna.

Et la bataille durait. Si Mazurke avait eu seulement l'idée de crier au secours, peut-être que les philosophes eussent expié au bagne cette besogne nocturne qu'ils accomplissaient sans y attacher d'amour-propre.

Mais Mazurke n'eut pas l'idée de crier au secours.

Allons donc! vous ne le connaissez guère, ce grand enfant au cœur de lion. Tout en se battant et en recevant les horions qui pleuvaient, il se disait :

— Ah çà ! qu'est-ce que c'est donc que ces trois lumières ?...

Cela l'intriguait. Il avait envie de prendre des informations auprès des bandits.

Par le fait, à travers le feuillage léger des arbres au mois de mai, c'était quelque chose de merveilleux que ces trois bouches de flammes.

Leurs clartés sanglantes montaient, mouraient, se rallumaient, donnant au paysage un mouvement mystérieux et fantastique.

N'oublions pas le madère.

La tête de Mazurke était bonne contre les coups de bâton, mais cet étrange combat muet, sous la lueur de trois incendies, égarait ce qui lui restait de raison.

Il se défendait par instinct d'homme et de soldat. Les silhouettes de ses trois adversaires dansaient devant ses yeux et ne gardaient rien d'humain. C'étaient des gnomes...

Que sais-je? puisqu'il s'appelait Mérieul et qu'il était de Bretagne, il dut penser aux chats courtauds des clairières, et aux *kourils* qui sautillent en rond autour des croix de granit dans les grandes landes du Ceuil.

Mais ces trois torches gigantesques, rouges, dévorantes !...

Bon ! un coup de bâton sur la nuque ! un coup de fléau à l'épaule ! un barreau de la clôture cassé sur la tête du paletot.

Les trois torches? Pauvre Mazurke. Nous aurions voulu être là pour lui porter aide et lui dire un peu ce qu'étaient ces trois torches flamboyantes.

Il n'y avait là rien de féerique, hélas! où dia-



ble voudriez-vous prendre la féerie à trois cents pas de l'École militaire, dans cet affreux quartier des arbres malades, des gazons pelés, des murs crevés, des briques amoncelées sous la poussière de plâtre?

Nous sommes quelque part derrière le Gros-Caillou, entre une fabrique de produits chimiques et une blanchisserie. Bouchez-vous le nez.

Les trois chevelures de flammes, les trois torches miraculeuses, ce sont les trois fourneaux des forges de Grenelle.

Nous défions nos amis et nos ennemis de nous allumer de plus belles chandelles.

Mazurke ne pouvait deviner cela.

Et les philosophes ne s'en inquiétaient guère.

Mais le combat chauffait. Tubleu! les blouses avaient du sang et le paletot n'y voyait plus que d'un œil. Quant à Mazurke, son pardessus était littéralement en lambeaux, et la fatigue le brisait encore plus que les coups.

Il se réfugia derrière la clôture pour reprendre haleine.

Hourra! nos Cosaques s'élancèrent tous à la fois. Il y eut une dernière lutte corps à corps, dans laquelle le pardessus de Mazurke resta aux mains des assaillants.

Si vous êtes revenu de Versailles sur le tard avec la madame Schontz de M. de Balzac ou toute autre blonde Cerceil, vous avez dû les voir, ces crinières de feu qui se déploient aux vents de l'autre côté de la Seine.

Elles brillent, elles brûlent. Puis, c'est comme un coup de théâtre : elles s'éteignent toutes à la fois.

Le coup de théâtre eut lieu pour Mazurke et les trois philosophes. Au moment où la lutte s'achevait dans les convulsions et les soubresauts désespérés, les forges s'éteignirent, plongeant les alentours dans la nuit noire.

Mais il y eut quelque chose de bien plus inattendu.

Mazurke n'était plus là.

Mazurke avait disparu.

Mazurke était tombé sous un dernier coup de fléau. Sa poitrine avait rendu un gémissement. Assurément, il n'avait pu s'enfuir, car il était plus qu'à demi mort.

Et pourtant, à la place où il s'était affaissé, nos trois philosophes ne le trouvaient plus.

La terre s'était-elle entr'ouverte?...

Nos trois philosophes cherchèrent. Ils tâtèrent le sol. Rien!

Heureusement que son portefeuille et les cin-

quante mille francs étaient dans la poche du pardessus arraché. Le paletot s'en assura ; et, comme on entendit un bruit de pas à l'autre bout de la rue, nos trois philosophes jouèrent des jambes solidairement.

Mais où donc était Mazurke?...

Vers cette même heure, un fait d'une tout autre nature, mais qui avait bien son étrangeté, se passait dans la jolie petite maison blanche de la rue du Regard, où la journée a commencé pour nous; la maison au jardin, où demeuraient madame de Marans, Lucienne, sa fille, et le petit docteur Gabriel qui donnait tant de distraction à mademoiselle Clémence Lointier, du grand hôtel.

Tout ce petit monde, nous l'avons abandonné bien longtemps.

Il était une heure du matin.

Lucienne, qui semblait avoir quitté son lit pour venir dans le jardin, s'élança précipitamment hors du bosquet où nous l'avons déjà vue, le matin, en grande conférence avec Clémence, traversa le jardin en courant et rentra dans la maison.

Elle sauta dans son lit et ramena vivement la couverture.

Il était temps, car, à ce moment-là même, madame de Marans traversa la chambre, sans lumière et sur la pointe des pieds. Elle s'approcha du lit de Lucienne.

Lucienne, par un puissant effort, égalisa son souffle haletant et lui donna cette lenteur de la respiration dans le sommeil.

Madame de Marans se pencha sur elle et la baisa doucement.

Lucienne sentit une larme qui tombait sur son front, une larme de sa mère.

Elle entendit en outre sa mère qui murmurait comme à son insu :

— Pauvre enfant !... elle dort !... si elle savait !...

La poitrine de Lucienne se souleva. Elle retint un sanglot qui voulait éclater.

Madame de Marans gagna sa chambre à tâtons. A peine y était-elle entrée qu'un bruit se fit à la porte extérieure.

Madame de Marans se mit entre ses draps, tout habillée qu'elle était, et avec plus de précipitation encore que Lucienne.

Comme Lucienne, elle feignit de dormir.

Ce fut son fils Gabriel qui entra.

L'obscurité empêchait de voir le désordre de ses vêtements et l'extrême pâleur de son visage.

Il traversa la chambre sans brûit, vint jusqu'au lit de sa mère et l'écouta respirer.

— Pauvre mère ! murmura-t-il ; elle dort !... Si elle savait!...

Une larme brûlante tomba de ses yeux sur le front de madame de Marans.

Gabriel entra dans sa chambre à coucher.

Lucienne était sur son séant, la tête entre ses mains.

Madame de Marans était à genoux, les mains au ciel et les yeux inondés de larmes.

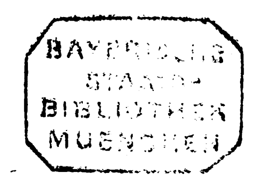
Gabriel s'était jeté sur son lit, l'œil en feu et le blasphème à la bouche.

C'était lui qui souffrait le moins.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA TIRELIRE.



I.

Encore l'homme aux lunettes bleues.

Nous avons laissé le beau capitaine Mazurke roué de coups, à demi mort, et tombé sans doute dans quelque trou qui le cachait aux regards de ses assassins.

Pourquoi buvait-il tant de madère?

Il fallait cependant que ce trou, s'il s'agissait d'un trou, fût d'une profondeur peu ordinaire pour avoir produit ce coup de théâtre bien mieux exécuté que sur la scène même : la disparition instantanée d'un homme.

Mazurke s'était littéralement évanoui comme une ombre.

Les rues blanchâtres et les terrains déserts qui avoisinent Grenelle ont-ils donc des *troisièmes dessous* comme la Gaicté ou la Porte-Saint-Martin ?

Alors, il fallait aussi qu'il y eût des trappes, car les trois philosophes avaient cherché en vain l'orifice du trou.

Ma foi, que Mazurke s'arrange! Si nous apprenons à quelle profondeur il a fait son lit, nous l'irons déterrer quand il aura cuvé son madère.

Nous avons laissé d'un autre côté madame de Marans, Gabriel et Lucienne dans une position assez singulière : Lucienne venue au jardin en costume nocturne, se couchant précipitamment et faisant mine de dormir ; madame de Marans déposant sur son front un baiser avec une larme, et feignant le sommeil elle-même pour recevoir le baiser de son fils.

Et le fils, et la fille, et la mère, le cœur gros, les yeux mouillés...

C'est là qu'est notre drame.

Nous ferons bien encore çà et là une excursion aux alentours pour avaler quelques sabres, conduire Brioland au congrès de la paix et sourire aux belles excentricités de Menand jeune ; mais notre drame est là, nous ne le lâcherons plus.

Songez que nous avons perdu soixante et dix chapitres à vous parler d'un tas de choses incohérentes. C'est une platitude.

Nous jurons d'éviter avec soin dorénavant ces digressions oiseuses, ces bavardages sans portée, toutes ces fadaises enfin que les gens sérieux cultivent parce qu'ils ne peuvent faire autrement.

C'en est fait! le ciel même a reçu nos serments!

On nous le dit de tous côtés : Il faut plus de tenue. On ne gamine pas comme cela tout le long d'un récit.

Vive Dieu! veut-on nous entendre braire? Pense-t-on que nous ne saurions pas faire *hihan*, comme les autres ânes?

Sommes-nous cause, après tout, de vivre dans un temps grotesque?

Si nous avons brisé le sceptre des tyrans, ce n'est pas pour être forcés de nous entre-regarder sans rire.

Nous demandons la question préalable.

Nous reprenons notre histoire quelques heures avant la lutte déplorable qui mit le capitaine Mazurke dans son trou.

Le salon du grand hôtel habité par les Lointier était meublé avec un certain luxe sévère, en rapport avec les ornements architecturaux qui donnaient à cette demeure un cachet véritablement seigneurial.

Nous savons que la famille Lointier se composait de deux frères, M. André et M. Raymond. M. André était le père de Clémence, la jolie blonde qui causait si souvent avec Lucienne par une ouverture de la charmille.

M. André avait maintes fois signifié à sa fille l'ordre de ne point fréquenter la famille de Marans.

M. André avait fait plus. Si on l'eût écouté, les Lointier auraient abandonné depuis longtemps l'hôtel, afin de fuir un voisinage qui n'avait pas les sympathies de M. André.

Ce M. André était l'aîné des deux frères et le maître de la maison. Mais il paraîtrait cependant que ses volontés n'étaient pas toujours suivies, car les Lointier ne quittèrent pas l'hôtel.

On disait dans la rue du Regard que la fortune appartenait à M. Raymond, une belle for-

tune! Sans doute M. Raymond n'était pas du même avis que M. André.

Du reste, ce jour-là précisément, M. André avait paru changer d'opinion, car il s'était entretenu assez longtemps avec sa fille au sujet des voisins, et cela dans les meilleurs sentiments.

Il était environ neuf heures du soir. C'était à peu près le moment où Mazurke polkait avec les *nièces* chez madame la marquise de Beaujoyeux ; le moment aussi où madame Paoli, ambassadrice, achevait sa conférence avec la Lovely, au petit théâtre de Diane.

M. André Lointier était assis auprès de la cheminée, et il y avait devant lui une table couverte de papiers.

Il venait d'avoir une entrevue assez longue avec M. Baptiste, l'homme aux lunettes bleues, et ses entrevues avec l'homme aux lunettes bleues le laissaient toujours extrêmement préoccupé.

Il compulsait en ce moment des dossiers, et n'interrompait guère son travail que pour jeter un regard furtif sur sa fille et sur un autre personnage dont nous allons parler tout à l'heure.

M. André Lointier avait environ cinquante ans. Il portait perruque. Sa physionomie avait

une expression douceâtre et sucrée. Ce pouvait être un très-brave homme, mais il n'en avait pas l'air.

Il n'y avait entre lui et sa fille, la jolie Clémence, aucun de ces rapports ou ressemblances vagues qui, même à part la similitude des traits, font dire : Voici le père et l'enfant.

M. Lointier avait l'apparence d'un bedeau à qui la fabrique a donné trop légèrement sa confiance, et qui pourra bien pêcher les sous à la glu dans le tronc de la paroisse. La beauté de Clémence, au contraire, était surtout dans la noblesse de son regard et dans la distinction exquise de toute sa personne.

Clémence brodait auprès d'une fenêtre donnant sur le jardin.

Dans l'embrasure d'une autre fenêtre se tenait debout, la figure aux vitres, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, figure brune et pâle, regard pensif, front teinté de tristesse.

Ce jeune homme se nommait Albert Briand. Il était secrétaire de M. Raymond et partageait la vie de la famille.

Tout en brodant, Clémence mettait à chaque instant sa main entre la lumière de la lampe et ses yeux pour jeter un regard rapide vers le jardin.

Albert tournait alors la tête à demi, et ses yeux noirs brillaient en se fixant sur Clémence.

M. André examinait le tout par-dessus son papier, et sa figure blême prenait une étrange expression de contentement.

Le salon était vaste. Nos trois personnages se trouvaient à une certaine distance les uns des autres.

— Albert! dit M. André.

Le jeune homme tressaillit comme si on l'eût brusquement éveillé.

Clémence activa sa broderie et cessa d'interroger la nuit du jardin.

— Monsieur?... murmura Albert.

— Comment va Raymond, ce soir?

— Il repose, monsieur, et j'ai quitté sa chambre pour ne pas troubler son sommeil.

La conversation n'alla pas plus loin. M. André venait de tomber sur une pièce assurément fort intéressante, car il se mit à la lire avec avidité.

Clémence reprenait ses distractions. Elle examinait de tous ses yeux les allées sombres du jardin et la façade de la maison blanche où nulle lumière ne se montrait.

Albert contemplait Clémence. Il y avait dans le regard qu'il lui jetait un amour triste et comme assuré d'être malheureux.

On sonna à la porte de la rue.

— Veuillez dire que je n'y suis pas, Albert ! s'écria vivement M. André, je ne voulais recevoir aujourd'hui que M. Baptiste... Il est venu... ma journée est finie.

Albert sortit pour obéir.

— L'as-tu vu, ce M. Baptiste, Clémence ? demanda M. André quand Albert fut parti.

— Oui, mon père.

— Une drôle de figure, n'est-ce pas?

— Une figure qui ne prévient pas en sa faveur, mon père.

— Bah ! tu es comme cela... Pendant que nous sommes seuls, je suis bien aise de te dire que j'attache une certaine importance aux recommandations que je t'ai faites aujourd'hui à l'égard de nos voisins de Marans.

— Je n'aurai pas de peine à les suivre, mon père... Lucienne est si bonne et si charmante!... Les préventions que vous aviez conçues...

— Bien, bien !... Je m'étais trompé... c'est entendu...

Albert rentrait en ce moment.

— C'est encore M. Baptiste, dit-il.

— Comment ! M. Baptiste !... s'écria Lointier étonné ; il sort d'ici !

— Il prétend avoir quelque chose de très-important à vous communiquer.

— Faites entrer.

M. André prononça ces dernières paroles avec une certaine agitation. Il n'aimait pas l'imprévu, ce digne monsieur, et les gens qui savent la vie sont tous à peu près comme lui.

Car les surprises du hasard sont bien rarement heureuses.

L'homme aux lunettes bleues fut introduit, et salua Clémence avec la grâce d'un citoyen qui s'est occupé de politique usuelle. Il essuya ensuite son front couvert de sueur et s'assit auprès de Lointier. Son habit noir, bourré de renseignements et de papiers depuis les basques jusqu'au collet, lui faisait une carapace roide et vide?

Albert se dirigea vers la porte, et Clémence elle-même se leva pour sortir.

— Restez, mademoiselle, dit Baptiste, je n'en ai pas pour longtemps.

M. André fit un signe; Clémence se rassit. Albert reprit sa place auprès de la croisée et ouvrit un livre.

Albert n'essayait point d'écouter; sa pensée était ailleurs; mais Clémence était tout oreilles.

— Il y a donc du nouveau? demanda Lointier avec inquiétude.

— Oui, cher monsieur, répondit Baptiste qui cligna de l'œil et parla tout bas. Je vous ai entretenu tantôt de ce capitaine hongrois qui semblait vouloir se mêler de vos affaires, et à qui M. Gabriel doit pas mal d'argent...

— Je sais qui c'est, interrompit Lointier.

— Bien, cher monsieur, j'en suis heureux pour vous... Je vous ai fait savoir aussi ce qui regarde le même petit docteur Gabriel, qui, par parenthèse, est en ce moment au cercle du Nouveau-Monde, où il perd sur parole des sommes qu'il ne pourra pas payer.

— Bien ! dit à son tour Lointier. Est-ce pour m'apprendre cela que vous êtes revenu ?

M. Baptiste, par habitude, avait vidé dans son chapeau une partie des paperasses qui encombraient ses poches.

Il cligna encore de l'œil et rapprocha son siége.

— Combien me donnerez-vous, cher monsieur, demanda-t-il, si je vous apporte les moyens d'envoyer cette famille de Marans à tous les diables?

Clémence qui écoutait tant qu'elle pouvait, tout en se penchant sur sa broderie, saisit à la volée ce nom de Marans, mais les paroles qui l'accompagnaient ne parvinrent point jusqu'à elle.

Seulement, elle eut comme un frisson en voyant la joie méchante qui éclaira tout à coup le visage blafard de M. André Lointier.

II

Qui concerne Potard, Grièche, madame Lovely et l'art théâtral.

M. Baptiste rapprocha de nouveau son fauteuil.

— Vous avez le moyen de les perdre? prononça Lointier dont la paupière se baissa, comme s'il n'eût point voulu trahir l'éclair de son regard.

— Parlons bas, cher monsieur, reprit l'homme aux lunettes bleues, car les yeux de cette charmante demoiselle se fixent sur nous par-dessus sa broderie... Vous m'avez dit que vous aviez le plus grand intérêt à vous défaire de cette famille de Marans.

10.

— C'est vrai.

— Du train dont va le petit Gabriel, on y serait arrivé par lui ; mais c'eût été long, parce qu'il est véritablement lancé dans le faubourg... et qu'il fait sonner ce nom de Marans comme si c'était Rohan ou Noailles... En voilà un qui est fier de sa noblesse!

— Au fait!

— J'y suis... Seulement, voilà un joli garçon qui regarde cette belle demoiselle avec des yeux!...

— Cela me convient, M. Baptiste.

— A la bonne heure, M. Lointier!... C'était un renseignement d'occasion que je vous offrais par-dessus le marché... voilà l'histoire... Un de nos adhérents, jeune homme de bonnes façons se croyant appelé à quelque succès dans l'art de la déclamation, a sollicité un emploi de surnuméraire dans les chœurs du théâtre de Diane. Je vous prie de ne pas vous impatienter... vous ne vous attendez pas du tout, mais du tout, à ce que je vais vous apprendre. Ce jeune homme, qui a nom Potard, est entré hier en fonctions, et je l'ai été voir il y a une heure... Ma foi, cher monsieur, je ne donnerais pas ma visite pour vingt-cinq louis!

— Voyons! voyons! dit Lointier.

L'homme aux lunettes bleues rapprocha pour la troisième fois son fauteuil. Il avait l'air tout à fait triomphant. Il reprit :

— Avez-vous quelquefois entendu parler de madame Lovely, la cantatrice du théâtre de Diane ?

— Oui... peut-être.... Après?

— Une admirable créature, cher monsieur !

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Je sais que vous n'avez pas les passions vives... mais monsieur votre frère...

— Bon Dieu ! M. Baptiste, mon frère est majeur et fait ce qu'il veut ! s'écria Lointier avec impatience.

— Plus bas, cher monsieur! dit l'homme aux lunettes bleues, le beau garçon que voilà est tout entier occupé à lorgner la jolie demoiselle, mais la jolie demoiselle ne s'occupe pas du tout du beau garçon et nous écoute très-bien... Je disais donc que monsieur votre frère...

— Pour Dieu! laissons là mon frère, M. Baptiste!

— Cher monsieur, dit l'homme aux lunettes bleues, je ne vous avais jamais vu comme cela... Ordinairement, vous êtes la douceur et la patience mêmes... Vous ne payez pas toujours très-généreusement, mais au moins vos formes

sont agréables... Il faudra payer plus cher si vous changez de mœurs.

Lointier prit la main de Baptiste.

— Vous savez bien, mon pauvre ami, dit-il, que si j'étais riche, vous le seriez... Excusez-moi si je sors un peu de mon caractère... Dans les deux jours qui vont venir, je vais jouer une terrible partie... Mon sort sera décidé à la fin de la semaine, et l'acte que j'ai là sous la main (il couvrait de sa main étendue le papier qu'il était en train de lire tout à l'heure), cet acte me fixe rigoureusement le délai qui me reste pour vivre ou pour mourir...

— Comment! comment! mourir!... interrompit Baptiste; nous avons quelques petits comptes...

— Vous ne perdrez rien, mon bon ami... En vous voyant revenir si tard, j'ai cru à quelque chose d'important... Je crains de m'être trompé.

L'homme aux lunettes bleues cherchait à voir ce que c'était que ce papier fameux qui fixait un délai pour vivre ou pour mourir.

Mais la main de Lointier était un bon écran.

— Parlez, reprit ce dernier, je ne vous interromprai plus.

— C'est heureux!... Où en étais-je?... Ah!

j'allais vous demander si vous connaissiez madame Paoli?

— Non, répondit Lointier qui croisa ses mains sur son genou avec résignation.

— Quant à mademoiselle Grièche, poursuivit Baptiste, je pense bien que vous n'en avez jamais entendu parler?

— Jamais.

— Fort bien... Madame Paoli est une vivante accolade qui rapproche les cœurs et met le fer à portée de l'aimant... Mademoiselle Grièche est la duègne du théâtre de Diane... Il faudrait vous mettre en rapport avec tout cela.

— Parce que?...

— Parce que ce sont de bonnes connaissances... Allons! ne vous impatientez pas... Il est certain que je suis un peu diffus quand je n'ai pas de notes, ajouta-t-il en fouillant par manière d'acquit jusqu'au fond de son chapeau bourré de papiers. Ah! ah! si vous vous faisiez présenter chez la marquise, vous verriez bien des gens et bien des choses... Mais vous voulez qu'on arrive au fait, n'est-ce pas?... Fort bien!... J'étais donc dans la coulisse à causer avec le jeune Potard qui venait de se faire siffler à triple carillon dans le rôle d'une sentinelle qui ne dit qu'un mot: « Qui vive?... » Mais Potard avait man-

qué de mémoire!... Tout à coup j'ai vu passer un crêpe de Chine blanc, affectant certains plis de draperies... Je me suis dit : « Voilà Paoli qui vient s'accréditer auprès d'un cœur... » et comme je sais qu'elle a la confiance de M. Raymond, votre frère, l'idée me poussa tout de suite d'en apprendre plus long... Vous me direz que c'est mon métier. D'accord... Vous allez voir...

A ce moment, Clémence, lasse d'écouter en vain, se leva et s'accouda sur l'appui de la croisée. Les deux jardins étaient déserts. Pas une des fenêtres de la maison blanche ne s'éclairait encore.

— Il faut pourtant que je lui parle ! se disait Clémence ; cette nuit même ! Il le faut !

— M. Albert ! dit un domestique à la porte, une dame qui vous demande.

Clémence se retourna étonnée.

Certes, ce n'était pas de la jalousie, mais on a beau ne pas aimer, on s'étonne...

M. Albert rougit, et sortit sans regarder Clémence.

— Tenez ! reprit l'homme aux lunettes bleues, savez-vous ce que c'est que cette dame?

— Que m'importe? demanda Lointier avec fatigue.

— Il vous importe beaucoup... et il faut que

vous soyez malade pour dormir si longtemps sur la piste... Ce jeune homme est secrétaire de M. Raymond?

— Oui.

— Eh bien, la dame doit être la Paoli qui vient rendre compte du malheureux résultat de son ambassade.

— Vous croyez? prononça négligemment M. André.

— Comme vous dites cela! Mais nous allons changer de gamme... J'ai donc suivi la Paoli jusqu'à la porte du foyer; là, d'abord, j'ai appris une chose, c'est que mademoiselle Grièche a remis en dépôt à madame Lovely... dix mille francs qui forment toutes ses économies... Et d'une.

Lointier regardait M. Baptiste avec stupéfaction.

— Ah çà! murmura-t-il, vous ne seriez pas ivre, par hasard?

— Non, monsieur, non, je ne suis pas ivre, répliqua Baptiste d'un air fat; je fais mon métier... et je le fais assez bien, monsieur!... Écoutez-moi un peu : Grièche est la meilleure fille du monde, mais elle a une voix qu'on entendrait d'ici à Saint-Cloud, quand elle la prend sur un ton plaintif... Or, un foyer de petit théâtre

est sonore comme l'intérieur d'une cloche... Si on lui a pris ses dix mille francs, gare dessous !

— Voulez-vous bien m'expliquer...? commença Lointier qui perdait courage.

— Je suis ici pour cela, monsieur !... Et, Dieu merci, cette charmante jeune fille ne nous gêne plus, car, depuis le départ de M. Albert, elle a le corps entier hors de la fenêtre... Mais cela ne me regarde pas.

Il donna un coup de doigt sur ses lunettes, ce qui est toujours un peu provoquant, mais M. Lointier était comme affaissé sous ce déluge de balivernes.

M. Baptiste poursuivit.

— Voilà donc pour Potard, mademoiselle Grièche et ses dix mille francs... Vous suivez bien ?

— Hélas ! oui, soupira Lointier.

— Ce n'est pas là le beau, je vous prie de le croire !... Mais pendant que nous sommes sur Potard, comme il n'a pas réussi au théâtre, il serait bien aise de donner des leçons aux jeunes gens des deux sexes qui se destinent à la carrière dramatique... A l'occasion, si vous lui trouviez des élèves...

— Entendu, M. Baptiste.

— Il faut s'entr'aider les uns les autres, cher

monsieur... Passons au bouquet.,. La porte du foyer s'est ouverte, et le crêpe de Chine, drapé comme ci-dessus, est repassé devant mes yeux... J'ai demandé à Potard :

« — As-tu une loge, toi?

« — Non, m'a-t-il répondu. Je m'habille entre deux planches, derrière la loge de madame Lovely.

« Je lui ai reparti :

« — Potard, mène-moi entre tes deux planches; je t'en aurai de l'obligation.

« Il n'a rien à me refuser. Nous sommes montés...

« Figurez-vous, s'interrompit ici l'homme aux lunettes bleues en laissant échapper un petit ricanement heureux, que je ne l'avais jamais vue, moi, cette madame Lovely!...

« Quand nous avons été entre les deux planches de Potard, j'ai cherché une fente pour y placer mon œil. C'est indiscret, mais ça se fait dans notre état.

« La fente trouvée, j'ai regardé. J'ai vu d'abord Paoli... puis... Devinez, cher monsieur!... »

Pour la première fois, une vague idée de la réalité traversa l'esprit de M. André Lointier.

D'habitude, il n'était vraiment pas si difficile à mettre sur la voie.

— Achevez, achevez! murmura-t-il d'une voix un peu altérée.

— Nous y venons donc! grommela M. Baptiste; eh bien! J'ai vu Paoli en grande conférence avec Lovely, lui proposant des choses superbes et lui parlant raison comme un livre.

— Et cette femme?

— Qui ça? madame Lovely?... Elle refusait...

— Oui... mais après ces refus, on accepte...

— Ah dame!...

— N'est-ce pas?

— Ça s'est vu, cher monsieur, ça s'est vu.

M. André prit le bras de l'homme aux lunettes bleues et le serra fortement.

— Ce n'est pas tout?... prononça-t-il d'une voix tout à fait tremblante.

— Si fait.

— Non... je ne veux pas le croire...

— Parce que ça vous arrange trop bien, farceur! interrompit M. Baptiste; je mets les points sur les *i* puisque vous faites l'enfant... Cette femme qui chante au boulevard a un fils qui lutte d'orgueil, non pas avec les marquis du faubourg Saint-Germain, ce n'est rien, mais avec les barons de la finance...

— Oh! fit Lointier qui retenait son souffle; vous vous trompez, ou bien je rêve!

— Cette femme à qui une pauvre duègne confie des dépôts de dix mille francs, poursuivit Baptiste, est sans fortune, et son fils perd au jeu dix mille francs dans une soirée!

Lointier était pâle comme un mort.

Baptiste ne prenait pas garde.

— Cette femme, acheva-t-il, cette Lovely du théâtre à cinq sous, à qui on envoie la Paoli, cette femme s'appelle madame de Marans... Êtes-vous content, cher monsieur?

Lointier, qui avait de la sueur froide aux tempes, laissa tomber sa tête entre ses mains et prononça d'une voix brisée :

— Je suis perdu!

III

Entrevue d'affaires.

M. Baptiste regardait Lointier d'un air stupéfait. Il apportait là de quoi écraser ces gens contre qui Lointier témoignait tant de haine, et, loin de se réjouir, Lointier courbait la tête avec désespoir.

La bonne nouvelle faisait absolument l'effet d'un coup de massue.

C'était à n'y pas croire!

Baptiste craignait pour ses honoraires.

— Est-ce à dire...? commença-t-il.

— Suivez-moi dans mon cabinet, interrompit M. André Lointier qui se leva.

Il indiqua la porte de son appartement d'un geste, et s'approcha de Clémence qui était toujours à la fenêtre.

— Ma fille, lui dit-il, tout ce que je vous ai dit aujourd'hui relativement à la famille de Marans est comme non avenu... Faites comme si ces paroles n'eussent point été prononcées... et ne suivez que mes premières instructions... Je vous défends plus que jamais de voir Lucienne.

Clémence ne répondit que par un regard attristé.

Elle s'appuya de nouveau à la croisée. Il y avait, sur son charmant visage, pâle et fatigué, du découragement, presque du désespoir. Nous ne savons pas le secret de Clémence. Peut-être, à l'heure où nous l'avons vue, ne le savait-elle pas elle-même.

Lointier entra dans son appartement sur les pas de Baptiste.

Baptiste avait eu le temps de réfléchir.

— Cher monsieur, lui dit-il, je vois bien où le bât vous blesse... C'est un pur enfantillage... Vous avez peur des rapports que cette madame de Marans peut nouer avec votre frère... Permettez-moi de vous faire observer combien cette crainte est déraisonnable. Paoli est la plus habile coquine qui soit au monde avec son ton

discret et ses manières de duchesse... Si Paoli n'a pas réussi dans son ambassade, c'est une affaire jugée : vous pouvez dormir sur les deux oreilles.

— Asseyez-vous, dit Lointier qui se promenait à grands pas, et dont l'agitation, loin de diminuer, semblait aller croissant.

M. Baptiste, autrefois Bubart, du club solidant et communautal, s'assit et plaça son chapeau entre ses jambes.

Lointier s'arrêta devant lui brusquement.

— Vous êtes bien sûr de l'avoir reconnue? demanda-t-il.

— Parfaitement sûr.

Lointier fit un haut-le-corps et reprit sa promenade.

— Après ça, poursuivit Baptiste Bubart, vous savez... Il y a des ressemblances si drôles!... Si vous voulez, je peux me présenter chez elle pour faire la contre-épreuve...

— Elle ne reçoit personne, dit Lointier.

— Il y a des prétextes... Par exemple, son fils va tirer à la conscription... Je peux aller faire un doigt d'assurances chez elle... Mais écoutez, M. André, tout ça ne signifie rien... Je ne me suis pas trompé, voyez-vous, j'en mettrais ma main au feu!

— Le hasard ! murmurait André Lointier qui s'était arrêté à l'autre bout de la chambre ; toute une vie dépensée en luttes vaines contre ce dieu aveugle, providence des brutes, qui fait toujours aux innocents les mains pleines !... Le hasard !... Jamais une chance pour moi !... Rien que des obstacles imprévus... des degrés franchis qui croulent... des abîmes qui se creusent !...

— Ta ta ta ! fit Baptiste, vous achèverez cette tirade, qui commence assez rondement, quand je serai parti... Le hasard n'est pas un dieu, c'est un jeu de cartes... Ceux qui n'ont pas de bonheur et qui ont de l'esprit font sauter la coupe, cher monsieur, et le hasard n'y voit que du feu !

— Vous ne pouvez pas savoir...

— Eh ! si fait !... M. Raymond n'a pas d'enfants. Vous voulez son héritage intact... Parbleu ! il ne faut pas être si malin pour deviner ça !... Eh bien, je vous dis, moi, que madame Lovely ou madame de Marans ne vous fera ni chaud ni froid auprès de votre frère... Et quant au désir que vous avez de l'envoyer au diable, réfléchissez un peu... Les moyens pleuvent autour de vous... son fils s'est planté dans le grand monde sur le pied d'un descendant des preux...

S'il ne meurt pas de rage le jour où il saura que sa mère est la camarade de Cymodocée Tampon, de Zoé, le papillon d'amour, de mademoiselle Grièche, etc., etc., il fera du moins un tel plongeon que jamais on ne le reverra à la surface... Or je crois deviner que c'est lui surtout qui vous gêne, à cause de votre charmante fille...

— Oui..., fit Lointier d'un air distrait; certes... oui... oui...

— Ce oui-là veut dire *non*, reprit Baptiste Bubart un peu déconcerté; soit!... alors c'est la dame elle-même qui vous gêne... Nous avons une autre corde à notre arc : le dépôt de Grièche!... Vous me direz que rien n'indique l'abus de confiance. J'irai plus loin que vous : soit qu'elle s'appelle Lovely au théâtre de Diane, soit qu'elle se nomme madame de Marans rue du Regard, cette femme a une réputation de probité inattaquable. Je vais plus loin encore : je crois à cette femme, moi, car je l'ai vue en face de Paoli, et c'était très-beau, ma parole!... Mais elle n'a rien, sinon les cinq ou six cents francs par mois qui lui viennent du théâtre; et son fils joue... il joue comme un fou!... Quand on en est arrivé au point où je le vois, on perd le sens de ce qui est bien, on ne sait plus... on vole,

monsieur, je prononce le mot à dessein, on vole, fût-on prince, pardieu! on vole comme un forçat libéré! on vole sans mesure et sans vergogne ! on vole sa mère, on volerait sur l'autel!

M. Baptiste comptait faire de l'effet. Il se trompait. Lointier écoutait à peine.

— Diable! grommela l'ex-Bubart tout à fait désappointé; il y a donc autre chose?... Si je patauge, je ferais mieux de m'en aller servir une autre pratique...

— Restez, dit Lointier.

— Je veux bien, répliqua Baptiste, mais alors mettez-moi au fait en deux temps, car je n'aime pas à donner de grands coups d'épée dans l'eau comme je viens de faire tout à l'heure.

Lointier ouvrit la porte du salon et jeta un regard tout à l'entour. Clémence était partie. Il n'y avait personne.

Lointier referma la porte, y mit le verrou et revint s'asseoir auprès de Baptiste Bubart.

Cette petite mise en scène avait sa solennité. Bubart dressa l'oreille.

Lointier avait tout à fait repris son air douceâtre et mielleux.

— Mon bon M. Baptiste, commença-t-il, tout ce que vous venez de dire est la vérité même... Seulement, cela s'applique à faux... Je ne pré-

tends pas que nous ne puissions user à l'occasion de quelque moyen analogue... mais, voyez-vous, je suis pour le moment un homme étourdi, ahuri, terrassé... Vous m'avez donné un coup de marteau sur la tête...

— Mais comment cela? interrompit Bubart; quand le diable y serait, comment cela?

— J'avais mon plan tout fait, répliqua Lointier; je voulais changer complétement de batteries, introduire Clémence chez madame de Marans...

— Pourquoi faire?

Lointier hésita.

— Écoutez! prononça-t-il sans lever les yeux, êtes-vous homme à tenter un grand coup?

— Ça dépend, répondit Bubart.

— De quoi ça dépend-il?

— Des difficultés à vaincre et du prix à recevoir.

— Le prix peut-il compenser les difficultés?

— Toujours.

— Eh bien, le prix est une fortune, M. Baptiste... mais il faut risquer le bagne ou l'échafaud.

L'homme aux lunettes bleues ne broncha pas.

— Allez!... dit-il.

— Je vais vous exposer ma situation en deux

mots, reprit André Lointier. En faisant disparaître une femme, j'hérite de quatre à cinq cent mille francs... c'est un des côtés de l'affaire.

— Comptants, ces cinq cent mille francs?

— Comptants.

— Voyons l'autre côté de l'affaire.

— Quatre millions...

— Oh! oh!...

— Et sept personnes à supprimer...

— Diable!

Bubart et André Lointier étaient nez à nez. Ils se regardaient en face. La figure de Lointier, sous son mielleux enduit, avait une singulière expression de résolution.

— Diable!... répéta Bubart après un silence, sept hommes!

— Quatre millions, dit Lointier.

— Oui... oui... mais sept hommes... j'aimerais mieux la femme seule.

— La femme seule a un défenseur qui vaut les sept hommes et quinze autres avec, murmura Lointier. Ce défenseur, c'est vous qui m'avez appris son existence.

— Le capitaine hongrois, peut-être?

— Justement.

— Ah çà! je me perds dans toutes ces his-

toires, moi ! dit Bubart ; c'est la bouteille à l'encre... on n'y voit goutte !

Lointier rêvait.

— Je l'ai vu alors qu'il n'était encore qu'un enfant, murmura-t-il comme en se parlant à lui-même ; je l'ai vu seul contre nous tous... Sans armes : nous étions armés. Je me souviendrai toujours de ce moment-là !... Maintenant que son cœur et son corps ont subi l'épreuve de vingt batailles, ce doit être un homme vraiment terrible !...

— C'est un beau soldat, dit Bubart ; mais avec un fusil à vent de bonne portée ou même un pauvre fléau dans une main bien musclée...

— Non... non..., interrompit Lointier, celui-là me fait peur.

— Voyons les autres ! fit Bubart qui, depuis quelques secondes, semblait avoir son idée.

— Les autres sont tous des misérables et des lâches, répliqua Lointier ; vous avez leurs vrais noms sur la première liste que je vous ai fournie au début de nos relations.

Bubart fit un petit signe d'intelligence.

— Et quant aux noms qu'ils portent à présent, vous les savez mieux que moi...

Bubart souriait, non point à ce que lui disait André Lointier, mais à son idée.

Il prit les papiers déposés dans son chapeau et les feuilleta avec cette merveilleuse prestesse du joueur qui fait les cartes.

— Voilà ! dit-il en élevant à la hauteur de ses yeux une feuille volante que Lointier ne reconnut pas.

Et il lut :

« Maudreuil, Houël, Guérineul, Menand jeune, le docteur Morin, Honoré Créhu de Pélihou, Olivette. »

— Mais ce n'est pas là le papier que je vous ai donné !... interrompit Lointier avec inquiétude.

— Non, non, répliqua Baptiste Bubart, c'est celui du capitaine Philippe.

— Le Hongrois ?...

— Oui... Qu'importe, si ce sont les mêmes noms ?

Bubart remit le papier dans son chapeau et ajouta d'un ton dégagé :

— De sorte que j'ai bien l'honneur de parler en ce moment à M. Fargeau Créhu de la Saulays ?...

Lointier se recula comme si la pointe d'une épée eût menacé ses yeux.

Il ne devait pas être plus blême que cela au dernier instant de son agonie.

Il regardait d'un air épouvanté l'homme aux lunettes bleues qui souriait et se frottait les mains au-dessus de son chapeau.

IV

Voies et moyens.

Baptiste Bubart reprit le premier la parole :

— Cher monsieur, dit-il, ne croyez pas que je sache votre histoire... J'ai essayé plus d'une fois de bâtir un roman quelconque sur tout cela; j'y ai perdu mon latin... Je ne connais que votre nom... Mais comme le brave M. Romblon-Ballon est au centre de cette diabolique toile d'araignée, je vous tiens, voilà tout... Que diantre, dans une affaire comme ça, mon cher M. Fargeau...

— Jamais ce nom, interrompit Lointier qui ressemblait un peu à ces pauvres chauves-souris

qu'on surprend dans leur trou et qu'on traîne au soleil.

— Je n'y tiens pas, répliqua Bubart; je disais seulement que dans une affaire comme ça, quand on prend des renseignements sur ses consorts, il est de la plus simple prudence de joindre son nom à celui des autres... Sans cela, vous comprenez, le nom supprimé devient une vraie signature.

Lointier n'était pas homme à méconnaître la justesse de cette réflexion, qui venait, hélas! trop tard.

— Du reste, cher monsieur, reprit le sage Bubart, n'accusez pas ici le hasard, votre bête noire, car je n'ai pas l'intention de vous trahir... Et loin de me détourner de l'affaire, cette découverte m'y attire... Je sais, en effet, qu'il y a des sommes énormes au fond de tout cela... et je ne demande pas mieux que de gagner un petit million pour mes vieux jours.

Ses lunettes bleues avaient un rayonnement.

On sentait bien que les circonstances seules avaient poussé ce citoyen dans les utopies partagitantes, communionnelles et solidardaires. Sa vocation vraie était d'être propriétaire.

Il voyait même dans la propriété quelque chose de si haut et de si saint que, pour lui, la

fin justifiait tout les moyens. Pourvu qu'il arrivât à ce noble but, peu importait la route à suivre.

Croyez que ses anciennes opinions politiques lui faisaient mal au cœur en ce moment solennel !

— Asseyez-vous, poursuivit-il encore, car il avait maintenant le haut bout de la conversation, et causons raison... La maison Isidore-Baptiste et Cᵉ ne fait pas cette partie-là... Ce sont tous vieux polissons et jeunes huîtres qui me font mauvaise mine, parce que j'ai été à Toulon...

— Vous? s'écria Lointier qui se recula davantage.

— Après? dit Bubart, vous me proposez bien les moyens d'y retourner !

Nous avons connu le doux M. Fargeau trop logique pour penser qu'il pût faire la moindre réponse à un si bon argument.

Bubart continua :

— En conséquence, il faut agir en dehors de la maison... D'ailleurs, je n'aimerais pas beaucoup à partager les bénéfices... Avez-vous de l'argent?

— Pas l'ombre !

— Avec quoi vivez-vous?

— Avec ce que me donne mon frère.

— Il est riche, lui, c'est juste... Eh bien! cher monsieur, la première chose est de vous procurer de l'argent.

— Comment faire?

— Je n'en sais rien... mais vous sentez que ce genre de travail se paye comptant... On ne peut pas mettre tout le monde dans le secret... Romblon-Ballon ferait bien les avances... Oh! parbleu!... mais comme il compte se payer le gâteau à lui-même...

— C'est évident, interrompit Lointier; j'avais bien un moyen de me procurer une somme assez ronde... mais c'est que le temps presse.

— Voici encore un point sur lequel j'ai besoin d'être renseigné... C'est une manière de tontine, autant que j'ai pu deviner?

— Oui... on a vingt ans pour arriver au dernier vivant.

— Et il reste sur ces vingt ans?...

— Quarante-huit heures.

Bubart fit un soubresaut.

— Deux jours pour sept hommes! grommela-t-il; et vingt ans de passés!... Ah çà! vous êtes donc tous des...

— Le hasard..., murmura Lointier.

— Et la peur... je comprends ça jusqu'à un certain point... Mais raison de plus pour ne pas

perdre une minute ! Une dernière question : A qui va la fortune après les vingt ans ?

— A la nièce du défunt.

— Est-ce cette Berthe qui est sur la liste du Hongrois et sur la vôtre ?

— Oui.

— Pensez-vous qu'elle vive ?

— Oui.

— Romblon sait-il où la trouver ?

— Je ne crois pas.

— Et vous ?

— Moi, répondit Lointier sans hésiter, j'ignore absolument où elle peut être.

— Hum !... prenez garde !... Il faut jouer franc jeu...

— Je vous donne ma parole d'honneur !...

— Aye !... fit Bubart en se bouchant les oreilles.

L'insolent !

Mais M. André Lointier n'eut garde de se formaliser.

On revint au moyen de se procurer de l'argent. André Lointier promit de faire une tentative le soir même, et Baptiste prit congé, emportant une lettre pour M. de Monsigny, sur qui Lointier comptait, au cas où sa première démarche viendrait à manquer.

Il n'ignorait pas que Monsigny était Guérineul, car le hobereau ne s'était jamais caché qu'à moitié.

En s'en allant, Baptiste dit :

— S'il y avait du nouveau, cher monsieur, je passe la soirée dans un petit café fort modeste, rue des Nonaindières... et je suis à vos ordres.

Dès que M. André Lointier fut seul, sa physionomie prit une tout autre expression. Nous eussions reconnu en lui le Fargeau du château du Ceuil.

Et nous eussions bien deviné que, tout en livrant une partie de son secret, il avait encore une fois joué la comédie.

Fargeau n'était pas homme à se jeter ainsi à corps perdu dans les bras du premier venu. Ce qu'il comptait faire en face des périls nouveaux qui semblaient s'accumuler autour de lui, peut-être ne le savait-il pas encore, mais bien certainement il ne voulait point suivre Baptiste Bubart, et encore moins se mettre à sa merci.

Que ressortait-il pour lui de cet entretien ? Pas de plan ! pas de comédie ! pas d'imbroglio ! C'était pitoyable !

Fargeau prétendait jouer son reste tout seul. Il comptait que M. Baptiste, bon gré, mal gré,

ne serait entre ses mains qu'un instrument.

L'évincer, c'était désormais impossible; le tromper, à la bonne heure!

Fargeau avait en vérité quelque raison de compter sur lui-même. L'expérience avait perfectionné ses talents. Sauf la manie qu'il gardait de biaiser toujours, c'était un drôle assez recommandable.

Il arrangeait à loisir de petits coups de théâtre qui réussissaient souvent. L'intelligence ne lui manquait certes pas, et s'il avait eu cet atome de franchise qui est nécessaire même aux coquins, il aurait mené sa barque à souhait.

Mais il se mentait à lui-même quand il n'avait personne à tromper.

Il resta longtemps immobile, devant la cheminée, à la place où M. Baptiste l'avait laissé. La glace était vis-à-vis de lui. Il se regardait parfois en dessous, et très-évidemment il éprouvait un plaisir involontaire à constater que sa physionomie était celle d'un tartufe accompli.

Toutes les vocations sont dans la nature. Et il ne manque qu'un Molière à Tartufe-philosophe pour détrôner l'abbé Tartufe.

Quand il eut bien réfléchi, ce bon M. Fargeau, et qu'il se fut regardé suffisamment, son



front se déplissa peu à peu. Il lui venait une idée.

Il travailla l'idée; il la tourna en tous sens, à peu près comme le vaudevilliste tourne et retourne la fadaise qui lui sert à gagner sa vie.

L'idée n'était pas mauvaise, à ce qu'il paraît. Du moins M. Fargeau se frotta les mains tout doucement.

— Ça peut marcher! murmura-t-il; ça peut marcher... Je n'ai plus de confiance dans le carnage... Je crois même que le hasard, par esprit de contradiction, embaume les gens de leur vivant et les empêche de mourir quand ils se sont promis de s'entre-exterminer!... Ce vieil Honoré a cent quatre ans... Houël a plus de quatre-vingts ans... et ils se portent comme le Pont-Neuf!... Non, non, le joint n'est pas là... Dans quarante-huit heures, ils se porteront aussi bien qu'aujourd'hui, et un droit nouveau s'ouvrira... C'est de ce côté qu'il faut manœuvrer... Évidemment... évidemment!

Il s'assit à son bureau et agita une sonnette.

Un domestique en livrée parut.

— Priez ma fille de venir, dit Fargeau.

Puis se ravisant aussitôt :

— Non! ajouta-t-il; auparavant, dites à M. Albert que je le prie de vouloir bien passer un instant dans mon cabinet.

Le domestique sortit.

— Ne nous pressons pas ! pensa Fargeau. Clémence ne pourrait pas chanter la palinodie dès ce soir ; ainsi, nous avons le temps... En conscience, il faut bien que cette petite fille-là me serve à quelque chose !

— Vous m'avez fait appeler, monsieur ? dit Albert qui entr'ouvrit la porte.

Fargeau prit aussitôt son air bonhomme.

— Entrez, entrez, mon jeune ami, dit-il, et asseyez-vous là, près de moi... J'ai besoin de causer un peu avec vous.

Albert s'assit en silence.

— Nous sommes des amis, n'est-ce pas ? reprit Fargeau d'un ton presque caressant.

— L'intérêt que vous voulez bien me porter... depuis quelque temps, répondit le jeune secrétaire en appuyant sur ce dernier mot, me flatte et m'honore...

— Allons donc ! allons donc ! laissons ce ton cérémonieux, mon cher enfant... je m'intéresse à vous parce que je vous apprécie davantage de jour en jour... parce que la position que vous occupez est tout à fait au-dessous de votre mérite.

— Je ne me plains pas, monsieur, dit Albert avec un commencement d'inquiétude.

Il avait cette idée : « On s'est aperçu de mon amour pour Clémence et on veut m'éloigner. »

Fargeau le regardait avec un sourire paternel.

Mais le jeune secrétaire savait déjà peut-être ce que valaient les sourires de cet homme doux et insinuant.

— Vous ne vous plaignez pas, mon cher enfant, reprit Fargeau, parce que le mérite est toujours modeste... Mais vous souffrez... je le vois bien... et croyez-vous, par hasard, que je n'aie pas parfaitement deviné votre amour pour ma fille ?

— Monsieur..., balbutia le jeune homme sur qui ces paroles tombaient comme un coup de foudre, je vous proteste...

— Avant de chercher un faux-fuyant, M. Albert, interrompit Fargeau un peu sévèrement, informez-vous au moins, et sachez si vous n'avez point quelque chance d'être honorablement accueilli...

Le sang monta au pâle visage d'Albert.

Il mit ses deux mains sur sa poitrine.

Fargeau, l'excellent homme, semblait jouir de son ivresse.

V

Honnête garçon.

Albert fut longtemps avant de trouver une parole. Il aimait Clémence sincèrement et profondément.

— Monsieur, dit-il enfin d'une voix altérée, il est cruel parfois de faire naître certains désirs...

— Vous m'avez donc compris, cette fois, mon enfant? interrompit Fargeau qui souriait toujours. Ce n'est pas malheureux!... J'ai cru qu'il faudrait vous expliquer comme quoi... ah! ah! ah! ah!... mais j'aime à voir un jeune homme timide...

— Il est vrai, monsieur, murmura le secré-

taire, non sans un reste de défiance, mais avec tant d'émotion que le premier sentiment disparaissait sous le second, il est vrai que j'aime votre fille... ardemment... de toute la passion de mon cœur... Je n'aurais pas osé vous le dire...

— Parbleu! je le vois bien! s'écria gaiement Fargeau; il a fallu vous arracher cela du fond de l'âme!... Mais enfin c'est dit et j'en suis content.

— Monsieur! monsieur! vous êtes bon! s'écria le secrétaire, et si je savais comment payer le bonheur que vous me donnez... Mais, se reprit-il avec tristesse, mademoiselle Clémence voudra-t-elle ratifier?...

Fargeau haussa les épaules.

— Nous n'en sommes pas là! dit-il; ceci, d'ailleurs, me regarde et je m'en charge... Mais il y a autre chose... Je suis père, mon jeune ami... et quoique je n'aie point ces mœurs farouches qui font un crime de toute peccadille, pourtant, je dois veiller au bonheur de mon enfant... de ma chère enfant! appuya-t-il, vivant souvenir de sa mère adorée.

Albert attendait.

Fargeau reprit, après avoir fait le geste d'essuyer une larme arrachée par le souvenir de la mère de Clémence :

— Vous avez des intrigues de femmes, mon cher Albert...

— Moi, monsieur !...

— Écoutez... A l'instant même, vous venez de recevoir une visite...

— Oh! monsieur!...

— Une jeune femme charmante...

Albert avait baissé les yeux, et son front avait du rouge.

— Monsieur votre frère..., balbutia-t-il.

Fargeau se redressa.

— Comment! s'écria-t-il, vous, Albert!... vous descendriez si bas!...

Albert releva les yeux. C'était un galant homme et un cœur loyal.

— Monsieur, dit-il, vous me calomniez... ce qui n'est rien... mais vous calomniez votre frère... et c'est mal!

— Cependant..., voulut insister Fargeau.

— Je voudrais vous satisfaire, monsieur, interrompit le jeune homme, je le voudrais... surtout après la bonté que vous venez de me témoigner... Mais la confiance de votre frère est pour moi un dépôt sacré...

— Oh ! s'écria Fargeau, du moment qu'il y a de grands secrets!...

— Il y a, interrompit encore Albert, ce qu'on

peut attendre du plus noble cœur qui soit au monde !

— C'est vrai !... Donnez-moi la main, mon enfant... Mon frère Raymond est ce que vous dites... un cœur d'or !... et je vous aime, moi, pour l'affection que vous lui portez... Continuez, mon ami, continuez... et croyez bien que votre explication, toute vague qu'elle est, me laisse sans arrière-pensée...

Ceci était possible à la rigueur. Mais la digression avait eu cet effet d'abattre l'émotion du jeune secrétaire qui reprenait son sang-froid.

Or, de sang-froid, Albert se défiait de M. Fargeau comme du feu.

— Voilà donc un point établi, reprit ce dernier, vous n'avez aucune intrigue ?... Mon enfant, excusez-moi si je vous parle ainsi... vous sentez que le rôle d'un père...

— A toutes les questions qui me seront personnelles, je m'empresserai toujours de répondre, monsieur.

— Bien, mon ami... parfaitement bien... Je crois que vous avez peu de fortune ?

— Je n'en ai pas du tout.

Fargeau fit un signe de tête approbatif et qui semblait dire : « Voilà une franchise qui me va droit au cœur ! »

— C'est comme moi, mon ami, poursuivit-il tout haut, je suis pauvre... très-pauvre... mais ma fille est riche...

— Je le craignais ! prononça le secrétaire avec tristesse.

— Son oncle Raymond, continua Fargeau, lui donne cinq cent mille francs, écus, à la signature du contrat... Dans cette situation, elle pourrait assurément prétendre à des partis fort avantageux... mais, pour ce qui me concerne, moi, j'aime mieux un loyal garçon, honnête, sage, le cœur sur la main, que le Crésus le plus cousu d'or...

Albert avait beau être un jeune homme d'intelligence et de cœur ; quand on désire passionnément, on combat soi-même sa propre défiance, et l'on cherche à croire.

Albert doutait, mais il se disait : « Peut-être que j'ai mal jugé cet homme. »

— Ainsi, continua encore Fargeau qui avait ce talent féminin de voir à travers ses paupières baissées, je suppose que nous convenions de nos faits ce soir...

— Ce soir?... répéta le jeune homme au comble de l'étonnement.

— Mon Dieu, dit Fargeau, quand une affaire est bonne, il faut la faire de suite... Je suppose

donc que vous ayez aujourd'hui ma parole... demain nous signerions le contrat, et vous auriez les cinq cent mille francs avant les vingt-quatre heures révolues... car je sais que Raymond tient la somme toute prête.

— Que m'importent les cinq cent mille francs, monsieur! s'écria le secrétaire; si je pouvais espérer...

— Vous ne tenez pas à l'argent, je le sais, mon jeune ami, interrompit Fargeau; j'étais comme vous à votre âge... mais, en vieillissant, on se transforme... surtout quand on est porté naturellement à la bienfaisance... Mon cher enfant, nous vivons dans un temps bien malheureux... La société menacée pourrait être défendue encore, si les riches comprenaient bien leur rôle... Moi, je n'ai, politiquement et moralement, qu'une pensée : secourir ceux qui souffrent... donner du pain à nos frères affamés... Je n'ai pas de soutane, moi, mon fils... je ne suis pas un jésuite !... Mais Dieu, qui est la nature, me montre la voie... mon cœur est inondé d'amour pour l'humanité... Bref, je suis capable de tout... capable même de m'exposer à voir mon caractère méconnu et mes intentions calomniées, pourvu que j'arrive à conquérir cette obole que je destine au malheur... Je ne sais

pas si vous me comprenez, mon cher enfant?

— Non, répondit Albert.

Albert mentait. Il tâchait de ne pas comprendre, voilà tout.

Fargeau n'était pas absolument sur un lit de roses.

Entre sa belle perruque touffue et sa tempe chauve, il y avait des gouttes de sueur.

Et pourtant, il fallait conclure.

— Oh! mon bon ami, reprit-il, depuis que vous êtes dans cette maison, il est impossible que vous ne m'ayez pas jugé... Les travailleurs de ce quartier sont tout aussi dénués que ceux des pauvres faubourgs... et on ne fait point pour eux de loteries... Je veux fonder une grande œuvre et prouver que la sacristie n'a pas le monopole de la pitié... Pour cela, il me faut une certaine somme... Vous me comprenez maintenant?

— Non, dit encore Albert.

— Alors, c'est que vous ne voulez pas me comprendre?

— En effet, monsieur... Je ne veux pas vous comprendre.

Ceci fut prononcé d'un ton sec et froid.

Les hommes comme cet Albert sont plus irrités par une proposition infâme que le commun

des honnêtes gens, parce qu'ils sentent qu'on a spéculé sur leur pauvreté.

On s'est dit : « Celui-là se vendra ; je le choisis. »

Contre cet affront tacite, ils se révoltent. C'est bien fait.

Parfois, ils ont le défaut de rougir à vide et de se rebiffer noblement quand personne ne songe à marchander leur honneur, comme ces femmes laides et vertueuses qui disent de loin au premier venu :

— Monsieur, passez votre chemin !

Mais ici, ce n'était point le cas. On proposait manifestement un marché. Il n'y avait plus à en douter.

Pauvre comme Job et amoureux comme un fou, Albert devait céder, suivant l'idée du tentateur. Le tentateur s'était mépris.

Et nous prions le lecteur de remarquer qu'il y a au moins un honnête homme dans ce récit peuplé de coquins.

— Eh bien, mon cher M. Albert, reprit Fargeau qui, à l'instar de tous les grands capitaines, retrouva son calme après la bataille perdue, je ne m'attendais pas à cela... Si jeune, et déjà tant d'avarice !

— Donnez-moi votre fille sans dot, monsieur,

répondit Albert, et je suis le plus heureux des hommes !

Fargeau sourit.

— A la bonne heure ! murmura-t-il, à la bonne heure !... Nous sommes un homme antique, je vois cela... Ma foi, il vous serait resté deux cent cinquante mille francs... et la conscience d'avoir contribué au soulagement des malheureux... sans parler de Clémence, que vous me paraissez aimer, en définitive, avec une extrême modération...

Le front d'Albert s'inclina. Il souffrait ! Mais ces pauvres diables qui ont de la fierté dans la misère ne passent-ils pas leur vie à souffrir ?

— Je l'aime, murmura-t-il d'une voix qui tremblait malgré lui ; je l'aime et je n'aimerai jamais qu'elle en ce monde !

— Pourtant, vous la refusez ?

— Oui, monsieur, je la refuse... parce que le prix que vous me demandez est au-dessus de ce que je puis donner...

— On peut s'entendre ! interrompit vivement Fargeau ; j'ai dit deux cent cinquante mille francs comme j'aurais dit autre chose...

Il détourna la tête sous le regard de mépris que lui jeta le jeune secrétaire.

— N'en parlons plus, balbutia-t-il, ou plutôt,

ajouta-t-il en rappelant brusquement son sourire perdu, laissez-moi vous dire tout le contentement que je ressens, mon jeune et cher ami... Vous êtes un brave garçon! Touchez là!

Il tendit sa main si rondement que le secrétaire y fut pris à moitié. Il crut à une épreuve.

Il y crut du moins pendant une seconde ou deux, et c'était tout ce qu'il fallait au faux André Lointier pour opérer décemment sa retraite.

— J'ai voulu voir jusqu'à quel point, reprit ce dernier, une nature loyale et digne... Mais vous m'avez deviné... je vous donnerai sous peu de mes nouvelles.

Une sonnette retentit à l'intérieur de la maison.

— M. Raymond m'appelle, dit Albert.

Fargeau lui serra encore la main.

— Allez, mon ami, répondit-il, allez... Gardez toujours cet excellent naturel... et... voyez-vous, il est inutile de parler de tout ceci à mon frère...

Comme Albert saluait pour sortir après avoir rassuré du geste M. Fargeau, un accord de piano résonna longtemps dans le silence de la soirée.

Un accord unique.

Albert tressaillit vivement.

Fargeau sentit trembler sa main froide.

— Voilà déjà plusieurs fois que j'entends ce

bel accord-là ! murmura-t-il avec soupçon : il me semble que vous le connaissez aussi, M. Albert ?...

— Non..., voulut dire celui-ci ; je ne sais...

— Allez, mon enfant, allez, interrompit Fargeau ; je suis fou... Les jeunes filles tapent sur leur piano quand la fantaisie leur en prend... Où diable vais-je m'occuper de cela ?

Albert s'éloigna.

M. Fargeau haussa les épaules d'abord à l'intention de ce petit niais, comme il le qualifiait du haut de sa sagesse.

Ensuite il ouvrit doucement la croisée de son cabinet, pour voir un peu si cet accord solitaire n'était point un signal.

VI

Le rêve.

M. Fargeau ne vit rien, mais il entendit la fenêtre de Clémence s'ouvrir.

M. Fargeau roula doucement un fauteuil auprès de sa croisée et attendit.

Le cabinet de M. Fargeau et la chambre de Clémence donnaient tous deux sur le jardin.

La chambre de Clémence était située à l'étage supérieur.

Elle vint s'appuyer à son balcon, la belle jeune fille. L'accord de piano était bien véritablement un signal.

Mais à ce signal personne ne répondit.

Il était tard, et nulle lumière ne brillait encore à la façade blanche de la maison de madame de Marans.

Clémence était bien pâle; Clémence pleurait.

Pourquoi? Elle n'avait cependant pas entendu la conversation de son père et de M. Albert, le secrétaire.

Elle ne savait pas qu'on avait voulu la vendre.

Elle pleurait, la tête entre ses mains, interrogeant de loin cette façade blanche et muette où la lune dessinait les feuillages tremblants.

C'était une chambre triste, malgré son riche ameublement, une grande pièce avec des tentures de velours sombre, éclairée par une seule lampe que coiffait un verre dépoli.

Il y avait une grande alcôve. Dans l'alcôve un lit. Sur le lit un homme couché.

Cet homme était parfaitement immobile, étendu sur le dos, les bras en croix, collés à sa poitrine.

Son front, ses yeux et toute la partie supérieure de son visage se cachaient sous un épais bandeau.

Il avait nom Raymond Lointier.

C'était l'homme qui avait donné asile à M. Fargeau, devenu pauvre comme Job, l'homme qui lui avait permis de prendre son nom et de l'appeler son frère.

M. Albert s'asseyait au chevet du lit.

— J'ai dormi, dit M. Raymond, dont la voix était douce et toute pleine de bonté. Quelle heure est-il?

— Dix heures et demie, répondit Albert.

— La nuit sera longue... Gabriel m'a défendu de remuer... Je voudrais qu'il pût revenir ce soir.

— Souffrez-vous davantage? demanda le secrétaire avec un respect affectueux.

— Non... mon Dieu, non... mais ma tête nage comme si l'air qui nous entoure était aussi épais que l'eau d'un fleuve... Je rêve éveillé... Tu n'as pas confiance en Gabriel, toi, Albert?

— Il est si jeune... et si...

— Et si joueur, n'est-ce pas? Oui, oui... et si fou!... Mais je l'aime, moi... et puis c'est l'élève favori de Van Eyde... J'ai la ferme croyance qu'il me guérira.

— Dieu le veuille! dit Albert du fond du cœur.

Il y eut un silence.

— Causer me fatigue, reprit le malade, et pourtant j'ai absolument besoin de causer... As-tu vu André ce soir?

— Oui, monsieur.

— Et Clémence?

— J'ai vu aussi mademoiselle Clémence.

— Pauvre Albert! dit M. Raymond doucement, je crois que tu pardonnerais bien des choses à Gabriel sans les beaux yeux bleus de mademoiselle Clémence.

Albert ne répondit point.

Raymond poursuivit comme en se parlant à lui-même :

— C'est mon bonheur que de songer à cette union... Il est beau, n'est-ce pas? Gabriel.

— Très-beau, répondit Albert en soupirant.

— Et sa sœur?

— Charmante...

— Que n'aimes-tu plutôt sa sœur, pauvre Albert!

— Mon Dieu, M. Raymond, murmura le secrétaire qui se pressait en ce moment le front à deux mains, qu'importe ce que j'aime ou ce que je n'aime pas?

— Bon! dit le malade, voilà que tu parles comme un homme désespéré!... Leur mère est jeune encore, n'est-ce pas?

— On la prendrait pour la sœur de sa fille.

— André voulait quitter cet hôtel, pensa tout haut M. Raymond; mais, moi, je ne veux pas. Gabriel ne viendrait plus me voir... je n'entendrais plus la voix de Lucienne... Ne dirait-on pas que je suis trop heureux et que je puis comme cela perdre mon pauvre plaisir !... Dis-moi, Albert, et cette cantatrice?

Albert ne répliqua point de suite.

— Eh bien? reprit Raymond.

— Eh bien, dit enfin le jeune homme, vous savez si je vous respecte et si je vous aime, M. Raymond... mais je suis pauvre... et des pauvres on pense toujours pis que pendre... Je voudrais que vous pussiez donner ces missions à un autre...

— Oh!... fit le malade avec reproche.

— Ne me jugez pas mal, je vous en supplie, reprit vivement Albert. Je ne connais pas en ce monde un cœur plus digne et meilleur que le vôtre... mais les apparences...

— C'est vrai, dit Raymond sans amertume, tout le monde n'est pas aveugle!

— Tout le monde surtout n'est pas bon et noble comme vous, monsieur... et quand on me voit prendre pour intermédiaire une femme comme cette Paoli...

— C'est vrai... c'est vrai... Je n'avais pas pensé à toi, Albert... je suis un égoïste !...

— Vous !... s'écria le jeune homme, un égoïste !... oh !...

— Écoute !... interrompit M. Raymond dont la voix changea, c'est ma passion à moi... je n'en ai pas d'autre... J'ai essayé de me faire joueur : je n'ai pas pu... J'aime bien Clémence, la chère fille qui est si bonne pour moi et si dévouée... Mais Clémence... je ne sais, son cœur m'échappe... Pour la comprendre bien, il me faudrait voir son visage à l'appui de ses paroles... J'aime bien Gabriel et Lucienne, ces deux enfants que j'envie à leur mère... mais ils ne me sont rien... Je t'aime bien aussi, toi, mon pauvre Albert... mais tout cela ne remplit pas le vide de mon âme... Il y a là, prononça-t-il tout bas en mettant la main sur son cœur, un souvenir bien vieux déjà, qui est toute ma vie et qui sera ma mort !

« Écoute-moi, Albert, reprit le malade après un silence ; le monde en rirait à gorge déployée... mais pas toi... Oh ! non !... Il y a vingt ans que je l'ai perdue... Et je l'aime comme si j'avais pris hier sur son beau front le premier baiser !... Je l'aime avec toute ma jeunesse et dans la virginité de mon cœur !... Son image est là devant mes

yeux fermés... Je vois son sourire d'ange... J'entends sa voix qui semble descendre du ciel!

« Si tu savais comme elle était belle! comme elle m'aimait! comme nous eussions été heureux!...

« Je l'ai cherchée longtemps, jusqu'au jour où Dieu m'a pris la lumière.

« Alors, je me suis dit : Adieu!... adieu à moi-même, entends-tu? adieu à l'espoir! adieu au bonheur!

« Et je vis comme s'il y avait autour de moi la froide muraille d'une tombe. La nuit pour mes yeux, la nuit pour mon âme qui n'a plus d'espérance!

— Vous qui méritiez si bien d'être heureux! dit Albert.

— Pour rêver, continua le malade dont la voix était faible et profondément triste, les aveugles n'ont pas besoin de dormir... ces mirages de vos nuits, nous les avons, nous, à toutes heures.

« Dès que je suis seul, moi, je rêve...

« Et c'est une chose étrange, va! mon rêve : c'est elle, toujours! Tantôt je la vois dans un nuage avec de longs voiles blancs comme l'âme chrétienne qui s'en va au ciel... Tantôt je la vois vivante...

« Oh ! vivante, mais martyre, brisée par le découragement, pâle de misère !...

« Oui, je vois cela, et mon cœur se fond !

« Pauvre bien-aimée !...

« Et déjà trois fois, je l'ai vue, l'angoisse au front, les yeux baignés, le sein bondissant... Oh ! comment dire cela ? Je l'ai vue, elle, elle, si pure et si sainte, trébucher au seuil de l'infamie !...

« Elle tombait... et donnant sa divine beauté pour un salaire, elle murmurait, dans son reproche à Dieu : *Pour mon enfant ! Pour mon enfant !...* »

Le malade avait des sanglots.

—Cet enfant-là, murmura-t-il, si c'était mon fils !... Albert, tu as bon cœur et tu comprendras... C'est un rêve, dis tu ? Mais suis-je encore de ce monde, moi !

« Dès la première fois que je l'eus, ce rêve, le désir passionné me prit de voir quelque femme belle et vaincue dans ces luttes de notre civilisation, de lui donner la main, de la sauver... Je le fis.

« C'est le seul bonheur sans mélange que j'aie goûté depuis bien des années... J'ai continué... je te le dis : c'est ma passion ! qu'importe le monde si Dieu me voit et sourit au pauvre mal-

heureux qui fait trêve à son supplice en séchant çà et là quelques larmes?...

— Vous êtes bon ! vous êtes bon ! dit Albert qui lui prit la main avec respect.

— Et chaque fois, reprit le malade dont la voix avait comme un accent exquis de tendresse, je dis au ciel qui m'entend, j'en suis sûr : « Pour elle, mon Dieu ! pour elle cette aumône qui m'est comptée comme un scandale... Pour elle, un peu de bonheur aussi, mon Dieu ! je vous en prie !... »

Sa tête se renversa davantage sur l'oreiller.

A cause du bandeau qui couvrait son front et ses yeux, cette partie du visage où vit la physionomie, ce qu'on voyait de ses traits semblait immobile et mort.

Il y avait pourtant encore de la jeunesse dans le dessin régulier de sa bouche et dans l'ovale délicatement évidé de ses joues. Ses cheveux, qui s'échappaient par-dessus son bandeau, étaient abondants et blonds.

Albert regardait ses pauvres mains maigres et blêmes qui se croisaient sur sa poitrine.

La souffrance de cet homme inspirait une pitié pénétrante et douce, la pitié que fait naître une plainte retenue ou cette larme silencieuse qui roule lentement sur la joue pâlie.

Il se taisait.

Albert, nous sommes ainsi faits, pensait déjà de nouveau à ses propres peines.

—Eh bien, reprit le malade, parle-moi donc de la cantatrice!

—Madame Paoli vient d'apporter sa réponse, répliqua Albert.

— Elle consent?

— Elle refuse.

— Ah!... fit M. Raymond qui se souleva sans savoir; elle refuse?...

Puis il ajouta :

— Tu m'avais dit pourtant qu'il y avait bien du mystère autour de cette femme... et bien du malheur!

VII

Le signal.

— C'est vrai, repartit Albert, j'ai dit qu'il y avait un mystère autour de cette pauvre femme... et un malheur sans doute... Je l'ai dit parce que son sourire parle de souffrance... et que sa voix...

— Oh! sa voix!... interrompit le malade, une plainte sublime qui m'a déchiré le cœur... car j'ai été l'entendre... moi... tout seul... Est-elle bien belle, Albert?

— Je n'ai jamais vu de femme plus belle.

— Et..., fit M. Raymond Lointier en hésitant,

et comme s'il eût senti l'étrangeté de sa question, tu es bien sûr qu'elle n'est pas aveugle ?

—Bien sûr, répondit Albert en souriant malgré lui.

M. Raymond comprit qu'il souriait.

— Je ne t'en veux pas, ami, dit-il ; mais, quand on souffre, on mesure toute peine à sa propre souffrance... Le plus grand de tous les malheurs, c'est d'être aveugle.

— Monsieur !... voulut dire le jeune homme.

— Ne vas-tu pas t'excuser ?... Je sais que tu m'aimes... Dis-moi, laquelle est la plus belle, de cette Lovely ou de madame de Marans ?

C'était comme un enfant qui interroge au hasard.

Mais cette question plissa le front d'Albert.

— Je n'y avais jamais pensé! murmura-t-il comme si une idée subite lui traversait le cerveau ; je cherchais, en effet, une ressemblance...

— Elles se ressemblent donc ? demanda Raymond vivement.

—Autant que la différence d'âges..., répliqua le secrétaire ; mais c'est certain : elles se ressemblent... Seulement, la Lovely est beaucoup plus jeune... Il ne faut pas oublier que madame de Marans a des enfants de vingt ans.

— Et la Lovely te paraît avoir...?

— Au théâtre, on ne sait pas. Mais si elle a vingt-cinq ans, c'est tout au plus.

—Vingt-cinq ans, répéta Raymond qui tomba dans une profonde rêverie.

Après un silence, il reprit d'une voix triste :

— Allons!... tant mieux!... tant mieux!... elle est moins malheureuse que nous ne le pensions... tant mieux!... tant mieux!... Gabriel a-t-il été ce soir chez la marquise?

— Non, répondit le secrétaire; il craint de vous y rencontrer maintenant... Ce n'est plus chez la marquise qu'il joue.

— Où donc?

— Dans une maison clandestine...

— Où il perd?

— Plus qu'il ne possède assurément.

—Nous le guérirons, le pauvre garçon; nous le guérirons... Clémence se chargera de ce soin... Et toi, Albert, tâche de devenir amoureux d'une bonne et belle fille, pauvre ou riche, peu importe... et quand tu seras amoureux, viens me le dire... Tu ne soupireras pas longtemps s'il ne s'agit que d'une dot, mon ami... car, après Gabriel, vois-tu, c'est toi que j'aime le mieux... Allons, va reposer... toi, du moins, tu peux dormir... bonne nuit!

Il tendit sa main que le secrétaire pressa respectueusement entre les siennes.

Albert, avant de s'éloigner, jetait un dernier regard sur cet homme si bon, à qui Dieu, dans le mystère de sa volonté, infligeait un si terrible supplice.

Comme Albert songeait ainsi, un accord isolé, semblable à celui que nous avons entendu déjà, résonna à l'étage supérieur.

Albert devint plus pâle et ses sourcils se froncèrent.

Il était jaloux, bien que son amour n'eût point d'espoir.

C'était un de ces enfants, nés tout en bas de l'échelle sociale avec des goûts, des instincts et des aptitudes qui les jettent hors de la voie paternelle. Il était fils d'un ouvrier.

Brave cœur, esprit suffisant, mais secondaire : juste ce qu'il faut pour vouloir monter très-haut et rester en chemin.

Ce qu'il y a de gens pareils dans notre grande ville ne se peut pas nombrer. Seulement, ils n'ont pas tous le brave cœur d'Albert.

La lutte où ils entrent pleins d'espérances folles les froisse et les exaspère. Ils se drapent dans leur défaite ; ils nient la société ; leur vengeance est trop souvent de prêcher aux

simples l'Évangile extravagant du socialisme.

On pourrait bien leur dire que l'homme fort, quel qu'ait été son point de départ, a toujours franchi ces degrés où ils ont bronché, cela depuis que le monde est monde.

Mais tout vaincu a besoin d'excuser sa défaite.

Ne voyons-nous pas dans toutes les carrières des grognards qui montrent le poing au sort ?

Albert était jeune, Albert eût mérité d'être aimé; mais faut-il le dire? Il y a quelque chose de roide et de froid dans ces hommes qui ont trop espéré.

On les estime; on ne les aime pas.

Ce sont des rôles sacrifiés dans le grand drame de la vie.

Ils sont malheureux fatalement.

Nous n'avons jamais prétendu que notre monde fût le meilleur des mondes possibles.

Mais quel est, en définitive, l'instrument de torture qui sert au supplice de ces obscurs martyrs, souvent dignes d'intérêt, toujours dignes de pitié? L'orgueil.

Ils souffrent par où ils ont péché. C'est la destinée commune.

Albert était beau, distingué même, sous l'habit noir. Sous la blouse, son père avait été heureux.

Albert était honnête, fier, discret, capable de

dévouement. Eh bien, cela est triste à dire, mais toutes ces belles qualités ne sauvent rien.

Nous avons le courage de notre conviction, et nous dirons bien nettement : La vertu pure et simple n'existe plus pour l'homme qui répudie la condition paternelle. Le jour où cet homme commence la lutte, car c'est là une lutte, inévitablement, il faut avant tout qu'il soit fort.

S'il est fort, tout est dit : honneur au conquérant!

S'il est faible et coquin, il y a encore quelque chance pour lui.

S'il est faible et probe... le monde a un flair terrible pour sentir de loin le gibier d'hôpital!

Albert n'ignorait rien de ce qui concernait Clémence. Cet accord de piano, frappé tout à coup dans le silence, l'avait fait bien souvent tressaillir. C'était un signal.

A qui s'adressait ce signal?

Albert ne doutait pas que ce ne fût à M. Gabriel de Marans.

Il ne s'en était jamais assuré, parce que la dignité de son caractère ne pouvait s'abaisser à l'espionnage.

D'ordinaire, quelques minutes après le signal, Clémence descendait au jardin. Albert la voyait

se perdre derrière les massifs, du côté de la charmille. C'était tout.

Aujourd'hui Clémence avait fait entendre une première fois le signal, mais elle n'était pas descendue.

Au second accord, une lueur s'alluma derrière les rideaux fermés de la chambre de Gabriel.

Albert s'était mis à la croisée en sortant de chez M. Raymond. Il vit parfaitement la lumière.

M. Fargeau, qui n'avait pas quitté son cabinet, guettant toujours avec la patience d'un chat, put la voir aussi.

Enfin Clémence put la voir mieux que personne, car elle descendit aussitôt sans bruit, ouvrit la porte du jardin avec précaution, et s'engagea dans les allées.

Albert passa le revers de sa main sur son front mouillé de sueur, et gagna sa chambre à pas lents.

M. Fargeau, lui, se prit à sourire. Il avait eu la précaution d'éteindre sa lampe, de sorte qu'il pouvait rester contre sa croisée sans être aperçu.

Clémence, arrivée au détour de l'allée principale, se retourna et interrogea du regard la façade de l'hôtel. On n'y voyait qu'une lumière, brillant bien faiblement à travers les rideaux épais : c'était celle de M. Raymond Lointier.

La jeune fille respira. Tout le monde reposait : du moins, elle le crut.

Elle se rendit tout droit à cette partie de la charmille où le temps avait fait une ouverture. Comme le matin, la planche fut dérangée, et comme le matin, Clémence se trouva en face de Lucienne de Marans.

Lucienne n'avait qu'un peignoir de nuit, sur lequel elle avait jeté un fichu à la hâte : elle sortait évidemment de son lit.

— Tu as été bien longtemps à venir, dit Clémence.

— Mon Dieu! comme tu es pâle! s'écria Lucienne; qu'as-tu donc, ma pauvre Clémence?

Celle-ci ne répondit point. Elle baisa Lucienne au front.

— Ta tête brûle, dit encore mademoiselle de Marans.

Et comme Clémence se taisait, Lucienne reprit:

— J'étais couchée. J'ai entendu ton appel, et je n'ai pris que le temps de courir à la chambre de Gabriel pour trouver une bougie; mais je t'en prie, Clémence, dis-moi bien vite pourquoi tu viens ici à cette heure... Est-ce qu'il te serait arrivé quelque chose?

— Oui, répondit Clémence tout bas, il m'est arrivé quelque chose.

— Tu me fais peur! s'écria Lucienne, dont la voix tremblait déjà ; je ne sais pas si c'est la nuit, mais je te trouve si changée! Tu me fais peur pour toi que j'aime tant... et aussi pour le pauvre Gabriel. Est-ce qu'on voudrait te marier?

Clémence s'appuya aux branches d'un vieux charme qui formait comme le montant naturel de l'espèce de porte qui reliait les deux jardins.

— Oui, murmura-t-elle, je crois qu'on veut me marier.

— Mon Dieu! voilà ce que je craignais!...

— Mais, ajouta Clémence, ce n'est pas pour te parler de cela que je suis venue.

Elle prit les mains de Lucienne, franchit la brèche et entra dans la tonnelle du jardin de Marans.

C'était la première fois qu'elle agissait ainsi.

— J'entre chez toi, dit-elle avec un sourire triste ; je n'en ai pas le droit, malheureusement... Si j'en avais le droit, j'y resterais toujours...

Elle s'était assise sur le banc de la tonnelle.

Lucienne était auprès d'elle, émue, effrayée, pressentant un malheur.

Clémence semblait rêver maintenant. Elle

regardait Lucienne, dont sa main distraite lissait les longs cheveux blonds.

Sa poitrine se soulevait douloureusement.

Et Lucienne, qui n'osait plus interroger, voyait une larme briller et trembler à ses cils...

VIII

Clémence Lointier.

Clémence fut longtemps avant de reprendre la parole.

— Lucienne, dit-elle enfin, si tu ne m'aimais pas comme je t'aime, je serais trop malheureuse !

— Est-ce que tu douterais... ?

— Non, répliqua Clémence qui recevait les caresses de son amie comme on reçoit, quand la fièvre met la tête en feu, l'eau froide et parfumée qui baigne le front et ruisselle sur les tempes ; non, je ne doute pas... Tu es si noble et si

bonne, ma Lucienne!... Mais ce que je vais te dire est bien étrange. va!... Il me semble que je n'aurai jamais le courage de te montrer le fond de mon cœur.

— Me parler, dit Lucienne doucement, c'est comme si tu causais avec toi-même.

Clémence la remercia d'un baiser.

— Écoute, dit-elle, j'ai franchi pour la première fois la clôture qui sépare nos deux maisons... Je suis chez ta mère... malgré sa volonté, il est vrai... mais j'y suis... et c'est comme un symbole qui traduit ma pensée... car je pense ceci, Lucienne... Entre vous et vos ennemis, mon choix est fait, je suis pour vous, quels que soient vos ennemis...

— Nos ennemis?... répéta Lucienne étonnée.

— Pauvre enfant!... murmura Clémence qui l'attira contre sa poitrine, tu prononces ce mot comme s'il n'avait point de sens... Et en effet, qui pourrait te haïr?... Tu n'as pas d'ennemis, toi... mais ta mère et ton frère...

— Oh!... fit Lucienne en pâlissant.

— Ils sont de l'autre côté de la charmille, les ennemis de ta mère et de ton frère...

— Ton père?... prononça Lucienne qui se recula involontairement.

— Mon père, répondit Clémence.

Et sa voix prit une expression plus triste encore lorsqu'elle ajouta :

— Ne t'éloigne pas de moi, Lucienne... il faut avoir pitié... mon cœur est brisé... je deviens folle !

Lucienne revint à elle et couvrit ses joues de baisers.

— Merci, merci !... oh ! merci !... dit Clémence.

Elle avait presque un sourire.

— Vois-tu, reprit-elle, je suis plus jeune que toi, et pourtant l'affection que je te porte est celle d'une mère... Dès qu'on veut t'attaquer, je me retourne et je suis prête à combattre...

— Si c'était seulement un peu pour le pauvre Gabriel !... insinua mademoiselle de Marans.

— Nous parlerons de M. Gabriel tout à l'heure... Si je pouvais l'estimer comme on estime ordinairement ceux qu'on aime, je ne tremblerais plus, Lucienne, car nous aurions un défenseur.

— Mais contre qui, bon Dieu ?

— Contre mon père.

— Et que lui avons-nous fait ?

— Personne ne sait jamais ce qui détermine les actions de mon père... C'est un cœur fermé... une bouche qui parle pour tromper seulement.

— Clémence ! Clémence ! dit Lucienne en baissant les yeux, il est ton père !

— Est-ce toi qui me reproches la passion que je mets à défendre ta mère?

Lucienne ne répondit point. Mais quelque chose se révoltait en elle ; les cœurs des deux jeunes filles n'étaient plus à l'unisson.

Lucienne aimait si ardemment sa mère ! Et son père, elle l'eût si bien adoré !

— Je te comprends, dit Clémence, et toi tu ne me comprends pas... C'est tout naturel... mon malheur est de ceux qu'on ne devine point... je n'aime pas mon père.

Lucienne tressaillit comme si on l'eût violemment frappée.

— Oh ! Clémence ! Clémence ! répéta-t-elle, tais-toi !

— Non... je veux parler plutôt... car si je ne parlais pas désormais, tu me mépriserais... Tu ne m'aimes déjà plus, peut-être... il faut que tu saches ! Entre mon père et moi, jamais il n'y eut une caresse... Mon père n'a jamais essayé de m'apprendre ce qu'une jeune fille doit savoir... Sans mon pauvre oncle Raymond, je serais une sauvage et une païenne !

« Il y avait chez nous une vieille servante qui est morte. Quand je dormais dans mon ber-

ceau, je l'ai entendue bien souvent murmurer :

« — Pauvre enfant qui n'a pas de père !...

« Je ne suis pas un monstre. Mon cœur ne demande qu'à aimer. Je donnerais pour mon oncle Raymond jusqu'à la dernière goutte de mon sang !

« Lucienne, puisque je ne l'aime pas, cet homme-là n'est pas mon père...

— Mais qui le prouve ?... demanda Lucienne.

— As-tu des souvenirs d'enfance, toi?... Moi, la figure de mon père ne m'apparaît qu'à un certain moment de ma vie... Il me semble que mes premiers jours se passèrent dans les champs... Je crois me souvenir que je n'avais jamais pleuré avant de voir mon père.

« Oh ! combien je l'aimai d'abord ! et combien ce nom de père était doux à mon âme !...

« Cette voix que Dieu met au cœur des enfants, crois-tu donc qu'il me l'avait refusée ? Non, non ! C'était une tendresse soumise, aveugle ; et quand elle s'est éteinte, cette tendresse, c'est que mon cœur me disait : Tu n'es pas sa fille !...

« Non ! reprit-elle avec un cri d'énergie, je te le jure, Lucienne, tu peux m'aimer... je ne suis pas sa fille !

— Je t'aime, ma pauvre Clémence, dit Lu-

cienne ; et je te plains surtout, car, avant de parler ainsi, tu as dû bien souffrir... toi si bonne et si dévouée!... Mais tout cela me fait peur pour toi... Si M. André Lointier n'est pas ton père, du moins il t'a recueillie...

— Pour faire de moi un instrument, interrompit Clémence dont les sourcils délicats étaient froncés; cela, je ne le présume pas, je le sais.

— Et tu ne crains pas...?

— Je crains tout! mais ce n'est pas pour te parler de moi que je suis venue, Lucienne. Moi, il y a bien longtemps déjà que mon sacrifice est fait : je sais que je ne serai jamais heureuse...

— Folle !

— Oh! non, je ne suis pas folle; mais toi, Lucienne, Dieu te doit le bonheur comme à ses anges. Réponds-moi : Ta mère a-t-elle des amis?

— Ma mère vit dans la retraite... mais mon frère...

— Je ne compte pas sur M. Gabriel, interrompit Clémence, et c'est triste cela ! bien triste!... et c'est pour cela seulement que je dis : Je ne serai jamais heureuse !

Lucienne ouvrait la bouche pour défendre son frère. Clémence posa sa belle petite main blanche sur les lèvres de son amie et reprit :

— Ce n'est pas l'heure de dissimuler, et je ne t'ai rien caché, Lucienne... M. Gabriel n'a pas besoin d'avocat près de moi... Je l'aime contre le gré de ma raison... Je l'aimerai toujours... bien que je ne pense pas être jamais sa femme... Pour défendre ta mère contre M. André Lointier, ce n'est pas un Gabriel qu'il nous faut...

— Mais tu me fais trembler, à la fin! s'écria Lucienne.

— Un enfant! poursuivit Clémence, qui tire à la conscription demain... Un enfant orgueilleux et faible...

— Oh! il est brave, mademoiselle!

—Brave?... Oui, je le crois... Mais pour combattre M. André Lointier, il faut autre chose que de la bravoure... Écoute! cet homme dont tu me parlais ce matin... ce capitaine...

— Mazurke?... prononça bien bas Lucienne, dont la pâleur fit place au rouge le plus brillant, je crois qu'il est à Paris...

— Tu l'as vu?

— Non... mais j'ai dans ma poche une lettre...

— Il t'écrit? interrompit Clémence étonnée.

— Pas à moi... à mon frère... J'ai seulement reconnu son écriture sur l'adresse... et la lettre est timbrée de Paris.

— Eh bien, Lucienne, s'il t'aime, celui-là, tant mieux qu'il soit près de nous ! Il faut le voir.

— Le voir, moi ! s'écria mademoiselle de Marans ; mais tu ne te souviens donc plus de ce que je t'ai dit !... Je ne le connais pas... Deux contredanses, un sourire échangé de loin... Mon Dieu ! il fallait cela pour me bien prouver que je suis une pauvre folle !...

— Car tu penses à lui, n'est-ce pas? dit Clémence achevant la pensée de son amie ; il faut le voir, te dis-je, et le supplier à mains jointes de veiller sur Gabriel...

— Ah !... c'est donc Gabriel qui est menacé ?

— C'est par Gabriel qu'ils veulent perdre ta mère...

— La perdre !... répéta Lucienne qui était redevenue blanche comme la toile de son peignoir. Perdre ma mère !...

— La perdre, oui... la tuer comme on tue dans le monde... Sais-je moi ?... Il y a une trame ourdie... et la trame repose sur un secret que tu connais peut-être... Est-il vrai que ta mère, trois fois par semaine... ?

— Non ! non ! non ! s'écria Lucienne avec agitation ; c'est une calomnie, cela !...

— Mais je ne t'ai rien dit encore !... mur-

mura Clémence dont le regard perçant couvrait, malgré les ténèbres, le visage de son amie.

Lucienne mit ses deux mains sur ses joues brûlantes.

— Il n'est pas à toi, ce secret, ma pauvre Lucienne, reprit Clémence, je ne te le demande plus... Si j'étais un homme ou si je croyais en Gabriel... mais j'ai beau faire, quelque chose me dit que nous succomberons... Il ne me reste plus qu'à t'apprendre ce que j'ai entendu... Ta mère, à qui tu le rapporteras, saura mieux que nous...

— C'est le seul moyen! s'écria Lucienne. Parle vite.

— Mon père... M. André Lointier a eu deux entrevues aujourd'hui avec un homme qui a nom M. Baptiste. J'ai entendu presque entièrement la première conversation... La seconde m'a échappé. Dans la première, il a été question de Gabriel et de ces absences nocturnes...

Lucienne écoutait de toute son attention.

Mais, en ce moment, elle tressaillit et sembla prêter l'oreille à un bruit lointain.

Clémence continuait.

— « Pour la perdre, disait M. Baptiste en parlant de ta mère, le plus sûr moyen est de savoir le but de ces mystérieuses excursions... »

Lucienne se leva d'un bond.

— Demain... demain..., murmura-t-elle comme pour expliquer sa fuite soudaine.

Clémence entendit, elle aussi, à cet instant, la porte extérieure de la maison blanche qui se refermait.

— Reste ! dit-elle ; un mot encore... Il faut que tu saches...

— Demain... demain ! répéta Lucienne.

Elle s'était élancée, et son peignoir blanc disparaissait déjà derrière les buissons de lilas.

Clémence demeura un instant immobile à la même place. Elle songeait.

— Pauvre enfant ! murmura-t-elle enfin ; elle a le secret de sa mère, et sa mère ne le sait pas... Elle s'enfuit pour que sa mère la trouve couchée et ne puisse pas la craindre... Oh ! s'aimer ainsi, c'est encore du bonheur !

Sa tête charmante s'appuya sur sa main.

Elle cherchait une aide. En un moment, le nom d'Albert vint à ses lèvres.

Mais elle repoussa cette pensée.

— Demain, se dit-elle à son tour, dussé-je aller jusqu'à madame de Marans elle-même, je remplirai la tâche que je me suis imposée !

Elle se leva et repassa la porte de feuillage qui séparait les deux jardins.

Au moment où elle franchissait la ligne de la charmille, une main s'avança dans l'ombre et saisit son bras avec force.

Clémence poussa un cri étouffé.

—Taisez-vous! dit la voix de M. André Lointier; demain, avant le jour, vous partirez pour le château... et je choisirai un homme sûr pour vous accompagner... Ah! c'est comme cela que vous payez les bontés de votre père!...

— Vous avez tout entendu, répliqua Clémence qui refoulait son angoisse et parlait avec calme; alors, dites-moi si vous êtes mon père!

— Dieu m'a infligé ce malheur! prononça Fargeau d'un ton déclamatoire, ce malheur inouï d'avoir un enfant qui me hait!

Il entraîna ainsi Clémence à travers le jardin, la fit entrer dans sa chambre et ferma sur elle la porte à double tour.

Cela fait, il rentra dans son cabinet et sonna.

Ce malheureux père n'avait vraiment point les yeux baignés de larmes. Seulement, il y avait sur son visage blafard beaucoup de colère contenue et beaucoup d'inquiétude.

— Faites atteler! dit-il au domestique qui entra.

Il était bien une heure du matin.

M. Fargeau, en attendant que ses ordres fussent exécutés, se promenait à grands pas dans sa chambre.

— Elle ne dira plus rien! pensait-il tout haut; mais elle en a déjà trop dit!... Il faut brusquer le dénoûment... c'est clair!

Quand on vint lui annoncer que la voiture était prête, il ouvrit son secrétaire, prit deux billets de mille francs, et descendit à la hâte.

Il se jeta sur les coussins en donnant au cocher l'adresse de madame Paoli.

IX

La famille de Marans.

Clémence, prisonnière dans sa chambre, s'assit sur son lit. Elle ne pleurait pas. C'était une étrange créature, dévouée jusqu'à la passion, tendre, aimante, sous le petit masque de moquerie qu'elle prenait aux jours heureux, sérieuse derrière son sourire railleur, et devinant la vie d'instinct, dans son ignorance de jeune fille.

Les femmes comme Clémence, et c'est là le châtiment de leur supériorité, se prennent ordinairement d'amour pour les natures plus faibles.

Elles aiment à protéger.

C'est un vice.

Mais, de grâce, n'allez pas la juger et la planter à votre guise dans quelque catégorie détestée. Clémence n'était pas un bas-bleu sans plume.

Grand Dieu! la chère enfant, la gracieuse et blonde fille! l'esprit choisi, le noble cœur! un bas-bleu!

Oh! non. C'était bien une femme comme vous pourriez l'aimer, une jeune fille. Sa force était pour la lutte.

En songeant à Gabriel, combien de fois, sur ce même lit blanc, aux simples rideaux de mousseline, combien de fois n'avait-elle pas pleuré comme une folle!

Aujourd'hui elle était sombre et résolue. Son délicieux visage vous avait, en petit, cet air que devait avoir le visage de César lorsqu'il passa le Rubicon.

La guerre était déclarée.

Et cet homme n'était pas son père!

Ce fut à ce moment qu'eut lieu dans la maison voisine, habitée par la famille de Marans, cette triple scène qui termine la première partie de notre récit :

Lucienne, feignant le sommeil pour recevoir le baiser de sa mère, madame de Marans se glissant tout habillée dans son lit pour recevoir le baiser de son fils, et Gabriel gagnant

sa chambre avec tous les signes du déscspoir.

Quand sa mère fut passée, Lucienne se mit sur son séant. Cette larme qui était tombée sur son front lui noyait le cœur.

Elle ne savait que résoudre, la pauvre fille. Parler à sa mère, c'était lui dire : J'ai ton secret, la faire rougir peut-être!

Lucienne eût voulu être morte.

Puis, tout ce que lui avait dit Clémence revenait tumultueusement à son esprit : des dangers inconnus, des malheurs qu'on ne pouvait ni prévenir ni combattre. Quelque chose de fatal et de terrible!

Lucienne tremblait de tous ses membres. Elle avait froid jusqu'au cœur.

Elle priait Dieu ardemment, la pauvre âme aux abois.

Puis elle se disait :

« Clémence se trompe peut-être. Elle est bonne; son intelligence est au-dessus de la mienne; mais elle est un peu romanesque, Clémence! »

Autre punition des femmes qui savent trop ou qui peuvent trop.

Elles sont *romanesques!*

On leur jette cette injure sans songer qu'une femme romanesque est tout ce qu'il y a de plus vulgaire parmi les femmes.

Pour être romanesque, il faut border des souliers et porter un cabas comme Sophie Ponel.

Clémence était tout l'opposé du romanesque, qui est la faiblesse, l'ignorance ou l'avidité.

Clémence était la force précoce et la pensée mûrie avant l'heure dans la tristesse.

Mais la pauvre Lucienne cherchait à se rassurer.

Et une fois trouvé, ce premier jalon consolateur, voici la réaction qui se fait. Lucienne a tremblé devant des fantômes!

Puis la rechute au plus profond de la terreur!

Ne connaissez-vous pas les jeunes filles?...

Et cette fois, pour retrouver l'espoir, il ne suffisait plus de se dire : Cette Clémence est si romanesque! La rechute est chose grave. Mais dans les plis de son corsage, Lucienne avait une lettre cachetée qu'elle devait donner à son frère le lendemain matin.

Elle ne l'avait pas lue, cette lettre.

Mais elle eut un sourire en la sentant par hasard sur son cœur.

Un vrai sourire! Et la mâle figure du beau Mazurke passa comme une fière vision dans sa nuit.

La lettre était de Mazurke.

Elle sentait bien que Mazurke l'aimait.

Et c'était toute une chère histoire : Gabriel sauvé, sa mère sauvée, et le sauveur Mazurke !

Oh ! l'enfant qui accusait Clémence d'être romanesque !

Écoutez ! En songeant à toute la reconnaissance éventuelle qu'on allait devoir à ce vaillant rédempteur, Mazurke, elle mit ses jolies lèvres roses sur le papier de la lettre.

Un baiser, un ravissant baiser, tout tendre et tout chaste, qui teignit en rose son front, ses joues et ses épaules.

Hélas ! Mazurke ne savait pas cela !...

Lucienne s'endormit. Elle eut des songes où Mazurke souriait.

L'amour vient comme cela, soyez sûrs, de loin, beaucoup plus vite que de près.

Madame de Marans ne s'endormit pas si vite.

Elle aussi avait senti une larme sur son front, une larme de son fils.

Le cœur des mères ne ressemble point au cœur des jeunes filles. La douleur y est lente et profonde. Il n'y a point de rêves pour la guérir, point de sommeil pour l'éteindre.

Madame de Marans se releva et alluma sa lampe. Nous n'avons pas besoin de dire que c'était une femme merveilleusement belle, puis-

que nous l'avons déjà montrée au lecteur sous le nom de la Lovely.

C'était bien la Lovely. Et maintenant que nous savons cette circonstance écrasante pour la beauté d'une femme : qu'elle avait des enfants de vingt ans, nous répétons qu'elle était jeune comme la suprême beauté, plus belle que sa fille, et plus belle que Clémence.

Les larmes qui vieillissent la faisaient adorable.

Elle pleurait silencieusement.

Elle se mit à genoux pour prier.

Elle avait un fils et une fille, un fils que nous avons vu apprécier par la femme qui l'aimait, une fille dont la pureté naïve et l'excellent cœur étaient ceux d'un ange.

Sa passion de mère était pour son fils.

Non pas que l'amour qu'elle portait à Lucienne fût au-dessous de la tendresse ordinaire d'une mère. Mais Gabriel! Gabriel! tout pour Gabriel!

C'était un dévouement ardent, fanatique, qui durait depuis le jour de sa naissance.

Et Gabriel était menacé!

Par excès de tendresse, madame de Marans avait suspendu elle-même cette menace sur la tête de son fils adoré.

Ces trames diaboliques, qui s'ourdissaient

contre elle de l'autre côté de la charmille, elle les ignorait. Ce n'était pas là qu'allaient ses craintes. Elle avait bien assez à redouter ailleurs.

La conscription! ce mot la faisait pâlir et défaillir.

Car ce mot renfermait pour elle le plus terrible de tous les dangers.

Elle avait la somme prête, en cas de malheur, mais cela pouvait ne point suffire. Le danger n'était pas dans ce fait de tomber au sort.

Le danger était dans une révélation possible.

Un voile qui allait se déchirer peut-être...

Un mensonge, pieux dans son intention, mais imprudent, mais impossible à soutenir jusqu'au bout, allait se découvrir.

On avait laissé croire à cet enfant qui vivait par l'orgueil, à M. le docteur Gabriel de Marans, qu'il était le descendant d'une grande famille; on lui avait fait une position suivant son envie.

Et la conscription! ce crible où tout nom doit passer...

C'était demain!

Elle priait Dieu, la mère qui n'avait plus un jour peut-être pour se montrer à son fils sans rougir. Oh! sa prière était touchante comme les pleurs qui roulaient lentement sur sa joue.

Mais elle n'était pas vaincue en face de ce

péril si prochain. Une mère est comme le soldat qui meurt et ne se rend pas.

Dans le prie-Dieu où elle s'agenouillait, entre un livre d'heures et un saint médaillon, il y avait une petite boîte portant cette étiquette :

« *Pour Gabriel.* »

Cette boîte contenait cent louis d'or : le prix d'un homme.

Et elle se disait :

« S'il tombe au sort, j'irai tout de suite, à l'heure même... et peut-être qu'il n'aura pas le temps de savoir... »

De l'œil, elle comptait les pièces d'or, sa seule épargne, son espoir et son salut ! Elle avait envie de les baiser, comme Lucienne baisait la lettre de Mazurke.

Gabriel, lui, ne priait ni ne pleurait.

Il arpentait la chambre en s'arrachant les cheveux.

Méritait-il tant d'amour et tant de larmes ?

Ma foi, oui, au fait ! c'était un enfant malade au moral, voilà tout, et Clémence seule avait le droit de le juger sévèrement parce qu'elle l'aimait de tout son cœur.

Demain, nous ne pourrons peut-être plus parler ainsi, car il était dans cette funeste voie

où l'honneur même trébuche trop souvent. Mais enfin, ce soir, Gabriel n'était encore qu'un petit fou, joueur, bon à mettre à Charenton et orgueilleux comme une femme orgueilleuse.

Joli homme! un peu trop joli!... le portrait de sa sœur.

Amoureux de Clémence quand le jeu ne l'affolait pas, et pouvant dire même qu'il était devenu joueur un peu par amour de Clémence.

Brave, ombrageux, spirituel, savant déjà dans son art, généreux, fanfaron, et entiché de sa noblesse.

Cette nuit il avait perdu dix mille francs sur parole.

Et il devait, en outre de cela, Dieu sait quoi et Dieu sait à qui.

Mais la dette de cette nuit était une *chose sacrée;* il s'agissait d'un drôle de profession. L'honneur défend absolument de faire attendre ces gens-là!

Gabriel songeait à se jeter à l'eau. L'image de Clémence lui apparaissait comme un reproche.

Et le pauvre M. Raymond qu'il devait panser ce soir!

Et tous ces remords qui viennent au moment de la perte.

Mais tout cela n'était rien : le terrible, le poi-

gnant, c'était ceci : dix mille francs à payer demain, sous peine d'être déshonoré, et pas le premier louis!

Plus d'un Gabriel s'est fait sauter la cervelle pour moins que cela.

Mais Gabriel avait au moins ceci qu'il idolâtrait sa mère. L'idée de sa mère l'arrêta.

Il finit par se mettre au lit. Ses rêves à lui furent trèfle, carreau et pique. Cependant, vers le matin, il jeta ses cartes pour courir à Clémence qui lui souriait et l'appelait dans ces belles campagnes fleuries, domaine des poëtes, bonheur des songes.

X

Un squelette, un vieillard et un homme endormi.

L'ordre chronologique, qu'il faut toujours respecter autant que possible, nous force à laisser dormir un instant la famille de Marans pour conduire le lecteur dans un endroit...

Mais voilà véritablement l'embarras! Comment décrire un endroit où l'on n'y voit pas?

La nuit terrestre a toujours quelques lueurs. Au fond du bois le plus épais, si noires que vous supposiez les ténèbres, vous verrez toujours un petit coin du ciel; les grands troncs forestiers s'élancent comme de sveltes colonnes, les buissons remuent confusément à la brise, et là-bas

ce bouleau apparaît, long et blanc comme un spectre immobile.

Dans la pièce la plus sombre et la mieux fermée il y a une fente, un rien, le trou de la serrure.

Un cachot a sa meurtrière, une cave son soupirail.

Ici, rien!...

Pas un rayon.

L'obscurité mate, uniforme, profonde.

Figurez-vous l'intérieur d'un tombeau!

Et pourtant, dans cet endroit où nous descendons sans chandelle, on respirait à peu près. L'air n'y était point trop méphitique. On y éprouvait seulement cette sensation de froid et d'humidité que les gourmets ne détestent point et qui dénote un bon caveau.

Il devait donc y avoir une communication quelconque entre ce trou et l'air libre. Nous ne sommes pas tout à fait au centre de la terre.

D'ailleurs, si l'œil ne s'habituait point à ces ténèbres complètes, il y avait du moins des bruits qui annonçaient la vie extérieure et lointaine.

Un murmure continu d'abord, puis de temps à autre un roulement sourd qui naissait, s'enflait et mourait.

Nous ne faisons pas de fantastique du tout, et nous pouvons dire que ce roulement était, suivant toute apparence, celui de quelque voiture passant sur le pavé, à droite ou à gauche de ce trou mystérieux.

A l'intérieur, on entendait aussi quelque chose, surtout quand le murmure s'affaiblissait et que nul roulement ne se faisait ouïr.

C'était alors comme le bruit d'une respiration égale et forte : le souffle d'un homme endormi paisiblement.

L'heure qu'il était, impossible de vous le dire autrement qu'en reprenant notre rôle de conteur, car, dans ce diable de trou, le jour et la nuit se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Chez les vivants, l'aube commençait à poindre.

Le soleil aurait pu jeter à profusion sur la terre ses rayons éblouissants, que notre cave ne s'en fût point aperçue.

Seulement, si l'obscurité restait la même, les mouvements supérieurs augmentaient, et il y avait, parmi ces bruits mêlés, de soudains ébranlements : sans doute, quelque lourde charrette, écrasant la chaussée de son poids.

Vers ce moment, le dormeur, car il y avait bien positivement un dormeur, changea de position. Vous eussiez dit qu'il était couché sur un

lit de pièces d'or, tant le son produit fut métallique.

Des pièces d'or, cela n'est pas un bon lit, quoique les poëtes parlent toujours de gens qui nagent, qui se baignent, qui se plongent dans l'or. Demandez au roi Midas si l'or vaut, comme couchette, la plus plate de toutes les paillasses!

Ce bruit eut comme un écho faible à quelques pas. D'autres pièces d'or remuèrent, et dans ces ténèbres épaisses, deux yeux phosphorescents jetèrent des rayons verdâtres.

En même temps une ligne faiblement lumineuse se dessina, très-loin ou très-près, car l'obscurité confond toutes les notions de distance.

La ligne grandit, glissa sur le sol, éveillant çà et là un reflet, parce que le sol était réellement jonché de pièces d'or. On eût pu voir dès lors que cette traînée de lumière passait entre la terre et le battant d'une porte.

Une clef tourna péniblement dans une serrure rouillée dont le pêne s'échappa en criant.

Puis la porte elle-même cria en roulant sur ses gonds.

Sur le seuil, élevé de deux ou trois marches, une lampe brilla. Le trou fut éclairé.

— Au chat! au chat! gronda une voix tremblotante et cassée.

Les deux yeux verts appartenaient à un assez beau matou qui disparut derrière des planches amoncelées.

Ce que la lumière de la lampe fit sortir de cette nuit était extrêmement bizarre, et nous allons vous le dire tout au long.

C'était une grande salle souterraine, n'ayant d'autre issue visible que la porte récemment ouverte où se montrait la lampe. Les murs en étaient couverts de scories salpêtrées et de toiles d'araignées brillantes comme des stalactites.

La voûte s'étayait à trois gros piliers de pierre.

Au centre de cette voûte, il y avait une sorte de fente, fermée hermétiquement par une trappe, et assez semblable au trou supérieur de ces caisses d'épargne en argile que les pauvres préfèrent parfois aux caisses d'épargne philanthropiques (à cause des éventualités de gouvernement provisoire), et qui s'appellent vulgairement des *tirelires*.

Autant qu'on pouvait le conjecturer, cette cave était en effet une énorme tirelire.

Du moins la lampe éclairait-elle des traînées de louis et de véritables montagnes de sacs de mille francs.

Lesquelles richesses, d'après leur disposition même, avaient dû être lancées par la fente de

la voûte, absolument comme l'enfant ou le pauvre jette des gros sous dans son tronc de terre cuite.

La lampe était portée par un vieillard arrivé aux plus extrêmes limites de la vie : un pauvre corps courbé, chancelant, osseux ; une tête sèche comme parchemin ; des yeux éteints et perdus derrière un long nez corvin qui saillait d'un écheveau de rides.

Dans son autre main, le vieillard portait un pistolet tout armé.

Au beau milieu de la cave, sous la fente même, le dormeur, dont nous avons entendu la respiration dans l'obscurité, s'étendait tout de son long sur un monceau de sacs de mille francs.

Auprès de lui, accroupi contre la base de l'un des piliers, était un squelette humain, les genoux à la hauteur de l'estomac, et la tête appuyée sur ses deux mains symétriquement disposées en éventail le long des grandes cavités de ses joues.

Du seuil, le vieillard, masqué par un pilier, ne pouvait voir ni le dormeur ni le squelette.

Et néanmoins tout ceci était plein d'une glaciale et pénétrante terreur, car le vieillard descendait les marches une à une.

Le dormeur souriait à un rêve.

Les yeux caves du squelette, où la lumière égarée mettait de fantastiques regards, semblaient contempler fraternellement ce compagnon de tombe.

Ce squelette, alors qu'il avait de la chair et des muscles sur ses os, était venu là, lui aussi, plein de vie...

Maintenant, deux ou trois lambeaux de drap tombés à terre, et qui avaient été ses habits, un long poignard que les vers n'avaient pu mordre, et la charpente osseuse, disséquée par le temps : voilà tout ce qui restait.

L'homme était mort certainement dans la position qu'occupait son squelette, mort lentement, sans combat, mort de faim, dans le découragement morne, accroupi, écrasé, gardant cette pose que les fous prennent si souvent : la mâchoire étayée par les deux paumes des mains, et les doigts montant aux tempes.

Rien que la vue de ce squelette était un présage affreux et une menace épouvantable.

Mais le dormeur souriait à son rêve.

Il était beau, il était jeune. Sa tête insouciante et heureuse se renversait parmi ses grands cheveux noirs bouclés.

Le vieillard avait descendu la dernière marche.

— Au chat! au chat! au chat! répétait-il avec cet accent bénin et grondeur à la fois des antiques grigous; je ne sais pas par où vient ce coquin de chat, moi... Où passe un chat, un voleur maigre peut se glisser... Il faudra faire une visite derrière les planches.

Il avançait toujours, mais son regard semblait craindre d'arriver au squelette, et il continuait de bavarder comme un homme qui a peur.

— Ces chats! ces chats! disait-il; ma parole!... de vraies pestes! ça entre partout, partout, partout!... J'ai bien envie...

Il s'interrompit, parce que son regard, sollicité malgré lui, venait de tomber sur le squelette.

De là au dormeur, il n'y avait qu'un saut.

Le vieillard frémit de tout son corps et fit plusieurs pas en arrière.

Il venait de découvrir le dormeur.

D'instinct, il leva son pistolet et visa d'une main tremblante.

Si vous aviez vu Mazurke!... A propos, c'était Mazurke, ce beau dormeur, nous avions oublié de vous le dire. Si vous l'aviez vu rire dans son sommeil heureux!...

Il ne se doutait guère, le bon garçon, du danger qui le menaçait.

Il ne se doutait guère non plus des circonstances étranges qui accompagnaient son sommeil.

Ce lit de pièces d'or, ce squelette accroupi à son chevet! un conte de fées, ma parole! Et Mazurke qui n'était pas poëte!

Témoin le déjeuner de la veille.

Mais par où diable était-il venu là, ce pauvre Mazurke?...

Le vieillard, que vous eussiez reconnu malgré les vingt ans écoulés, car de quatre-vingt-quatre à cent quatre, la différence entre deux momies ne peut être bien grande, le vieillard, M. Honoré, le happe-monnaie du Puits-Rondel, le fantôme du souper des funérailles, se ravisa en homme sage qu'il était.

Ses doigts tremblaient par trop. Il pouvait manquer son coup. Et puis le bruit, malgré la solitude du quartier, pouvait avoir ses inconvénients.

Il déposa sa lampe à terre et se glissa bien doucement vers le dormeur.

En arrivant, il saisit le poignard du squelette.

Puis, avant de frapper, il se mit à regarder Mazurke.

— Beau brin d'homme! murmura-t-il; oui,

oui!... ça sera un squelette encore plus remarquable que papa Romblon!...

Il cherchait la place où frapper.

— Je ne le connais pas, moi, poursuivait-il, ce garçon-là... Mais si fait!... Il me semble... Au château de mon frère... il y a si longtemps!

Le vieillard était dans l'ombre du pilier. La lumière glissait sur le front de Mazurke qui n'en souriait que mieux.

Il devait, en vérité, faire un bien joli rêve, ce Mazurke, pour sourire si longtemps que cela!

Et c'était le comble du bizarre que ce sourire gaillard et jeune entre le squelette mort et le squelette vivant!

— Allons, allons, allons! dit bien doucement notre bon petit fantôme; finissons ça... mon café doit refroidir...

Il mit ses lunettes, prit une prise dans sa petite tabatière d'argent, et leva le couteau avec autant de sang-froid que s'il se fût agi d'ouvrir une pêche ou de peler une poire.

A cet âge vénérable, on se débarrasse de toute vaine sensiblerie.

XI

Où Mazurke a peur!

En revanche, à cet âge vénérable, on est sujet à beaucoup réfléchir.

Le vieillard, au moment où il allait frapper, se dit ceci :

— Si je le manque, ce matamore, il va m'étrangler comme un poulet!... Et, s'il m'étrangle, je n'aurai pas les quatre millions qui vont me mettre dans une si belle passe pour attendre mes vieux jours... Je n'ai guère plus de cent ans... et le journal d'hier parlait d'un paysan suédois qui a vu sa cent trente-septième année... J'irai bien jusque-là.

Il baissa le couteau.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, j'allais commettre là une action immorale... A quoi bon le tuer, ce grand coquin? Voici papa Romblon qui était plus gros que lui, et que je n'ai pas tué. Pourtant, papa Romblon ne nous gêne plus guère.

Il regardait le squelette en face, et il n'avait plus peur.

Pourquoi? Parce qu'il y avait là maintenant un vivant.

Mazurke rassurait le bon petit happe-monnaie, qui avait si grande frayeur d'être étranglé par Mazurke.

L'homme est bâti comme cela.

Le vieillard reprit :

— Eh bien, oui... oui, oui, oui! je vais le laisser là, bien gentiment, et je reviendrai dans huit jours lui faire un bout de visite... comme ça, ma conscience sera bien plus tranquille!

Il glissa le poignard sous sa houppelande pour que le dormeur ne trouvât pas une arme à son réveil.

Puis il se disposa à prendre congé.

Mais une question se présentait :

Par où cet homme était-il venu ?

Papa Romblon, lui, s'était introduit par la.

ruse, en suivant le vieillard ; mais le vieillard, plus rusé que lui, l'avait renfermé dans le trou.

Puisque Romblon y était mort, la cave n'avait donc pas d'issue.

Mais la présence de cet homme !

Le vieillard pensa tout naturellement que cet homme avait fait comme Romblon. Il était venu faire sa ronde la veille au soir après souper ; cet homme l'avait suivi, s'était faufilé derrière un pilier, etc.

Avant de se retirer, il jugea prudent néanmoins de visiter encore les parois de la cave. Tout était en bon état, sauf quelques planches tombées dans un couloir qui faisait cul-de-sac et n'aboutissait nulle part.

— Allons, allons, allons ! dit-il, je ferai attention une autre fois... Il est évident qu'il se sera vautré sous ces planches hier, pour se cacher, car ses habits sont en désordre et pleins de terre... Hier, je n'ai fait que descendre les marches, parce que je n'aime pas à voir papa Romblon le soir avant de me coucher... Il aura rampé derrière moi, comptant bien m'envoyer dans l'autre monde à ma prochaine visite... Ah ! ah ! ah ! mon mignon, ajouta-t-il en se tournant vers Mazurke, dans ces cas-là, il ne faut pas dormir comme un sabot en riant comme un

innocent à je ne sais quels rêves !... Bonsoir, mon ami!... Tu peux crier : on ne t'entendra pas... excepté peut-être ces messieurs qui viennent aujourd'hui... Mais s'ils t'entendent, tant pis pour toi !... ça sera plus tôt fait!... Bon somme!

Il remonta les marches, sortit et referma la porte.

En retombant, la porte fit un grand bruit.

Mazurke, réveillé en sursaut, se dressa d'un bond comme un homme qui a passé plus d'une fois en sa vie, sans transition, du sommeil à la bataille.

Il se crut le jouet d'une illusion. Ces ténèbres pesèrent d'abord sur son front comme un bandeau.

L'idée lui vint qu'il était fou, puis l'idée qu'il était aveugle.

Comme il y avait un pilier entre la porte et lui, il ne vit même pas cette ligne faiblement lumineuse qui passait sous la porte et qui allait s'éteignant à mesure que le vieillard s'éloignait.

La nuit, la nuit complète, épaisse, lourde, où planent le découragement et les terreurs.

Il avait froid. Tout son corps était meurtri et brisé, non-seulement par les coups reçus la veille au soir, dans la lutte avec les trois bandits,

mais encore par la chute même qui l'avait jeté au fond de ce trou.

Car c'était là que Mazurke était tombé au moment où nous l'avons vu disparaître.

Non pas là directement, mais au fond d'une sorte de puits, terminé en boyau, où Mazurke s'était trouvé tout à coup engagé, étouffé, serré entre les parois de glaise molle comme un piston dans un cylindre creux.

Bien qu'il fût étourdi à la fois par l'ivresse, par la bagarre et par l'atroce dégringolade qui le lançait ainsi à quarante pieds sous terre, l'instinct de la conservation le saisit, et il se prit à ramper dans cette manière de tuyau, dont les parois glissantes facilitaient son passage.

Vous avez vu souvent dans les villes de province et dans les quartiers de Paris qui ressemblent aux villes de province, ces petites trappes à un seul battant qui jouent sur leurs charnières, et qui, placées extérieurement au seuil de la maison, servent à encaver le bois ou la houille.

C'était une trappe de cette sorte qui avait tenu lieu de porte à Mazurke pour entrer en terre. Seulement cette trappe ne servait ni à encaver le bois ni à serrer la houille. Elle était recouverte d'une épaisse couche de sable où crois-

saient même quelques brins d'herbe, et si elle avait cédé sous le poids de Mazurke, c'était en brisant ses attaches rouillées et à contre-sens du mouvement naturel de sa charnière.

Il y avait gros à parier que les maîtres de la maison voisine eux-mêmes ne connaissaient point l'existence de cette trappe, qui n'avait peut-être pas joué depuis cent ans.

Du moins le sable, la terre et l'herbe en dissimulaient-ils entièrement l'existence.

Quand Mazurke fut passé, la trappe, comme ces portes qui se referment d'elles-mêmes, bascula et boucha le trou.

De sorte que nos trois bandits ou philosophes purent croire à un *truc* du Cirque (théâtre national), transporté dans ces lieux déserts.

Mais ils avaient les billets de banque : ce qui suffisait à leur conscience.

Mazurke rampa dans son tuyau comme un beau diable; il descendit d'abord, puis il remonta. Sa tête heurta contre des planches qu'il souleva par un dernier effort. Puis il se trouva dans un espace libre mais plus noir que l'enfer, où il fit quelques pas au hasard, en chancelant.

Il était suffoqué aux trois quarts.

Il trébucha au premier obstacle, tomba et s'endormit sur place.

Sans la porte que ce vieux coquin de happe-monnaie ferma trop rudement, Mazurke dormirait encore, tant il y allait de bon cœur.

Après tout, il ne s'était enivré que pour cela.

Et les beaux rêves qu'il faisait, si vous saviez! Un de ces paysages enchantés qui ne sont point de ce monde : le soleil au loin sur les moissons d'or, et tout près, l'ombre molle avec des gazons froids qui penchaient leurs pointes balancées sur le tranquille miroir d'un lac.

Le ciel plus bleu que l'espoir même à travers la sombre feuillée.

L'air du pays, ce nectar qui se respire!

Et deux femmes souriantes que le bonheur faisait sublimes; deux femmes belles qui s'entr'aimaient et qui l'aimaient, lui, Mazurke, le solitaire, l'abandonné, le fou qui faisait danser sa tristesse!

La jeune fille à la fleur bleue, et cette femme blanche et pâle qu'il avait vue passer en fiacre derrière la porte Saint-Martin.

Cette femme dans tout l'éclat d'une beauté mûre et splendide, que Yaume, l'ancien pâtour du Ceuil, appelait «la petite demoiselle.»

Berthe, l'aveugle, qui tenait Lucienne entre ses bras...

Et derrière ces deux visions bien-aimées, la figure d'un homme, regard doux et mélancolique, front pensif sous des cheveux blonds.

Oh! pauvre maître et pauvre frère!...

Voilà le rêve que Mazurke faisait.

Et, tout à coup, à la place de ce magnifique soleil des songes, la nuit réelle! au lieu de cette joie partagée, la solitude morne!

Mazurke se frotta les yeux. Peine perdue! cela ne le fit point voir.

Il avait une vague idée de la bataille nocturne; mais de ce qui avait suivi, pas le moindre souvenir.

La première pensée raisonnable qui surgit en lui fut que Romblon-Ballon l'avait fait jeter dans un cul de basse-fosse.

C'était à peu près vrai, sauf détails : Romblon avait voulu mieux faire.

Puis ces mille questions : « Où suis-je ? — Que s'est-il passé? » Il faut le dire, la nuit de son cerveau était toute pareille à la nuit de la cave.

Ce n'était certes pas une prison que ce trou : il n'y a point de prison comme cela. Qu'était-ce?

A cette profondeur, les bruits changent de nature. Mazurke écoutait les voitures qui passaient, et il se disait :

— C'est la Seine qui roule au-dessus de ma tête. On dit qu'il y a des souterrains sous le fleuve... Mais comment diable suis-je dans un souterrain sous la rivière ?

Il fit un pas. L'or sonna sous les talons de ses bottes.

— Bon ! autre illusion ! De l'or dans ce trou !

Il se baissa et sentit les sacs. Il en souleva un. Pas possible de se méprendre !

Il le lâcha. Le sac tomba, rendant le gémissement des écus, lequel ici s'étouffa sans écho. Mazurke se pressa la tête à deux mains.

La folie venait réellement, parce que toutes ces choses, il les prenait pour des illusions de la démence. Et quand on commence à douter de sa raison, la raison s'en va.

— Holà ! fit Mazurke, n'y a-t-il personne ici ?

Il était brave comme un chevalier errant.

Mais sa voix lui fit peur.

Sa voix qui frappait la voûte basse et retombait sur lui pesante, sourde, étouffée.

Pour un empire, il n'eût pas prononcé un mot de plus.

Il se tenait coi, comme s'il eût senti quelque rocher branlant suspendu au-dessus de sa tête.

Sa force morale et sa force physique étaient, à cette heure, si complétement écrasées, qu'un

enfant l'eût terrassé, qu'un soupir lui eût donné la chair de poule.

Ce qui était à droite, à gauche, devant lui, derrière lui, ce qui était sur sa tête, il ne le savait pas.

Et la fièvre qui venait peuplait de fantômes ces espaces inconnus.

Il les voyait qui s'approchaient lentement, lentement, longs et grands sous le suaire, dont les plis roides tombaient à leurs pieds.

Leur cercle livide se rapprochait.

Il sentait leur haleine glacée.

Leurs orbites sans yeux le regardaient fixement.

Ses tempes battaient froides et mouillées. Ses jambes tremblaient. Il se faisait petit pour éviter d'horribles attouchements.

Puis, sur cette cohue funèbre, un vent mystérieux soufflait. Les spectres immobiles oscillaient comme le brouillard blanc des marais au premier effort de la brise. Ils se choquaient, mêlant leurs formes effacées, et la nuit se refermait sur eux.

Mazurke défaillait ; tout son corps s'inondait de sueur.

Tout à coup, au fond de l'ombre, deux rayons verdâtres s'allumèrent.

Ils se mouvaient tortueusement et semblaient s'avancer vers Mazurke qui mit ses deux mains sur sa poitrine haletante.

Les deux rayons avançaient toujours, tantôt se voilant, tantôt brillant plus fort et mettant des reflets rouges parmi leur vert sombre.

Mazurke tomba sur ses genoux.

XII

Tête-à-tête.

Il y a dans un roman de Walter Scott, un des derniers, un de ceux où son miraculeux talent faiblit un peu, dans *Robert de Paris,* une scène qui fait dresser les cheveux.

C'est Robert enfermé dans un cachot de quelques pieds carrés, côte à côte avec un tigre royal.

Il fait nuit. Les yeux du tigre flamboyaient dans l'ombre, à peu près comme ces deux étoiles verdâtres qui épouvantaient si grandement le pauvre Mazurke.

Robert est sans armes, assis sur son escabeau. Quand ses yeux se sont habitués à l'obscurité, il

aperçoit les profils terribles du monstre, accroupi, ramassé sur lui-même, prêt à se ruer, et dont l'œil sanglant le dévore déjà.

Mais Robert n'a pas peur, et tout est efféminé dans cette Constantinople tombée : même les tigres ! Le comte de Paris prend à deux mains son escabelle massive et casse la tête du tigre comme une calebasse vide.

Allons, Mazurke ! Pousse au monstre, et

D'un sac de mille francs, lancé d'une main sûre,
Ouvre-lui dans le flanc une large blessure !

Ne vaux-tu pas Robert, comte de Paris, toi qui as battu en ta vie des gardes du corps, des gendarmes, des Autrichiens, des Arabes et des municipaux !

Mordiable, sus au tigre !...

Hélas ! Mazurke avait peur !

Heureusement, dans sa détresse suprême, il eut l'idée de crier :

— Au chat !

Et les terribles rayons verts disparurent.

Voilà le héros de notre roman ! un dadais qui aime la danse, qui tombe dans les trous quand il a bu du madère, et qui a peur des chats !

Mais avant de l'écraser sous votre juste mépris, ô citoyens ! donnez-lui une épée, un sabre,

un gourdin, n'importe quoi, et mettez-le, à jeun, en face de quatre autres héros de roman.

Nous parions un franc qu'il les fera sauter comme des puces !

En attendant, il restait toujours à la même place, se tâtant le corps pour savoir s'il était bien éveillé, se torturant l'esprit pour comprendre le miracle de sa présence dans ce trou.

Il étendit les bras et ne toucha rien. Il aurait pu en faire autant dans son cabinet de toilette, mais cela lui donna l'idée de l'immensité.

Le vide. Et peut-être, s'il se hasardait à faire un pas, quelque précipice invisible.

Il se releva. Puis il se laissa choir de nouveau, assis sur la terre humide.

Ce serait un volume qu'il faudrait pour faire le détail de ses pensées. Sa vie entière passa devant ses yeux, comme à l'heure de l'agonie.

C'était la fin.

Cette mort anticipée qu'il subissait, ce découragement inconnu, cette nuit sépulcrale et le froid qui courait dans ses veines, tout cela lui disait : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Et les deux noms aimés venaient à sa lèvre comme un suprême gémissement.

Berthe et Lucienne! la femme qu'il cherchait depuis tant d'années, et la jeune fille que Dieu

avait jetée sur son chemin comme une consolation de son passé solitaire, comme une radieuse promesse d'avenir.

Berthe! encore quelques efforts et il allait la retrouver. Lucienne! oh! la pauvre fleur bleue, cet aveu d'un amour qui n'avait point parlé!

Mazurke la chercha, la petite fleur; il la mit sur ses lèvres. Son cœur se fondit; deux larmes roulèrent le long de ses joues.

Comme il la baisait, sa fleur, tout ce qui lui restait du monde!

Il pensait :

« Je mourrai ainsi, avec ma fleur sur la bouche... »

Mais ne croyez pas que l'élégie pût pleurer comme cela bien longtemps dans l'âme de notre Mazurke.

C'était de la surprise. Après un coup de massue, quelques moments de faiblesse sont bien permis. Pendant qu'il se livrait ainsi, faute de mieux, aux méditations les plus touchantes, une idée traversa son cerveau tout à coup.

Il se redressa comme un ressort.

Adieu la peur, le découragement et la poésie fugitive!

Cette nuit, cette nuit odieuse, cette nuit qui l'oppressait, il allait la combattre.

Sa poitrine rendit un cri de triomphe.

Il venait de plonger la main dans la poche de son habit et sa main avait rencontré une de ces petites boîtes, providence portative des fumeurs, qui contiennent un cent d'allumettes-bougies.

Il y eut un frôlement sec, puis cette petite fusée qui précède l'embrasement du soufre, puis enfin une lueur.

Mazurke voyait.

Pas beaucoup, car cette microscopique lumière éclairait à peine le pilier le plus voisin, allumant çà et là au loin une vague étincelle sur le salpêtre des murailles et faisant miroiter faiblement les louis d'or sur le sol.

Mais cela suffisait. Ce n'était plus la nuit. Mazurke eût tué deux tigres comme celui du comte de Paris !

Du premier coup d'œil, il soupçonna la vérité. Seulement il se trompa en pensant qu'on l'avait enfermé là de propos délibéré comme dans une prison sarcophage. Mais l'erreur était assurément excusable puisqu'au moment où son allumette mourait, son regard arrivait au squelette.

— Oh ! oh ! dit-il tout haut, voici un pauvre diable qui m'a devancé... Il paraît qu'on meurt ici tout de bon !

La bougie était éteinte.

Mazurke, dans ces ténèbres revenues, eut peut-être un petit tressaillement, car le squelette était un fâcheux programme et semblait dire : « Ami, toi et moi nous ferons bientôt la paire. »

Mais bah! ce squelette n'avait sans doute pas, de son vivant, trouvé dans sa poche une boîte d'allumettes-bougies.

Mazurke fit prendre feu à la seconde.

Celle-ci lui servit à reconnaître le trésor amassé dans cette cave. Dans la position où était Mazurke, on a tout naturellement cette belle vertu : le mépris des richesses. Une bougie, c'est-à-dire le quart d'une minute lui suffit pour inventorier ce monceau d'or et d'argent.

— C'est égal, murmura-t-il comme la seconde bougie s'éteignait en lui brûlant un peu les doigts, une fois dehors, je ne serai pas fâché de savoir où ces messieurs mettent leurs épargnes. En somme, il y a une part de ce bel argent qui est à moi... nous pourrons y revenir.

Fanfaron de Mazurke! avant de revenir, il faudrait s'en aller. Et le squelette ne mourut peut-être pas là pour son plaisir!

A l'œuvre! laissons le squelette et l'or. La troisième bougie et les suivantes furent employées par Mazurke à visiter tous les recoins de la cave pour chercher une issue. Il trouva une belle

porte en chêne massif, renforcée par une armure de fer qui eût défié la hache, et rien de plus.

Les bougies brûlèrent, et Mazurke fit une lieue en long et en large dans le souterrain. Il n'y eut pas un pouce carré de muraille qu'il n'éprouvât de l'œil et de la main, surtout derrière ces fameuses planches où le tigre domestique s'était retiré.

Rien! les parois étaient tantôt maçonnées, tantôt taillées simplement au pic dans la terre rocheuse, mais nulle part la moindre fissure.

Si Mazurke avait eu souvenir de son entrée, ce n'est point aux murailles qu'il aurait cherché. Mais étant donnée cette circonstance de l'oubli complet, et cette autre circonstance que les allumettes-bougies ne pouvaient guère durer plus d'une heure, il y avait mille à parier contre un que le squelette allait avoir bientôt un pendant.

Ce fut du reste le squelette qui arrêta les recherches de Mazurke.

Quand ce dernier fut arrivé au pilier où s'adossait le mort, il ne put s'empêcher de faire halte, car l'inutilité de ses investigations lui ramenait des idées terriblement noires.

Et la boîte de bougies se vidait si vite!

Mazurke s'assit sur les sacs d'argent, face à face avec le squelette.

Il le considéra longuement.

La bougie qu'il tenait entre ses doigts s'éteignit. Il n'en ralluma point d'autre.

L'image du squelette restait en quelque sorte imprimée sur sa rétine. Il le voyait parfaitement dans les ténèbres, avec les trous de son visage et les angles aigus que formaient ses membres ramassés.

En ce moment, Mazurke était immobile comme le squelette lui-même.

Et par un singulier hasard, il avait pris à son insu la pose même du squelette.

Il était accroupi, lui aussi, les genoux à la hauteur de l'estomac et la tête prise comme dans un étau entre les deux paumes de ses mains.

Il songeait. Il se défendait contre une idée redoutable qui voulait entrer malgré lui dans son esprit ; une de ces idées qui hâtent l'agonie et font les dernières heures furieuses.

Cet homme était mort de faim !

Il n'y avait pas à en douter. Il était mort assis, sombre, écrasé par le désespoir.

Et lentement, sans doute, après avoir empli le souterrain de ses cris, après avoir écorché de ses ongles saignants le chêne de cette porte inflexible.

L'affaissement avait succédé à la rage. Il s'é-

tait mis là, sur la base de ce pilier, l'écume à la bouche, les yeux hors du front, le blasphème dans l'âme.

Sa tête était tombée entre ses mains. Et la mort l'avait pris...

Mazurke voyait en quelque sorte ce solitaire et lugubre drame, il le voyait; sa fièvre grandissait. Des frissons passaient dans la moelle de ses os.

Et, chose étrange! la faim, sollicitée par ces appréhensions mêmes, venait déjà impérieuse.

Libre, il eût jeûné longtemps encore. Dans ce cachot, auprès de cet homme que l'inanition avait tué, il sentait son estomac vide, et souffrait par anticipation l'atroce supplice de la famine.

Il se leva et secoua ses membres, comme s'il eût craint déjà de les voir engourdis.

Il y avait encore à explorer le coin du souterrain qui était derrière le squelette.

Dernier et bien faible espoir!

Une bougie fut allumée, et il chercha.

Derrière le squelette, parmi les lambeaux informes de ses vêtements qui étaient tombés pièce à pièce, un objet brillait. Mazurke se baissa. C'était le fermoir d'acier d'un grand et gros portefeuille, dont le cuir était rongé en

partie, mais qui gardait encore le nom de Romblon père, écrit sur sa couverture.

Le squelette était une personne de connaissance.

Mazurke ramassa le portefeuille et l'ouvrit.

XIII

L'avant-dernière bougie.

Si Mazurke avait pu conserver l'ombre d'un doute sur la question de savoir en quel lieu il se trouvait, le nom gravé sur le porteuille l'aurait fixé tout de suite.

Sa conversation avec Romblon-Ballon lui revint en effet à la mémoire. Il se souvint de ce singulier récit de la disparition de Romblon père qui avait essayé de suivre ces voitures mystérieuses, partant du Pont-Neuf et menant les héritiers de feu Jean de la Mer au lieu de leurs réunions annuelles.

Romblon père avait surpris le secret de la

tontine à outrance; bien plus, il était entré dans la tirelire commune. Mais il n'en était pas sorti.

Entre morts, on n'est pas tenu à ces délicatesses qui facilitent et assurent les relations entre vivants. Mazurke ne se fit aucun scrupule de fouiller le portefeuille de papa Romblon, portefeuille que Ballon lui avait dit être si précieux et si bien garni!

Papa ayant l'habitude, toujours au dire de son fils, de coucher toutes choses par écrit et de serrer soigneusement tout ce qui lui tombait sous la main.

Le portefeuille était en effet bourré, obèse, gonflé comme l'abdomen vêtu de nankin de notre ami Ballon. Il y avait des volumes sous cette enveloppe de cuir, rongée par les vers.

Il y avait d'abord des profusions de lettres de la maison Isidore-Baptiste et comp., ce qui tendrait à prouver que cet établissement digne de respect existait avant la révolution de février.

Avant de présider le club solidant et communautal de Pantin, l'auguste Brioland se livrait déjà aux arts d'observation, et en quittant la vie politique, il n'avait fait que reprendre son ancien métier.

Ainsi soit dit pour Sophie Ponel, nièce de

Coquillon, D. M. P., et surnommée l'Aménité, à cause de la douceur de son caractère; ainsi soit dit de Midola (Ernest), propriétaire du *Melon enragé.*

Quant à Bubart, c'était un loup dans le troupeau. Il avait subi des condamnations qui attaquaient son honneur!

Toutes ces lettres de la maison Isidore-Baptiste et comp. indiquaient un ensemble d'efforts tendant tous au même but.

Ce but était de trouver, sous leurs noms d'emprunt, les héritiers de Jean de la Mer, les membres de la tontine à outrance.

Le vieux Romblon exploitait toujours le système de *black-mail,* système continué honorablement par le volumineux sportsman Romblon-Ballon, son fils et son unique héritier.

Mazurke put suivre les filières à l'aide desquelles on avait successivement reconnu le docteur Morin, le vieux Houël, Cousin et ami, Guérineul, Olivette, et enfin Menand jeune, ancien notaire et Artichaut, qu'une forte odeur d'oignon cru avait trahi, malgré son noble nom de Beaujoyeux.

Papa Romblon n'avait plus à trouver que Fargeau et le happe-monnaie Honoré, parmi les membres de la tontine, et en dehors, Lucien,

Berthe et Tiennet Blône, lesquels n'avaient point acquiescé.

Mais son œuvre avait été rudement interrompue, et cet homme prudent ne devait plus rançonner personne.

Il existait entre papa Romblon et la maison Isidore-Baptiste et comp. des relations tellement intimes, qu'on pouvait regarder Romblon comme l'un des commanditaires de cette utile entreprise. Il existait en outre entre lui et Bubart (Baptiste) des relations secrètes qui devaient, suivant toute apparence, être un mystère pour les autres chefs de la maison.

Le portefeuille contenait des lettres en chiffres, des *grilles* ou clefs pour les messages sympathiques.

Sur l'une des pages de chagrin qui sont au centre de tout portefeuille, Mazurke trouva deux mots écrits symétriquement :

Romblon-Raison.

Comme toutes les choses mystérieuses et qu'on n'explique point de prime aspect, ces mots le frappèrent plus fortement que bien d'autres choses en apparence plus importantes.

Il resta dix minutes à deviner ce rébus dont le mot lui échappa en définitive.

Mais les deux rimes se gravèrent d'elles-mêmes dans sa mémoire et involontairement ; pendant tout le reste de son investigation, il allait répétant :

— Romblon-Raison... Romblon-Raison!

C'était un grand enfant, vous savez bien...

Nous ne ferons pas l'inventaire complet de tout ce que contenait le portefeuille du papa. Les choses les plus disparates s'y trouvaient accolées. Nous parlerons pourtant d'un pauvre petit papier qui fit battre bien fort le cœur de Mazurke.

C'était la promesse de mariage, souscrite autrefois par Lucien Créhu de la Saulays au profit de sa cousine Berthe; la promesse de mariage que la pauvre aveugle n'avait jamais lue et qu'elle aimait tant! la promesse que Fargeau avait indignement volée dans le creux du chêne de la Mestivière, à l'instant même où l'aveugle la cherchait d'une main tremblante pour savoir si elle devait vivre ou mourir...

Mazurke baisa ce papier froissé et jauni par le temps. Un monde d'idées s'éveillait dans son esprit et dans son cœur; il sautait à pieds joints par-dessus ces vingt années; il voyait le vieux château, la figure pâle de Jean Créhu avec son cadre de barbe blanche, et Berthe, appuyée mol-

lement au bras de Lucien, sous les grands arbres de la forêt du Ceuil.

Toutes ces choses qui lui parlaient si énergiquement de sa jeunessse!

Et il se disait, car il était Breton :

— Quand on va mourir, le passé revient tout à la fois : je vais mourir!

Mais il se demandait aussi, et cela l'intriguait presque autant que les trois flambeaux fantastiques pendant que les philosophes lui donnaient des coups de bâton sur le crâne :

— Comment diable ce vieux coquin de Romblon s'était-il procuré cette promesse de mariage?

Ma foi, comme il se procurait tout, ce brave homme, en la trouvant quand elle n'était point perdue.

L'inventaire du portefeuille était à peine à moitié, et il n'y avait plus guère de bougies.

Mazurke cessa de chercher au hasard. Il y avait une chose qu'il voulait voir avant tout, et il était sûr de la trouver dans le portefeuille.

S'il avait oublié, en effet, les circonstances de son entrée dans la cave, comme cela ne manque jamais d'arriver pour les derniers moments de l'ivresse qui se résout dans le sommeil, il se souvenait au contraire parfaitement de la con-

versation qu'il avait eue avec Ballon dans le boudoir de madame de Beaujoyeux.

Ballon lui avait dit :

— Ah! si papa n'avait pas emporté son carnet, nous saurions bien tout ce qui a rapport à la succession de Jean Créhu, car il avait une copie du testament !

C'était cette copie que Mazurke cherchait.

Pour mettre la main dessus, il lui fallut fouiller tous les plis et toutes les poches secrètes du portefeuille.

Enfin, il la trouva et se mit à la lire avidement.

Les termes de l'acte lui étaient bien connus, mais, après vingt ans, il n'avait plus présentes les diverses dates. Ainsi, par exemple, il n'aurait point su dire à quelle époque, faute d'avoir rempli la condition principale du testament (la réunion sur une seule tête de toutes les portions de l'héritage par suite du décès de tous les cohéritiers), les membres de la tontine devaient se trouver déchus de leurs droits qui passaient à Berthe Créhu de la Saulays.

La copie du testament lui donna ces dates.

Les vingt ans accordés aux membres de la tontine pour arriver à un résultat s'ouvraient à partir du 13 mai 1829.

En conséquence, le 13 mai 1849...

On était au 11. Il restait deux jours.

Le portefeuille s'échappa des mains de Mazurke qui tomba dans une profonde méditation.

Deux jours ! Et, sauf un seul, tous les membres de la tontine vivaient !

Il fallait que, dans ces deux jours, on fit ce que vingt ans n'avaient pu faire, ou que les biens de Jean Créhu avec toutes les rentes accumulées retournassent à Berthe l'aveugle.

Car Berthe vivait, Mazurke en était sûr ; et il pensait bien que son existence n'était point ignorée des membres de la tontine.

Ce qui résultait de tout ceci, c'est que Berthe, de façon ou d'autre, allait être assassinée sous deux jours.

Évidemment, ces hommes ne pouvaient renoncer à cette fortune qui était entre leurs mains. Et comme Berthe seule leur faisait obstacle, Berthe devait disparaître.

Mazurke savait qu'un crime ne leur coûterait rien, pas même un remords.

Et Mazurke était là entre quatre murs, sous une voûte impénétrable. Mazurke était prisonnier, c'est-à-dire inutile, impuissant !

Il restait assis, la tête inclinée sur sa poitrine, mais le sang bouillait déjà dans ses veines, et son front prenait feu.

Ses deux mains crispées serraient sa poitrine.

La sueur collait les cheveux de ses tempes.

Assassinée! assassinée! Berthe!...

Il se leva enfin, pris de vertige et de folie. Ses ongles grattèrent les parois solides; son talon heurta les piliers comme s'il eût voulu faire écrouler la voûte!

Il ne criait pas, mais un râle sourd sortait de sa poitrine gonflée.

Vous eussiez dit un lion, rôdant et soufflant dans sa cage de pierre.

Il s'arrêta devant la porte.

Puis il alla au tas d'argent et transporta des sacs qu'il amoncela en face du seuil.

Il avait encore trois bougies.

Ces sacs amoncelés étaient des munitions pour battre en brèche la porte.

Il brûla une première bougie afin d'établir sa batterie.

Puis, il brandit un sac de mille francs, et le lança contre la porte qui sonna comme si c'eût été un coup de bélier.

Le sac s'écrasa et les écus jaillirent.

Mazurke saisit un autre sac, puis un autre encore. Il y allait avec furie. La porte sonnait incessamment, et les sacs s'écrasaient l'un après

l'autre comme les boules de neige qui servent aux batailles pour rire.

Mazurke allait, allait! ses cheveux inondaient son visage. La sueur tombait à grosses gouttes de son front.

Il disait tout bas sans savoir qu'il parlait :

— Assassinée! assassinée!... Oh! je la briserai cette porte!... je la briserai!... S'il y a quelqu'un derrière pour me barrer le passage, je l'étoufferai entre mes bras... et puis l'air, la lumière, la force!... Par le nom de Dieu! je serai là... et quand je suis là, on n'assassine pas!

Et il précipitait sa tâche infatigable.

C'était comme le marteau qui frappe l'enclume à intervalles vifs et toujours égaux.

Son bras était d'acier.

Et pourtant la porte rendait toujours le même son plein et net.

Il y avait sur les marches des milliers de pièces de cinq francs éparpillées. La porte résistait.

Mazurke répétait, mais sa voix était plus faible:

— Je la briserai!... je la briserai!...

Les sacs volaient, heurtant le bois. Mazurke sentait bien qu'après ce délirant effort, il allait tomber tout d'un coup...

Il tomba. Ses muscles se détendirent. Un feu passa devant ses yeux, et il lui sembla que le sol

de la cave roulait comme le pont d'un navire en grosse mer.

La seconde bougie s'alluma, car il voulait voir si la porte n'avait point cédé, ne fût-ce qu'un peu.

Oh! si la porte avait eu seulement une fente où passer la lame d'un couteau, une écorchure, un rien!...

Mais la porte, défendue par son armure de fer gardait à peine les traces de cette attaque vaine.

Mazurke leva les mains vers le ciel, puis il s'affaissa, le visage contre terre, vaincu, brisé, déjà mort.

XIV

Où Lucienne fait de la morale.

Le jour se leva clair et gai comme la veille sur les deux jardins qui séparaient l'hôtel Lointier de la maison de Marans. Mais les oiseaux chanteurs bavardèrent tout seuls sous le feuillage.

Lucienne s'éveilla pourtant de bonne heure. Avant même d'ouvrir les yeux, elle sentit sur sa poitrine ce poids qui devance la réflexion et qui invite l'âme à rester engourdie, par crainte d'une peine inconnue.

On ne sait pas encore, mais on a peur déjà. Le cœur se serre. On voudrait se réfugier de nouveau dans le sommeil.

21.

Mais le sommeil est loin. Les paupières entr'ouvertes ont vu le grand jour, et la mémoire secouée a dit son mot.

On vit, on se souvient, on souffre.

Lucienne, au lieu de sauter hors de son lit, comme d'habitude, leste et vive, laissa longtemps sa jolie tête sur l'oreiller. Tout ce que lui avait dit Clémence lui revenait; elle avait peur.

Il fallut la lettre de Mazurke, toujours cachetée et posée à son chevet, pour lui rendre un peu de cœur. A la vue de la lettre, ses yeux qui allaient pleurer eurent un pauvre sourire.

Ses petits pieds blancs touchèrent le tapis. Elle souleva la mousseline sans broderie qui couvrait les carreaux de sa fenêtre.

— Clémence n'est pas encore au jardin, murmura-t-elle; il faut que je la voie pourtant, il faut que je sache tout... tout! Mon Dieu! ajouta-t-elle en regagnant son lit pour passer sa robe du matin, faites que Clémence se soit trompée et protégez notre pauvre mère!

La robe agrafée, et ce ne fut pas long, Lucienne prit ses beaux cheveux blonds à deux mains et les noua derrière sa tête. Puis elle se mit à genoux devant une image de la Vierge que le prêtre lui avait donnée le jour de sa première

communion : une image naïve et douce où la mère de Dieu foulait des fleurs et se couronnait d'étoiles.

Lucienne pria de tout son cœur. Et la pensée du beau capitaine Mazurke, venant à traverser sa prière, ne la troubla point. Elle était trop pure pour craindre ou rougir.

Après sa prière qui monta vers Dieu comme le vol de l'ange, elle s'assit sur le pied de son lit, prenant un petit air grave et se disant :

— Que faire ?

Terrible question ! Si encore Lucienne avait su tout ce que Clémence voulait lui dire !

Il fallait voir Clémence.

Lucienne ouvrit sa fenêtre et fit entendre l'appel matinal.

— Pstt ! pstt !

Personne ne répondit, et la porte de l'hôtel Lointier resta close.

— Elle dort, se dit Lucienne, la paresseuse !

La pauvre Clémence n'avait garde de dormir !

Lucienne songea d'abord à l'attendre, mais son esprit avait la fièvre. Elle ne pouvait rester en place.

Elle prit à son chevet la lettre de Mazurke.

C'était au moins un prétexte pour aller voir son frère.

Madame de Marans sommeillait encore. Clémence traversa sa chambre sur la pointe des pieds, non sans jeter vers l'alcôve un regard furtif et attendri ; puis elle entra chez M. le docteur Gabriel.

Chambre de jeune homme : ce docteur était si jeune! Nous ne voulons point dire pourtant que cela sentît l'étudiant en médecine. Fi! Gabriel avait des défauts, il avait même des vices, et le mauvais sentier où il s'engageait devait le conduire bien près du crime, mais il se mettait bien, ce garçon-là! Il eût fait tache dans un estaminet de la rue Saint-Jacques. Sa chambre était honnête, élégante, un peu artiste peut-être, pas trop; l'héritier d'un banquier aurait pu y vivre.

Or, l'héritier d'un banquier, c'est le bouton de rose de notre jardin républicain.

Il n'y a plus de marquis, Dieu merci! Lovelace n'est plus gentilhomme, et don Juan s'appelle Judas, tout simplement, comme un Israélite vertueux.

Vive la réforme!

Gabriel dormait, lui aussi, mais c'était un sommeil fiévreux et agité qui se fatiguait en

mouvements brusques, et laissait échapper des paroles.

Quand Lucienne entra, Gabriel disait :

— On vous payera ! on vous payera !... Dix mille francs !... ne voilà-t-il pas une affaire!

Et sa voix était étranglée comme si la main d'un ennemi eût serré sa gorge.

Son visage enflammé avait des gouttes de sueur.

— Gabriel ! dit Lucienne en lui touchant l'épaule, éveille-toi !

Gabriel fronça le sourcil, et ses poings se fermèrent.

— Encore perdu ! murmura-t-il. On vous payera... Je suis riche... On vous payera !

Lucienne secoua la tête tristement.

— Gabriel !... répéta-t-elle.

Le petit docteur se dressa en sursaut.

— Quoi? Qu'y a-t-il?...Que demandez-vous?... s'écria-t-il avec effroi. Pourquoi vient-on me chercher jusqu'ici ?

— C'est moi, mon pauvre Gabriel, prononça Lucienne bien doucement.

Gabriel se frotta les yeux ; puis il remit la tête sur l'oreiller, parce qu'il avait honte.

— Ah ! c'est toi, Lucienne ! dit-il. Je croyais... Tu m'as fais peur... parce que.... Mais je suis fou

de t'expliquer cela !... Est-ce qu'on raisonne les lubies du sommeil ?

Lucienne roula un fautcuil auprès du lit, et s'assit.

— Tu ne m'embrasses pas, ce matin, Gabriel ?

— Oh ! pauvre petite sœur... plutôt dix fois qu'une ! s'écria Gabriel en se retournant et en prenant la blonde tête de Lucienne à deux mains. Mais comme te voilà grave ! ajouta-t-il.

— Tu as donc perdu dix mille francs cette nuit ? demanda tout bas Lucienne.

Le docteur devint plus pâle.

— Dix mille francs ! répéta-t-il en essayant de sourire, quelle folie !

— Oui, dit la jeune fille d'un ton sérieux et triste, ce serait une folie !... une folie bien grande... bien coupable !

— Tu prêches un converti, ma sœur.

— Je voudrais le croire, mon frère.

Ces deux dernières répliques furent échangées sur un ton presque hostile.

Lucienne était indignée, parce qu'elle songeait aux paroles de Clémence et aux périls qui menaçaient sa mère.

M. Gabriel trouvait le ton de sa sœur un peu irrévérencieux.

Nous avons dû le dire : M. Gabriel était entiché de sa noblesse à un degré qui frisait la manie. Or, dans les maisons de la haute chevalerie, la loi salique règne despotiquement. M. Gabriel se regardait comme le chef de la famille.

Pauvre petit!

Mais ils s'aimaient trop bien, ces deux enfants, pour rester longtemps sur le pied de guerre.

— Écoute, dit Lucienne sachant où trouver l'argument décisif; moi, je ne sais pas te blâmer, mon Gabriel, ainsi ne te fâche pas contre moi... Mais Clémence...

— Oh! Clémence! Clémence! s'écria le jeune homme avec colère; Clémence abuse! elle est impitoyable, Clémence, parce qu'elle voit en moi un esclave!... Eh bien! je crois que je ne l'aimerai pas longtemps, Clémence!

— Ah!... fit Lucienne qui ne put retenir un sourire.

— C'est Clémence qui te met toutes ces idées-là dans la tête! reprit Gabriel en s'animant de plus en plus; joueur! joueur!... Mon Dieu! je joue en passant... pour me distraire...

— Dix mille francs! murmura Lucienne.

— Qui a pu lui dire cela? demanda brusquement Gabriel.

— A qui?

— A Clémence!... car c'est elle qui te l'a dit!

— Non, ce n'est pas Clémence, mon pauvre Gabriel, c'est toi.

— Moi!...

— Toi qui joues en dormant... Toi qui n'as plus une minute de repos... Toi qui ne travailles plus et qui perds ton avenir...

— Mais voilà un sermon en règle, ma parole! interrompit M. le docteur; tiens, je finirai par la détester, cette Clémence!

— Parce qu'elle t'aime?... Ce sera bien!

— Parce qu'elle me poursuit, parce qu'elle t'apprend à me blâmer, à me mépriser... Voyons! quand il serait vrai que je fusse joueur!

— Notre mère n'est pas riche..., dit tout bas Lucienne.

— Oh! fit Gabriel, d'abord, notre mère est plus riche que tu ne le crois... Elle nous cache sa fortune... Je ne dis pas qu'elle ait tort... Dieu me garde d'exprimer jamais un blâme sur les actions de notre mère!... Mais, vois-tu bien, on ne porte pas le nom de Marans sans posséder des biens.

— Mais tu te trompes! s'écria Lucienne qui sentait vaguement tout le péril de cette croyance.

— Je sais ce que je dis, petite fille, riposta Ga-

briel, il ne faut pas toujours me traiter comme un sot.

Lucienne lui prit la main.

— Je te traite comme le mieux aimé des frères, mon Gabriel, dit-elle, tu ne peux pas savoir... et moi-même, je ne pourrais pas l'expliquer... mais il y a bien du malheur autour de nous, va !... Crois-moi, mon frère, ajouta-t-elle en mettant des caresses dans sa voix, ne t'excuse pas à tes propres yeux en croyant que notre mère est riche... notre mère est pauvre.

— C'est impossible !

— Un jour qu'elle parlait de la conscription, j'ai vu des larmes dans ses yeux. Je crois qu'elle n'aurait pas de quoi te racheter en cas de malheur !

— A la bonne heure ! voilà bien les petites filles ! s'écria Gabriel triomphant, toujours se mêler des choses qu'elles ignorent ! Notre mère n'a pu pleurer en songeant à la conscription, puisque la loi ne m'atteint pas ; c'est pour la forme que je tire... je suis fils unique de veuve... je suis soutien de famille...

— Soutien de famille !... ne put s'empêcher de répéter Lucienne.

Mais elle reprit tout de suite, craignant d'avoir blessé Gabriel :

— Je t'ai dit ce que j'ai vu... Maintenant, je crois que tu as raison, et j'ai entendu parler de cette loi qui exempte les fils de veuve... Mais ce n'était là qu'un détail...

— Oui, oui, interrompit Gabriel, maintenant que tu es battue...

— Écoute-moi... Je vais revoir Clémence, et j'en saurai davantage... Mais je parle bien sérieusement, Gabriel, quand je te dis que notre repos est menacé...

— Par qui?

— Notre mère a des ennemis cruels... Tu prononçais tout à l'heure un mot : *soutien de famille*...

— Eh bien?...

— Eh bien, nous aurons peut-être besoin d'un défenseur... mais si, au lieu de nous défendre... au lieu de défendre notre mère, car, moi, qu'importe... si tu aides à nous perdre par tes imprudences...

— Assez! dit Gabriel.

Lucienne se tut. Il y eut un long silence.

Gabriel prit les mains de la jeune fille et les serra contre ses lèvres.

— Tu as raison, petite sœur, murmura-t-il, mais tu ne sais pas, toi, oh! tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer!...

A cela mademoiselle de Marans ne pouvait répondre, mais elle glissa un regard sournois au fond de la poche mignonne de son tablier du matin, où était la lettre de Mazurke.

Gabriel poursuivit :

— Tu ne peux pas savoir !... Tout ce que j'en fais, c'est pour elle ! J'ai beau me révolter, vois-tu, mon cœur est à ses pieds... Je l'aime, je l'aime comme un fou... plus que cela encore !... Est-ce que je sais dire comment je l'aime ?... Eh bien, j'ai de la fierté ! Clémence est la fille d'un homme riche... Avec mon art de médecin, la fortune sera si longue à venir ! J'ai cru... je crois encore que le père...

— Mais c'est de la démence ! interrompit Lucienne ; si Clémence savait !...

— Clémence ne saura pas !... le jour où je serai riche, je m'agenouillerai devant elle et je lui dirai : Je suis noble et j'ai de l'or... mon nom et mon or sont à vous ! »

— Pauvre Gabriel ! dit encore la jeune fille sur qui ce sophisme sentimental ne laissait pas que de faire impression.

— Ne me dis pas que j'ai tort ! s'écria Gabriel ; je suis sûr que j'ai raison... Le jeu ressemble à toutes les choses humaines... Il faut de la patience... mais je commence à comprendre très-

bien l'équilibre des séries, et avant qu'il soit quinze jours, je veux jouer à coup sûr.

— Oh! fit Lucienne étonnée, c'est toi qui parles ainsi!...

— Je m'entends... et toi, petite fille, tu ne peux pas me comprendre!... Vous êtes deux folles ensemble, Clémence et toi, qui prétendez trancher et juger... Je ne dis plus qu'une chose : quelle figure ferait M. Lointier si j'allais lui demander ce matin la main de sa fille?

— Dame!... fit Lucienne.

— M. André Lointier, reprit Gabriel, me mettrait à la porte le mieux du monde parce que je n'ai pas le sou... Et ce pauvre M. Raymond, qui est si excellent, aurait beau faire... Tout serait perdu! Tandis que si je vais dire à M. André : « J'ai deux cent mille francs, trois cent mille francs...» et qu'est-ce que cela, quand on a la veine? M. André me caresse le menton et me trouve un charmant jeune homme... Est-ce vrai, oui ou non, cela?

FIN DU TOME QUATRIÈME.

